

LE MINISTRE
DE
WAKEFIELD,
HISTOIRE

SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Sperate miseri , cavete felices.

TOME SECOND.



A LONDRES.

Et se trouve à PARIS;

Chez { PISSOT, Libraire, quai de Conti.
 { DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXVII.

4 L E M I N I S T R E
monde. Oui, mon pere, repondit-il ;
mais courir après la fortune n'est pas
le moyen de l'attraper ; & ma foi, de-
puis quelques temps j'ai abandonné ma
poursuite. Je crois, dit Madame Arnold,
que le récit de vos aventures seroit
amusant. J'en ai entendu souvent ra-
conter la première partie par ma nièce ;
mais si vous vouliez nous favoriser du
reste, la compagnie vous auroit beau-
coup d'obligation. “ Madame, reprit
„ mon fils, je puis vous assurer que le
„ plaisir que vous aurez à entendre mon
„ histoire ne sera pas à moitié aussi
„ grand que ma vanité à la raconter. Ce-
„ pendant je ne puis vous promettre d'a-
„ ventures ; car j'ai plus vu que fait.
„ Le premier malheur de ma vie que
„ vous connoissez fut grand : mais s'il
„ m'affligea, il ne m'abattit point. Per-
„ sonne n'eut jamais une plus heureuse
„ disposition à se flatter d'espérances que
„ moi. Moins je trouvai la fortune fa-
„ vorable alors, plus j'espérai qu'elle
„ me récompenseroit dans un autre
„ temps ; & comme j'étois au plus bas
„ de la roue, une nouvelle révolution
„ ne pouvoit que m'élever. Je me mis
„ donc en route pour Londres par un

„ beau jour , fans inquiétude pour le
 „ lendemain , mais joyeux comme les
 „ oiseaux qui chantoient sur mon che-
 „ min. Je prenois courage en réfléchis-
 „ sant que Londres étoit la vraie place
 „ où les talens de toute espèce pou-
 „ voient être connus & récompensés.

„ En arrivant à la Ville , mon premier
 „ soin fut de remettre votre lettre de
 „ recommandation à notre cousin que
 „ je trouvai n'être pas en beaucoup
 „ meilleure situation que moi. Mon pre-
 „ mier plan , comme vous vous le rap-
 „ pellez , étoit d'être précepteur dans
 „ une école , & je lui demandai son avis
 „ là-dessus. Notre cousin reçut ma pro-
 „ position avec un rire sardonique : oui ,
 „ ma foi , dit-il , voilà une jolie carrière
 „ à laquelle on vous a destiné. J'ai été
 „ moi-même Précepteur dans une pen-
 „ sion , & je veux être pendu si je n'eusse
 „ pas mieux aimé vivre sous la garde
 „ d'un Geolier à Newgate. (a) Je me
 „ levois de bonne heure & me couchois
 „ tard. Le maître me regardoit avec
 „ hauteur , la maîtresse me haïssoit parce

(a) C'est une prison de Londres , comme le
 grand Châtelet à Paris.

4 LE MINISTRE

„ que je n'étois pas beau garçon ; les en-
„ fans me faisoient enrager à la maison,
„ & je n'avois pas la liberté de sortir
„ pour aller chercher des civilités dé-
„ hors. Mais êtes-vous sûr que vous
„ soyez propre pour entrer dans une
„ école ? Voyons un peu. Savez-vous
„ mettre la main à tout ? Non.... En
„ ce cas vous n'êtes pas bon pour une
„ pension. Savez-vous accommoder les
„ cheveux des enfans ? Non.... En ce
„ cas vous n'êtes pas bon pour une pen-
„ sion. Avez-vous eu la petite vérole ?
„ Non.... En ce cas vous n'êtes pas bon
„ pour une pension. Pouvez-vous cou-
„ cher trois dans un lit ? Non.... En
„ ce cas vous n'êtes pas bon pour une
„ pension. Avez-vous bon appétit ?
„ Oui.... En ce cas vous n'êtes pas bon
„ pour une pension. Non, mon cher
„ cousin, si vous voulez une profession
„ jolie & aisée, mettez-vous en appren-
„ tissage pour sept ans chez un Coute-
„ lier pour tourner sa roue, mais fuyez
„ une pension. Cependant, continua-
„ t-il, je vois que vous êtes un garçon
„ qui avez des sentimens & de la scien-
„ ce ; voudriez-vous à mon exemple
„ devenir Auteur ? Vous avez lu sans

„doute dans vos livres que des gens
 „de génie sont morts de faim à ce mé-
 „tier ; mais aujourd'hui je vous ferai
 „voir quarante sots dans la Ville qui
 „en vivent , & qui s'y enrichissent. Ce
 „sont tous d'honnêtes lourdaux qui
 „vont tout doucement & tout uniment
 „leur chemin ; qui écrivent sur l'His-
 „toire , la Politique , & qu'on loue ;
 „qui, s'ils avoient été faits Savetiers,
 „auroient toute leur vie raccommodé
 „des souliers sans qu'ils en eussent ja-
 „mais fait.

„Voyant que le métier de Précepteur
 „dans une pension n'étoit pas fort ho-
 „norable , je me résolus d'accepter la
 „proposition de mon cousin , & ayant
 „le plus grand respect pour la littéra-
 „ture , je saluai avec vénération la fa-
 „meuse Grubstreet. (a) Plein d'idées
 „brillantes , je m'imaginois que j'allois
 „marcher sur les pas des Dryden & des
 „Otways. Dans le fait , je considé-
 „rai la Déesse de ce pays comme une
 „mère par excellence ; car quoique le

(a) Grubstreet est une rue de Londres dans un pauvre quartier, où les logemens & les auberges étant à meilleur marché , on suppose que tous les pauvres Auteurs demeurent.

„ commerce du monde puisse former
„ le bon sens, la pauvreté que la Déesse
„ distribue à ses suivans élève le génie.
„ Plein de ces réflexions, je me mis à
„ l'œuvre, & considérant qu'il restoit
„ les meilleures choses du monde à dire
„ du côté faux, je résolus de faire un
„ livre qui fût tout-à-fait neuf. J'habillai
„ donc trois paradoxes avec vraisem-
„ blance. Mes propositions étoient fauf-
„ ses sans doutes, mais elles étoient
„ neuves. Les diamans réels de la vé-
„ rité sont une marchandise qu'on a si
„ souvent importée, que je n'avois de
„ ressource que dans l'importation de
„ quelque chose de brillant qui, vu à
„ une certaine distance, leur ressemblât.
„ Quelle importance, quand j'y pense,
„ étoit perchée sur ma plume pendant
„ que j'écrivois ! Je ne doutois point que
„ tout le monde littéraire ne s'élevât
„ contre mon système, mais j'étois pré-
„ paré à tenir tête au monde littéraire.
„ Semblable au Porc-épic qui se roule
„ sur lui-même, présentant ses piquans
„ pour défense, j'avois ma plume ai-
„ guisée contre tout assaillant.

Bien, mon enfant, m'écriai-je, &
quel sujet traitas-tu ? J'espère que tu

n'oublia pas l'importance de la matière du second mariage des Ecclesiastiques. Mais je t'interromps. Continue. Tu publias donc tes paradoxes ; & que dirent les gens de lettres à tes paradoxes ?

„ Hélas , répondit mon fils ! le monde
 „ littéraire ne dit rien à mes paradoxes.
 „ Rien du tout. Chacun d'eux étoit occupé à se louer lui & ses amis , ou à
 „ critiquer ses ennemis ; & malheureusement je n'avois ni amis ni ennemis.
 „ J'éprouvai la plus cruelle de toutes les
 „ mortifications , le mépris.

„ Étant un jour dans un Café à réfléchir sur le sort de mes paradoxes ,
 „ un petit homme entra dans la salle ,
 „ se plaça à une table devant moi , &
 „ après quelques instans de conversation , s'étant aperçu que j'étois lettré , il tira de sa poche un paquet de
 „ Prospectus , me priant de souscrire
 „ pour une nouvelle Édition qu'il alloit
 „ donner de Properce avec des notes.
 „ Sa demande produisit nécessairement
 „ ma réponse qui fut que je n'avois point
 „ d'argent ; & cet aveu de ma part le
 „ conduisit à s'informer quelle étoit la
 „ nature de mes espérances. Voyant

„ par ma réponse qu'elles n'étoient pas
„ plus grandes que ma bourse n'étoit
„ pleine: Je vois bien , me dit-il , que
„ vous ne connoissez pas la ville; je vais
„ vous donner quelques instructions là-
„ dessus. Regardez ces Prospectus. Par
„ leur moyen , j'ai subsisté fort à mon
„ aise pendant douze années. Dès l'inf-
„ tant qu'un Seigneur revient de ses
„ voyages ; qu'un riche Créole arrive
„ de la Jamaïque , ou une riche douai-
„ rière de sa Province , je leur propose
„ de souscrire. J'assiege d'abord leur
„ cœur par des flatteries, & quand par
„ ce moyen la brèche est faite , je l'at-
„ taque avec mes Prospectus. S'ils sous-
„ crivent sans difficulté d'abord , alors
„ je renouvelle mes sollicitations pour la
„ permission de leur dédier l'ouvrage.
„ Si je l'obtiens, je leur demande celle
„ de faire graver leurs armes en tête de
„ l'Épître dédicatoire. Ainsi , continua-
„ t-il , je vis aux dépens de la vanité, &
„ je m'en moque. Mais entre nous , je
„ commence à être trop connu, je serois
„ bien aise que vous vous prêtassiez à
„ m'obliger. Un Seigneur de distinc-
„ tion vient de revenir justement d'Ita-
„ lie. Son portier connoît ma figure ;

„ mais comme il ne connoît point la
 „ vôtre, si vous voulez vous charger d'al-
 „ ler porter cette pièce de Vers , je suis
 „ sûr que vous réussirez , & nous parta-
 „ gerons le profit.

Dieu me bénisse , m'écriai-je , *Geor-
 ges*, est-ce là l'emploi de nos Poètes à
 présent ? Des gens d'un talent supérieur
 s'abaissent à ces indignités ! Peuvent-ils
 déshonorer si honteusement la profes-
 sion en faisant un vil trafic de louanges
 pour du pain ?

„ Oh non mon père , me répondit-il,
 „ un vrai Poète ne s'abaisse jamais si
 „ bas ; car où il y a du génie, il y a de
 „ l'orgueil. Les hommes que je vous dé-
 „ peins sont les mendiants de la rime.
 „ Un véritable Poète , en même temps
 „ qu'il méprise toutes les difficultés pour
 „ acquérir de la gloire , est poltron pour
 „ souffrir le mépris ; & il n'y a que les
 „ gens indignes d'être protégés qui se
 „ soumettent à demander de la pro-
 „ tection.

„ Ayant le cœur trop haut pour m'a-
 „ vilir à ces indignités, & la fortune trop
 „ basse pour hazarder un second effort
 „ pour la gloire , je fus obligé de pren-
 „ dre un parti mitoyen, & d'écrire pour

„ avoir du pain. Mais je n'avois pas les
 „ qualités nécessaires pour une profes-
 „ sion où l'adresse seule assure le succès.
 „ Je ne pouvois réprimer ma passion sé-
 „ crète pour la louange ; en sorte que
 „ j'employois à faire des efforts pour
 „ écrire bien , ce qui tient peu de place ,
 „ un temps qui auroit été plus utilement
 „ employé à écrire médiocrement , mais
 „ beaucoup. Mes petits ouvrages ne se
 „ remarquèrent pas au milieu de la
 „ foule des écrits périodiques. Le Public
 „ avoit des occupations trop impor-
 „ tantes , pour s'amuser à remarquer
 „ l'aisance & l'agréable simplicité de
 „ mon style ; & l'harmonie de mes
 „ périodes fut ensevelie dans l'oubli.
 „ Mes essais moururent avec les Essais
 „ sur la liberté , les Contes Orien-
 „ taux , & les Remèdes pour la morsure
 „ des chiens enragés ; pendant que l'*ami*
 „ *de lui-même* , l'*ami de la vérité* , l'*ami*
 „ *de la liberté* , l'*ami de l'humanité* , (a)
 „ écrivoient mieux que moi parce qu'ils
 „ écrivoient plus vite.

(a) Ce sont des noms imposans que tous les
 Ecrivains politiques , qui insèrent des lettres
 dans les papiers publics , prennent ordinairement.

„ Je commençai donc à n'avoir pour
 „ compagnie que des auteurs négligés ,
 „ comme moi , qui se louoient , se plai-
 „ gnoient & se méprisoient les uns les
 „ autres. La satisfaction que nous cau-
 „ soient les écrits de tout Auteur que
 „ le Public estimoit , étoit en raison in-
 „ verse de leur mérite. L'esprit des au-
 „ tres ne pouvoit plus me plaire. Le
 „ malheur de mes paradoxes avoit en-
 „ tièrement tari cette source de conten-
 „ tement pour moi. Je ne pouvois ni
 „ lire , ni écrire d'une façon qui me plût ;
 „ car la supériorité dans un autre étoit
 „ l'objet de mon aversion , & écrire
 „ étoit mon métier.

„ Au milieu de ces sombres réflexions,
 „ étant un jour assis sur un banc dans
 „ le Parc S. James , un jeune homme
 „ de bonne famille que j'avois connu à
 „ l'Université m'aborda : nous nous
 „ salvâmes l'un l'autre en hésitant ,
 „ lui presque honteux d'être connu
 „ de quelqu'un aussi mal mis que je
 „ l'étois , & moi craignant d'être mé-
 „ prisé. Mes craintes s'évanouirent bien-
 „ tôt ; car je trouvai qu'au fond *Edward*
 „ *Tornhill* étoit un bon garçon.

Que dis-tu , *Georges* , m'écriai-je en

l'interrompant: *Tornhill*, tu le nommes ! Ce ne peut être certainement que notre Seigneur. Ah ! s'écria *Madame Arnold*, est-ce que vous êtes si voisin de *M. Tornhill* ? Il a été longtemps ami de notre famille, & nous attendons dans peu une visite de lui.

„ Le premier soin de mon ami,
„ continua mon fils, fut de changer
„ ma décoration par un bel habit qu'il
„ me donna ; ensuite je fus admis à
„ sa table sur le pied d'un demi ami,
„ d'un demi-favori. Mon emploi étoit
„ de l'accompagner aux ventes publi-
„ ques, de l'entretenir gai pendant
„ qu'on faisoit son portrait, de pren-
„ dre la gauche dans son carrosse quand
„ il n'y avoit point d'autre compagnie,
„ & de l'aider à faire la débauche
„ quand il étoit en humeur libertine.
„ Outre cela j'avois cent autres petites
„ occupations dans la famille. J'avois
„ beaucoup de petites choses à faire
„ sans qu'on me l'ordonnât ; d'être
„ muni d'un tirebouchon pour le lui
„ présenter, de tenir en son nom les
„ enfans de ses domestiques, de chan-
„ ter quand on me le demandoit, d'être
„ toujours gai, toujours humble, & con-
„ tent si je le pouvois.

„ Je n'étois cependant pas sans rival
 „ dans ce poste honorable. Un Capitaine
 „ de marine, que la nature sembloit
 „ avoir formé pour une pareille place,
 „ me disputoit l'affection de mon Pro-
 „ recteur. Sa mère avoit été blanchis-
 „ seuse d'un homme de qualité, & par
 „ ce moyen il avoit acquis de bonne
 „ heure du goût pour les intrigues amou-
 „ reuses & la généalogie. Comme cet
 „ homme faisoit l'unique occupation de
 „ sa vie de s'introduire dans la connois-
 „ sance de Seigneurs, quoique plusieurs
 „ l'eussent éconduit, à cause de sa stupi-
 „ dité, d'autres permettoient ses assidui-
 „ tés, parce qu'ils étoient aussi sots que
 „ lui. La flatterie étant sa profession, il la
 „ pratiquoit avec une aisance inconce-
 „ vable, & en même temps que chaque
 „ jour le désir d'être flatté croissoit chez
 „ mon Patron, la connoissance que
 „ j'acquérois chaque jour de ses défauts
 „ me dégoûtoit de le louer. J'étois donc
 „ sur le point d'abandonner tout-à-fait
 „ le champ de bataille au Capitaine,
 „ quand il se présenta une occasion où
 „ mon ami prétendu eut besoin de mon
 „ secours. Il ne s'agissoit de rien moins
 „ que de me battre pour lui contre un

„ Gentilhomme avec la sœur duquel on
„ prétendoit qu'il en avoit mal agi. J'ac-
„ ceptai sans difficulté la commission ,
„ & quoi que je voie que ma conduite
„ vous déplaît, je crus que je devois
„ cela à l'amitié de ne pas le refuser.
„ Je me battis donc, je désarmai mon
„ adversaire, & j'eus bien-tôt après la
„ satisfaction de découvrir que la Dame
„ insultée n'étoit qu'une femme du mon-
„ de, & celui contre qui je m'étois battu
„ un escroc qui vivoit avec elle. Les
„ assurances de la reconnoissance la plus
„ vive me furent prodiguées pour le
„ service que je venois de rendre ; mais
„ comme mon Patron devoit quitter la
„ ville dans peu de jours, il ne trouva
„ d'autres moyens de m'être utile, que
„ de me recommander à son oncle Sir
„ *William Tornhill*, & à un autre
„ grand Seigneur qui avoit une place
„ dans le Gouvernement. Quand il fut
„ parti, je n'eus rien de plus pressé que
„ d'aller porter ma lettre de recom-
„ mandation à son oncle. C'étoit un
„ homme qui passoit pour posséder
„ toutes les vertus, & qui cependant
„ étoit juste. Ses gens me reçurent
„ de l'air le plus honnête ; car on

„ voit toujours dans la réception des
 „ domestiques le caractère du Maître.
 „ On m'introduisit dans une grande salle
 „ où Sir *William Tornhill* vint bientôt
 „ me trouver. Je lui présentai ma lettre
 „ qu'il lut, & après avoir réfléchi pendant
 „ quelques minutes : quels sont , Mon-
 „ sieur , me dit-il , les services que vous
 „ avez rendus à mon parent pour mé-
 „ riter qu'il vous recommande si chau-
 „ dement ? mais je crois , Monsieur ,
 „ deviner votre mérite auprès de lui.
 „ Vous vous ferez battu pour lui , &
 „ vous attendez que je vous récompense
 „ pour avoir été l'instrument de ses vices.
 „ Je souhaite de tout mon cœur que
 „ le refus que vous éprouvez de moi
 „ puisse être pour vous une punition
 „ de votre faute ; mais plutôt je sou-
 „ haite qu'il puisse vous conduire au
 „ repentir..... Je souffris avec patience
 „ la rudesse de ce traitement , parce
 „ que je sentoais qu'il étoit juste. Ma
 „ seule ressource fut donc alors dans ma
 „ lettre pour l'homme en place. Comme
 „ les portes des Grands sont presque tou-
 „ jours assiégées par une troupe de gens
 „ prêts à les importuner de demandes
 „ ridicules , il me fut assez difficile

„ d'être admis à lui parler. Cependant
„ après avoir dépensé la moitié de ma
„ fortune , qui n'étoit pas considérable ,
„ à faire des présents aux valets , on
„ m'introduisit dans une salle spacieuse
„ pour attendre que l'on eût porté ma
„ lettre à Monseigneur. J'eus le temps ,
„ avant que la réponse vînt , de consi-
„ dérer l'appartement où j'étois. Tout
„ étoit grand & de bon goût. Les pein-
„ tures , la dorure , les meubles , me pé-
„ trisoient d'admiration , & m'inspiroient
„ les idées les plus grandes du maître.
„ Ah ! me disois-je à moi-même , com-
„ bien doit être grand celui qui possède
„ toutes ces choses ; qui a dans sa tête
„ les affaires de l'État , & dans sa mai-
„ son la moitié des richesses du Royau-
„ me ! Certainement la profondeur de
„ son génie doit être immense. Pendant
„ ces sublimes réflexions , j'entendis
„ quelqu'un s'avancer pésamment. Ah ,
„ me dis-je , voilà le grand homme lui-
„ même. Non , ce n'étoit qu'une fille
„ de chambre. Bientôt après j'entendis
„ de nouveau marcher ; ceci doit être
„ lui. Non , ce n'étoit que le valet de
„ chambre du grand homme. A la fin ,
„ sa Grandeur parut elle-même.... Est-ce
vous ,

„ vous , me dit-il , qui êtes le porteur
 „ de cette lettre ? Je répondis en incli-
 „ nant... Ah, dit-il , elle m'instruit que...
 „ oui eh bien ! A cet instant
 „ même un domestique lui remit une
 „ carte, & sans faire davantage attention
 „ à moi , il sortit de la salle , me laissant
 „ réfléchir à mon aise sur mon bonheur.
 „ Je ne le vis plus jusqu'à ce qu'un la-
 „ quais me dit que sa Grandeur descen-
 „ doit pour monter en carrosse. Je courus
 „ aussi-tôt en bas , & je joignis ma voix
 „ à celle de deux ou trois autres person-
 „ nes qui étoient là comme moi pour de-
 „ mander des graces. Mais sa Grandeur
 „ alloit trop vite pour nous , & gagnoit
 „ son carrosse à grandes enjambées , de
 „ manière que je fus obligé d'élever ma
 „ voix le plus que je pus pour savoir si
 „ j'obtiendrois une réponse. Pendant ce
 „ temps , il étoit dans son carrosse , & il
 „ murmura à demi-voix une réponse
 „ dont j'entendis une moitié ; l'autre
 „ moitié fut emportée par le bruit des
 „ roues de la voiture. Je restai quelque
 „ temps le col tendu dans la posture d'un
 „ homme qui prête l'oreille pour tâcher
 „ de saisir des sons , jusqu'à ce que re-
 „ gardant autour de moi , je me trouvai

„ seul à la porte de sa Grandeur.
„ Ma patience étoit épuisée. Déses-
„ péré de tous les affronts que j'éprou-
„ vois, j'étois déterminé à me précipi-
„ ter, & il ne me manquoit qu'un précé-
„ pice pour m'y jeter la tête la première.
„ Je me considérois comme un de ces
„ meubles de rebut que la nature avoit
„ jeté dans son garde-meuble, pour y
„ périr dans l'oubli & dans l'obscurité.
„ Il me restoit cependant une demi-gui-
„ née, & je pensois que la fortune ne
„ pourroit pas m'en priver. Mais pour
„ m'en assurer, je résolus d'aller à l'ins-
„ tant même la dépenser pendant que
„ je l'avois, & de m'en remettre ensuite
„ au hasard pour le reste. Comme je
„ marchois dans cette résolution, le bu-
„ reau d'adresse de M. *Cripsé* qui se trou-
„ voit sur mon chemin, sembla m'inviter
„ à y entrer. Dans ce bureau, M.
„ *Cripsé* offre obligeamment à tous les
„ sujets de Sa Majesté une récompense
„ de trente livres par an, pour laquelle ils
„ donnent en échange leur liberté & la
„ permission qu'on les transporte en
„ Amérique comme esclaves. Je me trou-
„ vai heureux de trouver une place où
„ je pouvois noyer mes craintes dans le

„ désespoir. J'entrai donc dans sa caver-
 „ ne ; car on peut l'appeller ainsi , étant
 „ obscure , humide & sale. Là , je trou-
 „ vai un nombre de malheureux , tous
 „ dans un état semblable au mien , at-
 „ tendant l'arrivée de M. *Cripse* , & pré-
 „ sentant un tableau frappant de l'impa-
 „ tience Angloise. Leurs ames hautai-
 „ nes brouillées avec la fortune , dé-
 „ chargeoient ses injustices sur leurs pro-
 „ pres cœurs. M. *Cripse* descendit enfin ,
 „ & tous les murmures cessèrent. Il
 „ daigna me regarder avec une distinc-
 „ tion particulière , & il fut le premier
 „ homme qui depuis un mois m'eût parlé
 „ avec un air souriant. Après quelques
 „ questions , il trouva que j'étois propre
 „ pour tout au monde. Après avoir ré-
 „ fléchi un peu sur les moyens de m'oc-
 „ cuper , il se frappa le front , comme s'il
 „ venoit de penser qu'il étoit question
 „ alors d'une ambassade que le Synode
 „ de Pensilvanie devoit envoyer aux In-
 „ diens Chiachas , & il m'assura qu'il
 „ s'emploieroit pour me procurer la
 „ place de Secrétaire de cette ambassade.
 „ Je savois en moi-même que moi
 „ homme mentoit , & cependant sa pro-
 „ messe me fit plaisir , par la raison qu'elle

„ étoit magnifique. Je parrageai donc ma
„ demi-guinée, une moitié alla tenir com-
„ pagnie à ses trente mille livres ster-
„ lings de fortune, & avec l'autre, je
„ résolu d'entrer dans la première ta-
„ verne pour me rendre plus heureux
„ que lui.

„ Comme je sortois avec cette réso-
„ lution, je rencontrai à la porte un
„ Capitaine de Vaisseau que j'avois con-
„ nu autrefois légèrement, & il con-
„ sentit de me tenir compagnie à vuidier
„ une jatte de Punch. Comme je n'ai
„ jamais déguisé ma situation, il m'assu-
„ ra que j'étois au bord de ma ruine,
„ en écoutant les promesses du maître
„ du Bureau d'adresse; qu'il n'avoit
„ d'autre dessein que de me vendre pour
„ les plantations. Mais, continua-t-il,
„ je crois que vous pourriez, sans aller
„ si loin, trouver moyen de gagner ai-
„ sément votre vie. Croyez-moi: je fais
„ voile demain pour Amsterdam. Que
„ ne venez-vous à bord comme passa-
„ ger? Tout ce que vous avez à faire
„ en débarquant, est d'enseigner l'An-
„ glois aux Hollandois, & je vous assure
„ que vous ne manquerez pas d'Ecoliers
„ & d'argent. Je suppose, ajouta-t-il,

„ que vous entendez l'Anglois , ou bien
 „ le diable s'en feroit mêlée. Je l'assurai
 „ que pour cela il pouvoit en être sûr ;
 „ mais je lui témoignai quelque doute
 „ de savoir si les Hollandois étoient cu-
 „ rieux d'apprendre l'Anglois. Il m'assu-
 „ ra avec un serment qu'ils aimoient
 „ la langue Angloise à la folie , & sur
 „ sa parole , je m'embarquai le lende-
 „ main pour aller enseigner l'Anglois en
 „ Hollande. Le vent fut bon : notre
 „ voyage fut court , & après avoir payé
 „ mon passage avec la moitié de mes
 „ effets , je me trouvai comme un étran-
 „ ger tombé des nues dans une des prin-
 „ cipales Villes d'Hollande. Dans mon
 „ état , je ne voulois pas laisser passer
 „ de temps sans enseigner. Je m'adressai
 „ donc à deux ou trois des gens qui
 „ passoient , dont l'apparence me parut
 „ promettre davantage : mais il étoit
 „ impossible que nous nous entendissions
 „ l'un l'autre. Ce ne fut qu'alors que
 „ je songeai que pour apprendre l'An-
 „ glois à des Hollandois , il falloit d'a-
 „ bord qu'ils m'appriissent le Hollandois.
 „ Je fus surpris moi-même comment
 „ j'avois pu manquer de faire une ré-
 „ flexion si simple ; mais il est certain
 „ que je ne l'avois pas faite.

„ Ce projet ainfi évanoui , j'eus quel-
„ que envie de me rembarquer tout de
„ fuite pour retourner en Angleterre :
„ mais m'étant rencontré en compagnie
„ avec un étudiant Irlandois , notre con-
„ versation tourna fur des fujets de lit-
„ térature ; car je vous observerai en
„ paffant que j'oubliois toujours ma mi-
„ fère quand je trouvois occafion de
„ m'entretenir de ces matières. Il m'ap-
„ prit que dans l'Univerfité où il étu-
„ dioit , il n'y avoit pas deux hommes
„ qui entendiffent le Grec : cela me fur-
„ prit. Je pris à l'inftant la réfolution
„ d'aller à Louvain , & d'y gagner ma
„ vie à enseigner le Grec. Je fus encou-
„ ragé dans mon projet par mon cama-
„ rade qui me fit entendre que je pou-
„ vois faire ma fortune à ce métier.

„ Je me mis en route le lendemain
„ matin , plein d'efpérance : chaque jour
„ voyoit diminuer le fardeau de mes
„ nippes comme le panier de pain d'Efo-
„ pe ; car je les donnois en paiement
„ pour mon logement à mefure que je
„ voyageois. Quand j'arrivai à Louvain ,
„ je ne voulus point aller faire ma cour
„ aux Professeurs inférieurs , mais je pris
„ le parti d'aller tout droit offrir mes ta-

„ lents au Principal lui-même. J'y allai ,
 „ je fus admis à lui parler , & je lui offris
 „ mes services comme maître en langue
 „ Grecque , dont j'avois appris qu'on
 „ manquoit dans son Université. Le
 „ Principal parut d'abord douter de mes
 „ talents ; mais j'offris de l'en convain-
 „ cre sur le champ en traduisant devant
 „ lui en latin une page de tel Auteur
 „ Grec qu'il voudroit choisir. Comme il
 „ vit que cela étoit sérieux , il me parla
 „ en ces termes : vous voyez , jeune
 „ homme , que je n'ai jamais appris le
 „ Grec , & je ne vois pas que j'en aie
 „ jamais eu besoin. J'ai eu le bonnet &
 „ la robe de Docteur sans Grec. J'ai dix
 „ mille florins par an sans Grec. Je bois
 „ & je mange bien sans Grec , Enfin, je
 „ ne fais point le Grec , & je ne crois
 „ pas qu'il serve à rien.

„ J'étois alors trop loin de chez moi
 „ pour songer à retourner , ainsi je ré-
 „ solu d'avancer. Je savois un peu de
 „ musique ; j'avois une voix passable ; &
 „ de ce qui avoit fait autrefois mon
 „ amusement , j'en fis un moyen de me
 „ procurer ma subsistance. Je traversai la
 „ partie de la Flandre où les payfans sont
 „ assez pauvres pour être joyeux ; car

„ j'ai toujours remarqué qu'ils étoient
„ gais en proportion qu'il étoient plus
„ malheureux. Quand j'approchois de la
„ maison d'un paysan à la chute du
„ jour, je jouois un de mes airs les plus
„ gais, & cela me procuroit non-seu-
„ lement un logement pour la nuit,
„ mais de quoi vivre pour le lendemain.
„ J'essayai une fois ou deux de jouer
„ pour des gens comme il faut; mais
„ ils trouvoient que je jouois horrible-
„ ment, & ne me donnèrent jamais la
„ moindre bagatelle : cela me paroissoit
„ d'autant plus extraordinaire, que
„ quand je jouois autrefois en compa-
„ gnie pour mon seul plaisir, mon exé-
„ cution ne manquoit jamais de ravir
„ l'assemblée, sur-tout les Dames; mais
„ comme c'étoit alors ma seule ressource
„ pour vivre, on la trouvoit misérable;
„ ce qui prouve combien le monde est
„ disposé à estimer bas les talens par
„ lesquels un homme gagne sa vie.

„ J'arrivai de cette manière à Paris
„ sans autre dessein que de voir la Ville,
„ & de m'en retourner. Le peuple de
„ Paris aime beaucoup mieux les étran-
„ gers qui ont de l'argent que ceux qui
„ ont de l'esprit. Comme je n'avois ni

„ l'un ni l'autre, vous pouvez bien ima-
 „ giner que je ne fus pas fort bien ac-
 „ cueilli. Après m'être promené dans la
 „ ville quatre ou cinq jours, & avoir vu
 „ les meilleures maisons par les dehors,
 „ je me préparois à quitter cette ville
 „ où l'hospitalité est vénale, quand, pas-
 „ sant dans une des principales rues, je
 „ rencontrai notre cousin à qui vous
 „ m'aviez recommandé. Sa rencontre
 „ me fit beaucoup de plaisir, & la mien-
 „ ne, je crois, ne lui fit pas de peine.
 „ Il s'informa des motifs qui m'avoient
 „ amené à Paris, & m'apprit que son
 „ occupation actuelle en cette ville étoit
 „ de ramasser des tableaux, des mé-
 „ dailles, des gravures, & des an-
 „ tiques de toute espèce, pour un parti-
 „ culier de Londres, qui venoit d'ac-
 „ quérir tout d'un coup une grande for-
 „ tune & du goût. Je fus d'autant plus
 „ surpris de voir mon cousin choisi pour
 „ cet emploi, que lui-même m'avoit as-
 „ suré plusieurs fois qu'il ne s'entendoit
 „ point du tout dans ces matières. Sur
 „ ce que je lui demandai comment il
 „ avoit fait pour devenir connoisseur en
 „ si peu de temps, il m'assura qu'il n'y
 „ avoit rien de plus aisé; que tout le

„ secret consistoit en deux règles : l'une
„ de faire toujours l'observation que le
„ tableau auroit pu être meilleur si le
„ Peintre avoit pris plus de peine ;
„ l'autre de louer les ouvrages de Pietro
„ Perugino. Mais , me dit-il , comme je
„ vous ai appris autrefois à être Auteur
„ à Londres , je veux vous apprendre
„ l'art d'acheter des tableaux à Paris.

„ J'acceptai de bon cœur sa propo-
„ sition , parce que c'étoit un moyen de
„ vivre , & que tout ce que je cherchois
„ étoit de vivre. J'allai donc chez lui ,
„ je me mis mieux par son secours , &
„ je l'accompagnai aux ventes de ta-
„ bleaux où l'on attendoit des Anglois
„ pour acheteurs. Je ne fus pas peu sur-
„ pris de le voir connu des gens du plus
„ beau monde , qui s'en rapportoient à
„ son jugement sur chaque tableau & cha-
„ que médaille comme à un guide in-
„ faillible & au modèle du goût. Il tiroit
„ bon parti de ma présence dans ces
„ occasions ; car quand on lui deman-
„ doit son avis , il me tiroit gravement
„ à l'écart , il me demandoit le mien ,
„ levoit les épaules , regardoit avec fi-
„ nesse , retournoit & assuroit la compa-
„ gnie qu'il ne pouvoit donner son opi-

„ nion sur une affaire de cette importan-
 „ ce. Cependant il se trouvoit des occa-
 „ sions où il falloit montrer plus d'impu-
 „ dence. Je me ressouviens de l'avoir vu,
 „ après avoir dit que la peinture d'un
 „ tableau n'étoit pas assez moëlleuse,
 „ prendre d'un air assuré une brosse &
 „ du vernis brun qui se trouvoient là par
 „ hasard, en frotter tranquillement la
 „ pièce devant la Compagnie, & de-
 „ mander ensuite si les teintes n'avoient
 „ pas gagné par l'opération.

„ Quand il eut fini sa commission à
 „ Paris, il m'y laissa fortement recom-
 „ mandé à plusieurs personnes de dis-
 „ tinction, comme un homme fort pro-
 „ pre à servir de Gouverneur à un jeune
 „ homme dans ses voyages, & je fus
 „ quelque temps après employé en cette
 „ qualité par un Anglois qui avoit ame-
 „ né son pupille à Paris, pour l'envoyer
 „ de-là faire son tour de l'Europe. Je
 „ fus donc choisi gouverneur du jeune
 „ homme, sous la condition qu'il se gou-
 „ verneroit toujours à sa fantaisie. Mon
 „ pupille, en effet, entendoit bien mieux
 „ que moi l'art de ménager l'argent. Il
 „ étoit l'héritier d'un bien de deux cens
 „ mille livres sterlings, qu'un oncle mort

22 dans les Indes orientales lui avoit laissé;
22 & ses tuteurs, pour le mettre en état
22 de gouverner sa fortune, l'avoient
22 mis apprentif chez un Procureur :
22 aussi l'avarice étoit sa passion domi-
22 nante. Toutes ses informations en
22 route rouloient sur les moyens d'é-
22 pargner l'argent, de voyager à moins
22 de frais, & de savoir où il pourroit
22 acheter quelques marchandises sur les-
22 quelles il y eut du bénéfice à faire en
22 les revendant à Londres. Il avoit assez
22 de goût pour voir les curiosités qui
22 se trouvoient sur le chemin, qu'on
22 pouvoit voir pour rien; mais s'il fal-
22 loit payer quelque chose pour les voir,
22 il assuroit ordinairement qu'il avoit en-
22 tendu dire que cela ne valoit pas la
22 peine d'être vu. Il ne payoit jamais
22 un mémoire sans faire l'observation
22 combien la dépense étoit prodigieuse
22 en voyageant, & cependant il n'avoit
22 pas encore vingt-un ans. Quand nous
22 fûmes à Livourne, en nous prome-
22 nant sur le port, il s'informa com-
22 bien coûtoit le passage de là en An-
22 gleterre par mer. Ayant su que ce
22 n'étoit qu'une bagatelle en compa-
22 raison de la dépense du voyage par

„ terre , il ne put résister à la tentation.
 „ Il me paya donc la petite portion d'ap-
 „ pointements 'qui m'étoit dûe, me quit-
 „ ta , & s'embarqua pour Londres avec
 „ un seul domestique.

„ Je me trouvai donc encore une fois
 „ abandonné au milieu du monde sans
 „ ressource ; mais j'y étois alors accou-
 „ tumé. Mon talent pour la musique ne
 „ pouvoit me servir à rien dans un pays
 „ où le moindre paysan étoit meilleur
 „ musicien que moi ; mais j'avois acquis
 „ alors un autre talent , qui pouvoit me
 „ servir aussi-bien : c'étoit de l'habileté
 „ à disputer. Dans toutes les Universi-
 „ tés étrangères & dans les Couvents,
 „ il y a de certains jours où l'on soutient
 „ des Thèses philosophiques contre tout
 „ venant, & si le disputant montre quel-
 „ que adresse , il reçoit un petit présent
 „ en argent , un dîner & un lit pour
 „ la nuit. Ce fut ainsi que je fis ma route
 „ d'Italie en Angleterre , allant de ville
 „ en ville , examinant les hommes de
 „ plus près ; & je puis dire que j'ai vu
 „ les deux côtés du tableau. Mes remar-
 „ ques cependant ne furent pas en grand
 „ nombre. J'ai vu que les Monarchies
 „ étoient le meilleur gouvernement pour

„ les pauvres, & les Républiques pour
„ les riches. J'ai vu que dans tout pays,
„ la richesse étoit un nom qui remplace
„ celui de liberté, & qu'il n'y a pas
„ d'homme si ami de la liberté qui ne
„ voulut soumettre la volonté de quel-
„ ques individus à la sienne.

„ A mon arrivée en Angleterre, mon
„ dessein étoit d'abord de vous présenter
„ mes respects, ensuite de m'engager
„ comme volontaire pour la première
„ expédition qui se reconteroit; mais
„ dans ma route, ma résolution chan-
„ gea par la rencontre d'une ancienne
„ connoissance que je retrouvai, qui
„ étoit membre d'une troupe de Comé-
„ diens qui alloient faire une campagne
„ pendant l'Été dans la Province. La
„ troupe ne parut pas éloignée de m'ad-
„ mettre : tous les Acteurs cependant
„ m'avertirent de l'importance de mon
„ entreprise; que le Public étoit un
„ monstre à plusieurs têtes, & qu'il en
„ falloit avoir une bonne pour lui plaire;
„ que ce n'étoit pas l'affaire d'un jour
„ que d'apprendre à jouer, & que sans
„ quelques mouvemens d'épaules que
„ la tradition conservoit, & dont on
„ usoit sur le Théâtre, seulement de,

DE WAKEFIELD. 31

5, puis cent ans , je ne pourrois jamais
,, prétendre à plaire. Une autre difficulté
,, fut de me fixer des rôles , parce que
,, presque tous étoient retenus. On me
,, promena donc de rôles en rôles pen-
,, dant quelque temps , jusqu'à ce qu'en-
,, fin on se fût décidé pour celui d'*Horatio*
,, que la présence de la Compagnie m'a
,, heureusement empêché de jouer.



CHAPITRE II.

L'AMITIÉ ne subsiste pas long-temps entre les vicieux : elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.

LE récit de l'histoire de mon fils étoit trop long pour avoir été fait en une fois. La première partie avoit été racontée le soir, & la seconde s'achevoit après le dîner du lendemain, quand la vue de l'équipage de M. Tornhill à la porte, parut suspendre la satisfaction générale. Le Sommelier, qui étoit alors devenu mon ami, me dit à l'oreille que le Chevalier avoit déjà fait quelques ouvertures de mariage avec Mademoiselle Wilmot, & que l'oncle & la tante de la Demoiselle, sembloient fort approuver la proposition. M. Tornhill en entrant parut se reculer en nous appercevant moi & mon fils ; mais j'imputai son mouvement plutôt à la surprise qu'au mécontentement de nous voir. Cependant, quand nous nous avançâmes pour le saluer,

tuer, il nous rendit nos compliments avec l'air de la plus grande candeur, & après quelques minutes sa présence ne parut plus qu'augmenter la gaieté générale.

Après le thé, il me tira à l'écart pour me demander des nouvelles de ma fille. Sur ce que je lui appris que mes recherches avoient été vaines, il parut extrêmement surpris, ajoutant que depuis mon départ, il avoit été souvent chez moi pour consoler le reste de ma famille, & qu'il l'avoit laissée en fort bonne santé. Il me demanda ensuite si j'avois fait part de mon infortune à Mademoiselle *Wilmot* & à mon fils : lui ayant répondu que je ne l'avois pas encore fait, il loua beaucoup ma prudence & ma modération, & me conseilla très-fort de leur en faire un secret ; „ car après tout, dit-il, cela „ ne peut servir qu'à divulguer son „ deshonneur, & Miss *Olivia* peut „ n'être pas si coupable qu'on l'ima- „ gine. Nous fûmes alors interrompus „ par un domestique qui vint avertir le „ Chevalier qu'on le souhaitoit pour „ danser des contredanses. Il me quitta „ donc, & je demeurai tout-à-fait pén- „ tré de la part qu'il paroïssoit pren-

„dre à mes chagrins. Ses assiduités au-
„près de Mademoiselle *Wilmot* étoient
„cependant trop remarquables pour
„qu'on pût s'y méprendre ; cependant
„elle ne paroissoit pas en être fort satis-
„faite , & sembloit les souffrir plutôt par
„complaisance pour les volontés de sa
„tante que par goût ; j'avois même la sa-
„tisfaction de la voir lancer à la dérobée
„sur mon malheureux fils des regards
„tendres , qui ne pouvoient avoir leur
„cause ni dans la fortune , ni dans les
„assiduités de celui-ci. La tranquillité ap-
„parente de M. *Tornhill* ne laissoit pas
„cependant de me surprendre. Il y avoit
„alors une semaine que nous restions
„dans cette maison sur les instances réi-
„térées de M. *Arnold* : mais plus la
„tendresse de Mademoiselle *Wilmot*
„pour mon fils sembloit augmenter ,
„plus l'amitié de M. *Tornhill* pour lui
„sembloit aussi s'accroître. „

Il nous avoit déjà donné autrefois
les assurances les plus obligeantes de
s'employer de tout son pouvoir pour
nous être utile ; mais alors sa générosité
ne se borna plus à des promesses. La
matinée du jour où je devois partir ,
M. *Tornhill* me vint trouver avec l'air

de la satisfaction la plus réelle , pour
 m'apprendre ce qu'il avoit fait en faveur
 de son ami *George* : c'étoit de lui avoir
 procuré une place d'Enseigne dans un
 régiment qui alloit dans les Indes , qui
 ne coûteroit que cent livres sterlings ,
 ayant par son crédit obtenu la diminu-
 tion des deux cens autres. „ Ce service ,
 „ continua le Chevalier , est une baga-
 „ telle dont je ne veux d'autre récom-
 „ pense que le plaisir d'avoir servi mon
 „ ami , & pour les cent livres sterlings ,
 „ si vous n'êtes pas en état de les payer ,
 „ je vous les avancerai , & vous me les
 „ rendrez à votre commodité. Nous
 „ manquâmes d'expressions mon fils &
 „ moi pour exprimer notre ressentiment
 „ d'une si grande faveur ; je lui donnai
 „ mon billet pour la somme , & je lui
 „ témoignai autant de reconnoissance
 „ que si j'eusse dû jamais ne la lui ren-
 „ dre. „

George devoit partir le lendemain pour
 Londres afin d'aller s'assurer de sa com-
 mission , suivant l'avis de son généreux
 Patron , qui pensoit qu'il falloit user de
 la plus grande diligence , de peur que
 dans l'intervalle quelqu'un ne vînt fai-
 re des propositions plus avantageuses.

Le lendemain matin donc, notre jeune Officier fut prêt à partir de fort bonne heure, & il sembloit le seul d'entre nous que ce départ n'affligeât pas. Ni les dangers & les fatigues auxquels il alloit s'exposer, ni la séparation d'avec ses amis, ni sa maîtresse (car alors Mademoiselle *Wilmot* l'aimoit visiblement) qu'il alloit quitter, n'abattoient son esprit. Après qu'il eut pris congé du reste de la Compagnie, je lui donnai ce que j'avois, ma bénédiction : „ Actuellement, mon enfant, m'écriai-je, tu vas combattre pour ton pays. Ressouviens-toi avec quel courage ton brave Aïeul a combattu pour la Personne sacrée du Roi, dans un temps où la fidélité au Souverain étoit une vertu chez les Anglois. Vas, mon enfant, ressemble lui en tout, excepté dans ses malheurs, si ç'en fût un que de mourir avec Mylord *Falkland*. Vas, mon fils, si tu pérís dans un combat, éloigné, abandonné, sans être pleuré de ta famille qui t'aime ; souviens-toi que les larmes les plus précieuses, sont celles que le Ciel répand sur le corps sans sépulture d'un brave guerrier. „

Le lendemain matin, je pris congé

de la famille honnête qui avoit eu la complaisance de me retenir si longtemps, sans oublier de renouveler les témoignages de ma reconnoissance à M. *Tornhill* pour son dernier service. Je les laissai tous dans le bonheur que l'abondance peut procurer, & je pris le chemin de mon logis, désespérant de jamais retrouver ma fille, mais poussant au Ciel des soupirs qui lui demandoient son pardon. J'étois à la distance d'environ dix milles de chez moi, ayant loué un cheval pour m'y porter parce que j'étois encore foible, & je me consolais par l'espérance de revoir bientôt ce que j'avois de plus cher au monde : mais la nuit venant, je m'arrêtai à une petite hôtellerie sur le bord du chemin, & je demandai à l'hôte sa compagnie pour boire une bouteille de vin. Nous nous assîmes au feu de sa cuisine qui étoit la meilleure chambre de la maison, & nous parlâmes politique & nouvelles du pays. Entr'autres choses, nous parlâmes du jeune Chevalier *Tornhill*, que l'hôte m'assura être aussi détesté, qu'un oncle qu'il avoit, & qui venoit quelquefois dans le pays, étoit chéri. Il me dit qu'il faisoit toute son étude de débau-

cher les filles de ceux qui l'admettoient chez eux, & qu'après en avoir joui quinze jours ou trois semaines, il les quittoit sans leur donner la moindre récompense, abandonnées & sans ressource. Comme notre conversation en étoit là, la femme de l'hôte, qui étoit sortie pour aller chercher de la monnoie, rentra, & voyant que son mari jouissoit d'un plaisir qu'elle ne partageoit pas, elle lui demanda d'un ton de mauvaise humeur ce qu'il faisoit; à quoi il répondit ironiquement en buvant à sa santé: „ Monsieur „ *Symmond*, lui dit-elle, vous me traitez fort mal, & je ne le souffrirai pas „ plus long-temps. Vous me laissez les „ trois quarts de l'ouvrage à faire, & „ l'autre quart ne se fait pas, tandis „ que vous ne faites autre chose que „ gobeletter tout le jour à tout venant, „ pendant que moi, il ne me faudroit „ qu'une cuillerée de vin pour me guérir „ d'une fièvre, & je n'en tâte jamais „ une goutte. „ Je m'apperçus de ce qu'elle vouloit dire; à l'instant je lui versai un verre qu'elle reçut en me faisant une révérence, & buvant à ma santé. „ Monsieur, reprit-elle ensuite, ce n'est „ pas par rapport au vin que je suis

„ fâchée , mais peut-on être de bonne
 „ humeur quand tout va de travers
 „ dans une maison. S'il faut tourmenter
 „ les pratiques ou les hôtes pour avoir
 „ de l'argent , toute cette besogne est
 „ sur mon dos , & lui mangeroit plu-
 „ tôt ce verre que de se bouger pour le
 „ faire. Nous avons actuellement là haut
 „ une jeune femme qui est venue loger
 „ ici , & je ne crois pas qu'elle ait d'ar-
 „ gent avec toute sa belle politesse. Je
 „ fais bien que son argent est bien long
 „ à venir , & je voudrois qu'on l'y fit
 „ penser. „ Que signifie , reprit l'hôte ,
 „ l'y faire penser ? si son argent est lent à
 „ venir , il est sûr..... Je n'en fais rien ,
 „ reprit la femme ; mais ce que je fais ,
 „ c'est que voilà quinze jours qu'elle est
 „ ici , & nous n'avons pas encore vu
 „ comment son argent est fait.... Eh bien ,
 „ ma femme , dit l'hôte , nous l'aurons
 „ en gros.... En gros, reprit l'hôteffe , je
 „ souhaite que nous l'ayons de quelque
 „ façon que ce soit , & je suis résolue
 „ que ce sera ce soir , ou bien je la fais
 „ décamper armes & bagage.... Confi-
 „ dérez ma femme , dit l'hôte , que c'est
 „ une femme de quelque chose , & qu'elle
 „ mérite plus d'égards..... Ah , pour

» cela , repliqua l'hôtesse , femme de
» quelque chose ou de rien , noble ou
» roturière , elle décampera , elle dé-
» campera. Les gens comme il faut peu-
» vent être de fort honnêtes gens quand
» ils achètent & paient bien ; mais pour
» moi , j'en ai jamais vu grand profit ve-
» nir à la maison. » En achevant ces mots ,
elle courut par un petit escalier étroit
qui montoit de la cuisine à une cham-
bre au dessus , & je m'aperçus bien-
tôt , par l'élévation de sa voix & par l'ai-
greur de ses reproches , qu'il n'y avoit
pas d'argent. Je pouvois entendre très-
distinctement ce qu'elle disoit. » Sors
» d'ici tout à l'heure , décampe à l'instant ,
» malheureuse , ou je te donnerai une
» touche dont tu te sentiras plus de trois
» mois. Comment , affronteuse , venir se
» loger dans une honnête maison sans
» sou ni maille pour payer ? Descends ,
» te dis-je ? Oh , ma chère Dame ,
» crioit la femme , ayez pitié de moi ,
» ayez pitié pour une nuit d'une pauvre
» créature malheureuse ; la mort vous
» délivrera bientôt de moi. Je reconnus à
l'instant la voix de ma pauvre infortunée
Olivia. Je volai à son secours , je l'ar-
rachai des mains de l'hôtesse qui la traî-

noit par les cheveux le long de l'escalier, & je pris dans mes bras la chère malheureuse perdue. » Sois la bien venue, » nue, sois mille fois la bien venue, ma » chère, mon trésor, dans les bras de » ton pauvre vieux père. Quoique les » vicieux t'abandonnent, il y a encore » quelqu'un dans le monde qui ne t'oubliera jamais. Quand tu serois coupable de mille crimes, il te les pardonnera tous.... Oh mon cher ! (pendant quelques minutes, elle n'en put pas dire davantage) » mon cher papa, les Anges pouvoient-ils être plus doux ? » Comment puis-je mériter tant de bontés ? Le traître, je le déteste, je me déteste moi-même d'être un sujet de honte à tant de bontés. Vous ne pouvez me pardonner ; non, je sais que vous ne pouvez me pardonner.... Si, mon enfant, je te pardonne de tout mon cœur : sois seulement repentante, & nous serons tous heureux ; nous verrons encore des jours agréables, ma chère *Olivia*. . . . Ah jamais, jamais, mon cher père, le reste de ma malheureuse vie ne sera qu'infamie dehors, & honte à la maison. Mais, papa, vous paroissez plus pâle qu'à l'ordinaire.

» Pourrois-je en être la cause ? sûrement
» vous avez trop de sagesse pour vous
» punir vous-même de mes folies. . . .
» Notre sagesse , *jeune enfant* , répli-
» quai-je ! Ah ! mon cher père, pour-
» quoi un nom si froid , s'écria ma fille ,
» voilà la première fois que vous m'avez
» appelée ainsi.... Je te demande par-
» don , repris-je , ma chère , mais je
» voulois te dire que la sagesse n'est
» qu'une foible défense contre le cha-
» grin , quoiqu'à la fin , elle soit sûre.

L'hôtesse revint alors pour savoir si nous ne voulions pas avoir une chambre plus belle : j'y consentis , & on nous mena dans une où nous pouvions nous entretenir plus librement. Après avoir parlé tendresse , jusqu'à ce que nous fussions plus tranquilles , je ne pus m'empêcher de lui demander compte des gradations par lesquelles elle étoit parvenue à sa malheureuse situation présente.
» Ce perfide , me dit-elle , depuis le premier jour que je l'ai vu , m'a fait des propositions honnêtes , quoique secrètes.

» C'est un perfide effectivement ;
» m'écriai-je. Cependant je suis surpris
» qu'un homme d'autant de bon sens ,

» qui paroïssoit avoir autant d'honneur
 » que M. *Burchell*, puisse être coupa-
 » ble d'une telle bassesse de propos déli-
 » béré, & de s'être introduit dans une
 » maison pour la déshonorer.

» Mon cher papa , répondit ma fille ,
 » vous êtes dans une étrange méprise.
 » M. *Burchell* n'a jamais cherché à me
 » séduire : au contraire il a saisi toutes
 » les occasions de m'avertir en particu-
 » lier des artifices de M. *Tornhill*, que
 » je reconnois à présent être pire qu'il
 » ne me le représentoit.... M. *Tornhill*,
 » m'écriai-je en l'interrompant , se peut-
 » il faire ? Oui , mon cher père , re-
 » prit-elle , c'est M. *Tornhill* qui ma
 » séduite , qui a employé les deux Da-
 » mes , comme il les appelloit ; mais qui
 » dans le fait n'étoient que deux femmes
 » de mauvaise vie , sans éducation &
 » sans pitié , pour nous attirer à Lon-
 » dres. Leurs artifices , vous vous le
 » rappelez , auroient réussi sans la let-
 » tre de M. *Burchell*, qui leur faisoit
 » les reproches que nous nous sommes
 » tous appliqués à nous-mêmes : com-
 » ment il a pu réussir à détruire leur
 » projet , c'est ce que j'ignore encore ;
 » mais il a toujours été le plus zélé &

44 LE MINISTRE

» le plus sincère de nos amis.

» Tu me surprends , ma chère ;
 » m'écriai-je ; mais je vois à présent que
 » mes premiers soupçons de la bassesse
 » de M. *Tornhill* n'étoient que trop bien
 » fondés : il peut triompher impunément ;
 » car il est riche & nous sommes pau-
 » vres. Mais , dis-moi mon enfant ,
 » il falloit sûrement que la tentation fût
 » bien considérable pour te faire ainsi
 » oublier les impressions d'une aussi bon-
 » ne éducation que celle que tu as reçue ,
 » & les heureuses dispositions que tu
 » avois à la vertu.

» En vérité , reprit-elle , mon cher
 » père , il doit son triomphe au désir
 » que j'ai eu de le rendre heureux plu-
 » tôt que moi-même. Je savois que la
 » cérémonie de notre mariage , ayant
 » été faite secrètement par un Prêtre
 » papiste , n'étoit nullement valable , &
 » que je n'avois que son honneur pour
 » sûreté.... Quoi , interrompis-je , vous
 » êtes effectivement mariés par un Prêtre
 » qui est dans les Ordres ? Oui , mon
 » père , nous le sommes , répondit ma
 » fille , quoique nous ayons juré l'un
 » & l'autre de cacher son nom.... Eh
 » bien donc , mon enfant , viens en-

» core une fois dans mes bras , & tu y
 » seras encore mille fois mieux venue
 » qu'auparavant ; car , actuellement tu
 » es sa femme , sa femme légitime aux
 » yeux de la Religion , & toutes les loix
 » humaines , quand elles seroient écrites
 » sur des tables de diamant , ne peu-
 » vent affoiblir la sainteté de ce lien
 » sacré.

» Hélas ! papa , reprit-elle , vous ne
 » savez pas toutes ses infamies. Il a déjà
 » été marié par le même Prêtre à six ou
 » huit autres femmes qu'il a séduites
 » & abandonnées comme moi.

» Est-ce ainsi , m'écriai-je ? En ce cas ,
 » il faut faire pendre le Prêtre , & il faut
 » que tu rendes plainte demain contre
 » lui.... Mais mon père , répondit-elle ,
 » cela sera-t-il honnête , puisque j'ai juré
 » le secret ? Ma chère , repris-je , si
 » tu as fait une telle promesse , je ne
 » puis ni ne veux t'empêcher d'y man-
 » quer. Quand cela pourroit même être
 » utile au public , tu ne dois pas faire
 » de plainte contre lui. Dans toutes les
 » institutions humaines , on permet un
 » petit mal pour produire un plus grand
 » bien ; comme en politique , on peut
 » abandonner une Province pour assurer

» un Royaume ; en Médecine , on peut
» couper un membre pour sauver le reste
» du corps ; mais en matière de Religion ,
» la loi est écrite & est inflexible de ne
» *jamais* faire mal : & cette loi , mon
» enfant , est juste. Car autrement , si
» nous faisons un petit mal pour procu-
» rer un plus grand bien , alors un mal
» certain se trouve commis dans l'at-
» tente d'un avantage incertain. Et
» quand même l'avantage suivroit certai-
» nement , cependant l'intervalle qu'on
» convient être criminel , entre la mau-
» vaise action & le bien qu'on en attend ,
» peut être celui dans lequel nous se-
» rons appelés pour rendre compte de
» ce que nous aurons fait , & où le livre
» des actions humaines peut se fermer
» pour nous pour toujours : mais , ma
» chère , je t'ai interrompue.... Conti-
» nue. . . .

» Le lendemain même du jour que je
» fus sa femme , continua-t-elle , je vis
» le peu de fond que j'avois à faire sur sa
» sincérité. Cette matinée même , il me
» présenta à deux femmes qu'il avoit
» séduites , ainsi que moi ; mais qui vi-
» voient contentes dans la prostitution.
» Je l'aimois trop pour pouvoir souffrir

» tranquillement ces rivales, & je m'es-
 » forçai d'oublier l'idée de ma honte
 » dans le tumulte des plaisirs. Dans cette
 » vue, je me parois, je dansois, je
 » chantois, mais je n'en étois pas plus
 » heureuse. Les hommes qui venoient
 » nous voir me parloient à tous momens
 » du pouvoir de mes charmes, & ces
 » discours seuls contribuoient à augmen-
 » ter ma mélancolie, d'autant plus que
 » j'avois perdu leur pouvoir. Ainsi cha-
 » que jour augmenta mes rêveries &
 » son insolence, jusqu'à ce qu'enfin le
 » monstre eût l'infamie de m'offrir à un
 » Baronnet de sa connoissance. Ai-je
 » besoin de vous décrire à quel point son
 » ingratitude me déchira le cœur? Ma
 » réponse à sa proposition fut la fureur :
 » je demandai à m'en aller. Comme je
 » partoisi, il m'offrit une bourse, mais je
 » la lui jettai au visage avec indignation,
 » & le quittai dans un accès de rage
 » qui, pour quelque temps, m'ôta le
 » sentiment de la misère de ma situation;
 » mais quand je vins à regarder autour
 » de moi, je ne me vis que comme un
 » objet vil, abject, coupable, sans un
 » ami dans le monde auquel je pus re-
 » courir.

» Justement dans cet intervalle, un
» carrosse de voiture passant près de
» moi, j'y pris une place sans autre in-
» tention que de m'éloigner d'un scélé-
» rat que je méprisois & que je détes-
» tois. J'ai descendu ici, où depuis que
» j'y suis, mes chagrins & la dureté de
» cette femme ont été ma seule com-
» pagnie. Le souvenir des jours de
» plaisir que j'ai passés avec ma chère
» mère & ma sœur ne sert qu'à redou-
» bler ma peine : leurs chagrins sont
» grands, mais les miens le sont encore
» plus, puisqu'ils naissent du crime &
» de la honte.

» Prends patience, m'écriai-je, mon
» enfant, & j'espère que les choses iront
» mieux. Repose-toi cette nuit, & de-
» main je te remenerai au logis à ta
» mère, & au reste de la famille dont
» tu seras reçue avec tendresse. Ta pau-
» vre mère, tu lui a fendu le cœur ;
» mais elle t'aime encore, ma fille, &
» elle te pardonnera.



CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

*On pardonne aisément à quelqu'un
qu'on aime.*

LE lendemain matin je pris ma fille en croupe , & me mis en route pour retourner au logis. Chemin faisant , je m'efforçois de calmer par toutes sortes de raisons ses craintes & ses douleurs , & de l'armer de résolution pour soutenir la présence d'une mère offensée. Je prenois occasion de la vue d'un beau paysage qui se présentoit à nos yeux , pour lui faire remarquer combien le Ciel avoit été meilleur envers nous , que nous ne sommes les uns envers les autres , & que les malheurs de la façon même de la Nature étoient en fort petit nombre. Je l'assurois qu'elle ne trouveroit point de changement dans ma tendresse pour elle , & que pendant le reste de mes jours , elle pouvoit compter sur mes conseils & mes instructions. Je l'armoiois contre la censure du monde ; je lui faisois voir que les livres étoient une compagnie douce & irréprochable pour les mal-

II. Part.

D

heureux , & que s'ils ne pouvoient pas nous procurer les plaisirs de la vie , ils nous apprennoient du moins à la supporter.

Je devois mettre le cheval de louage que je montois à une hôtellerie sur le chemin à environ cinq milles de ma maison , & comme j'étois bien-aise de préparer ma famille pour la réception de ma fille , je résolus de la laisser cette nuit dans l'hôtellerie , & de revenir le lendemain matin avec sa sœur Sophie la chercher. Il étoit nuit avant que nous fussions arrivés à l'hôtellerie ; cependant après lui avoir fait fournir une chambre décente , & lui avoir fait préparer les rafraîchissemens convenables , je l'embrassai & pris le chemin de la maison. Mon cœur sentoit un nouveau plaisir à mesure que j'en approchois, semblable à un oiseau que quelque bruit a fait fuir de son nid ; mes desirs devançoient mes pas & voltigeoient autour de ma petite famille. Je songeois à toutes les choses tendres que j'allois dire , & je prevenois la bienvenue que j'allois recevoir. Je sentoits déjà les tendres embrassemens de ma femme, & je souriois à la joie que mes petits

témoigneroient de me revoir. Comme je marchois doucement, la nuit s'avançoit. Les Laboureurs étoient retirés pour prendre leur repos ; on ne voyoit plus de lumières dans les chaumières ; on n'entendoit plus d'autre bruit que celui du Coq, qui chantoit, ou des chiens qui aboyoient. J'approchai de ma petite retraite avec un plaisir inexprimable , & avant que je fusse à cent pas de la maison, mon chien accourut pour me caresser.

Il étoit alors près de minuit quand je vins pour frapper à ma porte , tout étoit calme & tranquille. Mon cœur étoit dilaté par la joie quand je fus surpris de voir la maison qui étoit en flammes , & le feu qui sortoit par toutes les ouvertures. Je jettai un cri terrible & convulsif , & je tombai sur le pavé sans sentiment. Le bruit que je fis éveilla mon fils qui , voyant le feu, éveilla à l'instant sa mère & ses sœurs. Tous coururent dehors nuds, la tête perdue par la frayeur , & leurs cris me rappellerent à la vie ; mais ce ne fut que pour me présenter de nouveaux objets de frayeur ; car pendant ce temps , les flammes avoient gagné le toit de la maison qui s'enfonçoit partie par partie , pendant

que ma famille debout , dans une agorie qui ne lui permettoit pas de parler, regardoit comme si elle se fut amusée de la clarté. Je tournai mes yeux tour à tour sur eux & sur la maison , & je regardai autour de moi pour voir mes petits ; mais ils n'y étoient pas. „ Oh malheureux que je suis ! où sont , m'écriai-je , mes petits ?.... Ils sont brûlés dans les flammes , répondit ma femme „ d'un air calme , & je mourrai avec eux. „.... Au même instant, j'entendis en-dedans le cri des enfans que le feu venoit d'éveiller. Rien n'auroit pu m'arrêter. Où sont , où sont mes enfans , m'écriai-je , en me jettant au travers des flammes & brisant la porte de la chambre où ils étoient , où sont mes petits. „ Ici , Papa , ici , crierent-ils tous „ ensemble. „ Les flammes prenoient déjà au lit où ils couchoient. Je les saisis tous deux dans mes bras , & je les emportai le plus promptement que je pus au travers des flammes. A peine fus-je sorti que le plancher de la chambre s'enfonça. „ A présent , m'écriai-je , serrant „ mes enfans dans mes bras , que le feu „ consume la maison , que tout ce que „ je possède soit brûlé : les voici. J'ai

„sauvé mon trésor. Voici, ma chère,
„voici nos trésors, & nous pourrons en-
„core être heureux. „ Nous baisâmes
mille fois nos petits ; ils nous passaient
leurs bras autour du col, & sembloient
partager nos transports, tandis que ma
femme rioit & pleuroit tour à tour.

Je demurai alors tranquille spectateur
des flammes, & après quelques momens,
je commençai à sentir de la douleur à
mon bras qui étoit grillé considérable-
ment jusqu'à l'épaule. J'étois par-là hors
d'état d'aider mon fils, soit pour tâcher
de sauver quelques effets, soit pour em-
pêcher les flammes de gagner nos grains.
Pendant ce temps, l'alarme se répandit
chez nos voisins qui accoururent pour
nous secourir ; mais tout ce qu'ils purent
faire fut d'être comme nous tranquilles
spectateurs des flammes. Mes effets,
parmi lesquels étoient des billets de ban-
que que je conservois pour la dot de
mes filles, furent entièrement consumés,
à l'exception d'une boîte & de quelques
papiers qui étoient dans la cuisine ; &
deux ou trois autres bagatelles que mon
fils sauva dans le commencement. Les
voisins contribuèrent autant qu'ils pu-
rent à soulager notre malheur. Ils nous

apportèrent des habits , & nous fournirent des ustensiles de cuisine dans une petite chaumière qui étoit à quelque distance de notre maison , en sorte qu'au jour nous eûmes du moins une misérable retraite. Mon honnête voisin *Flam-borough* & ses enfans ne furent pas les moins empressés à nous fournir ce qui nous étoit nécessaire , & à nous donner toutes les consolations qu'un bon cœur & une bienfaisance naturelle pouvoient leur suggérer.

Quand les craintes de ma famille furent un peu apaisées , la curiosité de savoir la cause de ma longue absence prit la place. Les ayant donc instruits de chaque particularité , je commençai à les préparer à la réception de notre pauvre égarée ; & quoique nous n'eussions rien que de la misère à partager avec elle , je les exhortai à l'admettre avec bienveillance à ce qui nous restoit. Cette tâche auroit été plus difficile sans le malheur que nous venions d'éprouver , qui avoit abaissé l'orgueil de ma femme , & qui avoit émoussé son affliction pour la fuite de sa fille par d'autres plus sensibles. N'étant pas en état d'aller moi-même chercher ma pauvre

fille , parce que mon bras étoit devenu
 plus douloureux , j'envoyai mon fils &
 ma fille qui furent bientôt de retour ,
 soutenant la malheureuse péchereffe , qui
 n'osoit pas regarder sa mère , que toutes
 mes instances ne pouvoient pas engager
 à se reconcilier avec sa fille ; car les
 femmes sont plus impitoyables pour les
 fautes des autres femmes , que les hom-
 mes. » Mademoiselle , disoit la mère ,
 » vous venez ici dans un bien pauvre
 » endroit après tant de braverie. Ma
 » fille *Sophie* & moi ne sommes pas
 » en état d'amuser beaucoup quelqu'un
 » qui est accoutumé à ne voir que des
 » gens de condition. Oui , Mademoi-
 » selle *Olivia* , votre pauvre père & moi
 » avons bien souffert à votre sujet :
 » Dieu veuille vous pardonner. » Pen-
 dant cet accueil , la malheureuse victi-
 me étoit debout pâle & tremblante , in-
 capable de pleurer & de répondre ; mais
 je ne pus voir sans rien dire sa détresse ;
 c'est pourquoi prenant un air de sévé-
 rité qui se faisoit toujours obéir à l'ins-
 tant : » femme , dis-je à la mienne ,
 » faites une fois pour toutes attention à
 » ce que je vous dis. Je vous ai ici rame-
 » né une pauvre malheureuse égarée :

» son retour à son devoir demande le
» retour de notre tendresse pour elle.
» Voilà les malheurs réels de la vie qui
» fondent sur nous ; ne les augmentons
» point par des divisions de famille. Si
» nous vivons ensemble en bonne intelli-
» gence, nous pourrons encore trouver le
» contentement , parce que nous som-
» mes assez entre nous pour fermer no-
» tre porte aux censeurs , & pour nous
» soutenir l'un l'autre. Le Ciel promet
» le pardon à ceux qui se repentent ;
» imitons son exemple. Les Anges se
» réjouissent plus pour un pécheur qui
» se repent , que pour un grand nom-
» bre de justes qui n'ont jamais sorti
» du sentier de la justice ; & cela est
» raisonnable. Car le seul effort par le-
» quel nous nous arrêtons court dans
» la descente glissante qui conduit à la
» perdition , est en soi un acte qui exi-
» ge qu'on déploie plus de force , qu'u-
» ne marche tranquille dans un chemin
» égal & uni.



CHAPITRE IV.

*Il n'y a que les méchans qui puissent
être long - temps & tout - à - fait
malheureux.*

L nous fallut quelque assiduité pour rendre notre nouvelle habitation aussi commode qu'il étoit possible, & en peu de temps tout devint aussi serein qu'auparavant. Comme mon bras m'empêchoit d'aider mon fils dans nos occupations ordinaires, je faisois à ma famille des lectures de livres que nous avions sauvés en petit nombre, & sur-tout de ceux qui, en amusant l'imagination, contribuoient à tranquilliser le cœur. Nos honnêtes voisins venoient tous les jours nous voir & nous témoigner la plus tendre sensibilité; ils fixèrent même entre eux un temps où ils devoient tous se réunir pour nous aider à rétablir ma première maison. L'honnête fermier *William* n'étoit pas des derniers à nous faire visite, & il nous offrit cordialement son amitié. Il auroit même de bon cœur renouvelé ses propositions pour

ma fille, mais elle les rejetta de manière à lui ôter toute espérance. Son chagrin sembloit devoir continuer, & elle étoit la seule personne de notre petite société qui, dans une semaine, ne recouvrât pas sa gaieté ordinaire. Elle avoit alors perdu cette innocence qui n'a à rougir de rien, qui lui enseignoit autrefois à se respecter elle-même en même-temps qu'elle se plaisoit à plaire. L'inquiétude possédoit à présent fortement son esprit; sa beauté commença à diminuer en même-temps que son tempéramment à s'affoiblir, & la négligence dont elle étoit pour sa personne contribuoit encore davantage à cette diminution. Toutes les tendres épithètes que l'on donnoit à sa sœur arrachotent un soupir de son cœur & des larmes de ses yeux; & comme un vice, quoique déraciné, en fait presque toujours croître d'autres à sa place; de même sa faute, quoiqu'expiée par le repentir, laissa derrière elle la jalousie & l'envie. Je m'efforçois par mille moyens de diminuer ses chagrins, & j'oubliois même mon mal par l'intérêt que je prenois au sien; recueillant des passages amusans, des histoires qu'une bonne mé-

moire & beaucoup de lecture me rappelloient. » Notre bonheur, lui disois-
 » je, ma chère, dépend d'un Être qui
 » peut le faire naître par mille moyens
 » que nous ne pouvons prévoir, & qui
 » se mocque de toute notre prudence.
 » S'il te faut un exemple pour prouver
 ,, cette vérité, je te vais raconter, mon
 ,, enfant, une histoire qui nous est rap-
 ,, portée par un Historien grave, quoi-
 ,, qu'il soit quelquefois un peu roma-
 ,, nesque.

,, *Matilde* fut mariée fort jeune à un
 ,, Seigneur Napolitain de la première
 ,, distinction, & se trouva veuve & mère
 ,, à l'âge de quinze ans. Un jour qu'elle
 ,, caressoit son fils encore enfant à une
 ,, fenêtre de son appartement qui don-
 ,, noit sur la rivière de Vulturne, l'enfant
 ,, s'élança subitement hors de ses bras
 ,, dans la rivière & disparut à l'instant.
 ,, La mère saisie d'effroi, se jeta à l'eau
 ,, pour sauver son enfant ; mais bien loin
 ,, d'avoir pu le secourir, elle échappa
 ,, elle-même avec beaucoup de peine au
 ,, danger d'être noyée, & fut jetée sur le
 ,, bord opposé, au moment justement où
 ,, quelques soldats François pilloient le
 ,, pays, & ils la firent prisonnière.

„ Comme la guerre se faisoit alors
„ entre les François & les Italiens avec
„ la dernière inhumanité , les François
„ qui l'avoient prise alloient commettre
„ sur elle les deux extrêmes que sug-
„ gerent la passion effrénée & la cruauté.
„ Un jeune Officier cependant s'opposa
„ à cette basse résolution , & quoiqu'ils
„ fussent obligés de faire une retraite
„ très-précipitée , il la mit en croupe
„ derrière lui, & la ramena saine & sauve
„ dans la ville de sa naissance. La beauté
„ de la Dame avoit d'abord charmé ses
„ yeux ; son mérite charma bientôt son
„ cœur. Ils se marièrent ; il s'éleva aux
„ postes les plus importans ; ils vécurent
„ long temps ensemble , & furent heu-
„ reux ; mais le bonheur d'un Militaire
„ ne peut jamais être permanent.
„ Après quelques années , les troupes
„ qu'il commandoit ayant été repous-
„ sées , il fut obligé de se sauver dans
„ la ville où il avoit vécu avec sa fem-
„ me. La place fut assiégée , & fut en-
„ fin prise. On trouve dans peu d'his-
„ toire des exemples d'une inhumanité
„ semblable à celle que les François &
„ les Italiens exerçoient dans ce temps
„ les uns envers les autres. Les Vain-

„ queurs résolurent de faire mourir tous
 „ les prisonniers François , mais sur-tout
 „ l'époux de l'infortunée *Matilde* , parce
 „ que c'étoit lui qui avoit été la princi-
 „ pale cause de la longue défense de la
 „ place. Leurs résolutions étoient ordi-
 „ nairement exécutées aussi-tôt qu'elles
 „ étoient prises. L'officier prisonnier fut
 „ amené , & l'exécuteur avec la hache
 „ prête , pendant que les spectateurs ,
 „ dans un silence terrible , attendoient
 „ le coup fatal , qui n'étoit suspendu
 „ que jusqu'à ce que le Général qui pré-
 „ sidoit , eût donné le signal. Ce fut dans
 „ cet intervalle d'attente & d'inquiétude
 „ cruelle , que *Matilde* vint pour dire le
 „ dernier adieu à son mari & à son libé-
 „ rateur , déplorant sa malheureuse si-
 „ tuation , & la cruauté du destin qui
 „ l'avoit sauvée de la mort dans la rivière
 „ de Vulture , pour la rendre témoin de
 „ malheurs plus terribles. Le Général ,
 „ qui étoit un jeune homme , fut frappé
 „ de sa beauté & de ses infortunes ; mais
 „ son émotion augmenta quand il lui en-
 „ tendit parler de ses premiers malheurs.
 „ Le Général étoit son fils , l'enfant pour
 „ lequel elle avoit couru tant de dangers.
 „ Il la reconnut tout - à - coup pour sa

„ mère, & tomba à ses pieds. On suppose
„ aisément le reste. Le prisonnier fut mis
„ en liberté ; & tout le bonheur que
„ l'amour , l'amitié & le devoir respec-
„ tueux peuvent procurer , se trouva
„ réuni dans ces trois personnes. „

C'étoit ainsi que je tâchois d'amuser
& de distraire ma fille ; mais elle ne me
prêtoit qu'une attention partagée : car
ses propres malheurs occupoient toute
la pitié qu'elle avoit autrefois pour ceux
des autres , & rien ne lui caufoit de
soulagement. En compagnie , elle crai-
gnoit le mépris , & dans la solitude elle
ne trouvoit qu'affliction. Elle étoit dans
cet état malheureux quand nous reçû-
mes des avis certains que *M. Tornhill*
alloit épouser *Miss Wilmot* , pour la-
quelle j'avois toujours soupçonné qu'il
avoit un goût réel , quoique devant
moi il faisoit toutes les occasions de mar-
quer du mépris pour sa personne & pour
sa fortune. Cette nouvelle ne servit qu'à
redoubler l'affliction de la pauvre *Olivia*.
Une infidélité si marquée étoit au-
dessus de ce que ses forces pouvoient
soutenir. Je résolus cependant de m'in-
former plus exactement , & de préve-
nir , s'il étoit possible , l'exécution de

son dessein , en envoyant mon fils chez M. *Wilmot* l'oncle , avec des instructions pour savoir la vérité du bruit qui couroit , & pour remettre à Mademoiselle *Wilmot* une lettre qui l'instruisoit de la façon dont M. *Tornhill* s'étoit comporté envers nous. Mon fils y alla en conséquence de mes ordres , & revint trois jours après , m'assurant que le bruit étoit véritable ; mais qu'il lui avoit été impossible de remettre ma lettre à Mademoiselle *Wilmot*, parce qu'elle étoit allée avec M. *Tornhill* faire des visites dans le pays aux environs ; qu'il l'avoit laissée pour lui être rendue. Ils devoient être mariés , nous dit-il , dans peu de jours , ayant paru ensemble à l'Eglise le Dimanche précédent en grande pompe , la future accompagnée de six jeunes Demoiselles en blanc , & le futur d'autant de jeunes gens. L'approche de leur mariage remplissoit tout le pays de joie , & ils se promenoient ordinairement ensemble dans le plus bel équipage qu'on eût vu dans le lieu depuis bien des années. Tous les parens des deux familles étoient là , & particulièrement l'oncle du Chevalier Sir *William Tornhill* qui avoit une si belle

réputation. Il ajoutoit qu'on ne voyoit que fêtes & réjouissances ; que tout le pays faisoit l'éloge de la beauté de la Demoiselle , & de la bonne mine du Monsieur ; qu'ils étoient tous deux extrêmement amoureux l'un de l'autre , & il finit par dire qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder M. *Tornhill* , comme l'homme le plus heureux du monde.

„ Eh bien repris-je , qu'il le soit ,
„ s'il le peut. Mais, mon fils , regarde
„ ce lit de paille , ce toit entr'ouvert ,
„ ces murailles qui tombent en ruine ,
„ & ce plancher humide ; mon corps
„ ainsi estropié par le feu , & mes enfans
„ pleurans autour de moi en me demandant du pain. Tu vois tout cela ici ,
„ & cependant ici , oui mon fils , ici ,
„ tu vois un homme qui ne voudroit
„ pas changer son état pour tout ce prétendu bonheur. O mes enfans , si
„ vous pouviez apprendre à vous entretenir avec votre propre cœur , &
„ connoître quelle bonne compagnie
„ vous pouvez avoir avec lui , vous
„ ne feriez guères attention à la pompe
„ & à l'éclat des méchans. Presque tous
„ les hommes s'accordent à appeller la
„ vie un passage , & eux-mêmes des
„ voyageurs.

„ voyageurs. La comparaison peut être
 „ encore rendue plus utile en observant
 „ que les bons sont joyeux & sereins
 „ dans la route comme des voyageurs
 „ qui regagnent leur demeure, & que
 „ les méchans au contraire n'ont que des
 „ intervalles de bonheur comme des gens
 „ qui vont en exil.

Ma compassion pour ma pauvre fille
 qui, accablée par ce nouveau coup,
 s'évanouit, interrompit la suite de mon
 discours ; je dis à sa mère de la soutenir,
 & au bout de quelque temps, elle
 revint à elle. Depuis ce temps elle parut
 plus calme, & j'imaginai qu'elle
 avoit pris enfin son parti ; mais les apparences
 me trompèrent. Sa tranquillité n'étoit qu'une
 langueur occasionnée par un chagrin excessif.
 Un secours de provisions que mes Paroissiens
 m'envoyoient charitablement, sembla répandre
 la joie dans le reste de ma famille, & je n'étois
 pas fâché de les voir gais & contents.
 Il auroit été injuste de réprimer leur satisfaction
 pour les forcer à partager une mélancolie opiniâtre,
 ou de les accabler du fardeau d'une tristesse qu'ils
 n'éprouvoient pas. La petite histoire alla donc
 encore une fois à la ronde ;

on demanda la chanson, & la joie
voulut bien encore une fois visiter notre
petite habitation.



CHAPITRE V.

Nouveaux malheurs.

LE lendemain , le Soleil à son lever étoit extraordinairement chaud pour la saison ; ce qui fit que nous résolûmes de déjeuner sur le banc de Chevrefeuille. Là , ma fille Cadette , à ma prière , joignit sa voix au concert que faisoient les oiseaux autour de nous. C'étoit en ce lieu que ma pauvre *Olivia* avoit vu pour la première fois son séducteur , & chaque objet servoit à lui rappeler sa tristesse ; mais la mélancolie qu'excitent des objets agréables , ou qui est inspirée par l'harmonie , soulage le cœur au lieu de l'aigrir. Sa mère sentit aussi à cette occasion un serrement de cœur mêlé de joie ; elle pleura & aima sa fille aussi tendrement qu'auparavant. „ Allons , ma chère „ *Olivia* , donne-nous ce petit air mélancolique que ton père aimoit si fort ; ta sœur *Sophie* a déjà chanté : „ allons , mon enfant , tu feras plaisir à „ ton père. Elle obéit , & chanta d'une

„ manière si touchante que j'étois tout
 „ ému.

CHANSON.

„ Quand une jeune personne se laisse
 „ séduire , & qu'elle reconnoît trop tard
 „ que les hommes sont trompeurs , quel
 „ charme peut adoucir sa mélancolie ?
 „ quelle ressource lui reste-t-il pour ex-
 „ pier sa faute ?

„ Sa seule ressource pour réparer son
 „ erreur , pour cacher sa honte , pour
 „ faire repentir l'amant de son infidélité ,
 „ & pour lui déchirer le cœur , est de
 „ mourir.

Comme elle finissoit ce dernier cou-
 plet auquel une interruption que son
 affliction causa dans sa voix , donnoit
 une douceur particulière , la vue de
 l'équipage de M. *Tornhill* que nous ap-
 perçûmes à quelque distance , nous al-
 larma tous ; mais sur-tout elle augmen-
 ta la douleur de ma fille aînée qui , pour
 fuir son séducteur , rentra dans la maison
 avec sa sœur. Il fut bientôt près de
 nous , & s'avançant vers la place où
 nous étions assis , il s'informa de ma
 santé avec son air de familiarité ordi-
 naire. „ Monsieur , lui répondis-je , l'air

„ d'assurance que vous avez à présent
 „ ne sert qu'à aggraver la bassesse de
 „ votre caractère, & il a été un temps
 „ où j'aurois châtié votre insolence pour
 „ oser ainsi paroître devant moi ; mais
 „ à présent l'âge a refroidi mes passions ,
 „ & mon caractère m'apprend à les ré-
 „ primer.

„ Je vous avoue, mon cher Monsieur,
 „ reprit-il, que je suis surpris de votre
 „ réception, & que je n'entends pas ce
 „ qu'elle signifie. J'espère que vous ne
 „ pensez pas qu'il y ait eu rien de cri-
 „ minel dans la petite promenade que
 „ votre fille a faite avec moi dernière-
 „ ment.

„ Va, m'écriai-je, tu es un miséra-
 „ ble, un misérable coquin, & un im-
 „ pudent menteur ; mais votre bassesse
 „ vous met à l'abri de ma colère. Ce-
 „ pendant, Monsieur, je descends d'une
 „ famille qui n'auroit pas souffert un
 „ pareil affront. Ainsi donc, vil séduc-
 „ teur, pour satisfaire un instant ta
 „ passion, tu as rendu une pauvre créa-
 „ ture malheureuse pour la vie, & tu
 „ as deshonoré une famille qui n'avoit
 „ pour bien que l'honneur.

Si vous êtes déterminés, vous & elle,

„ à être malheureux, reprit-il, je ne
„ saurois qu'y faire; mais vous pouvez
„ encore être heureux, & quelqu'idée
„ que vous vous soyez formée de moi,
„ vous me trouverez toujours disposé à
„ contribuer à votre bonheur. Nous
„ pouvons facilement la marier à un
„ autre, & ce qu'il y a de mieux, elle
„ peut en outre conserver son amant; car
„ je vous proteste que j'aurai toujours
„ pour elle la plus parfaite considération.

Cette proposition honteuse réveilla toutes mes passions; car, quoique l'esprit puisse quelquefois supporter avec calme de grandes injures, de petites bassesses peuvent l'irriter jusqu'à la fureur. „ Fuis de mes yeux, reptile,
„ m'écriai-je, & ne continue pas à m'insulter par ta présence. Si mon brave
„ George étoit à la maison, il ne souffriroit pas cela; mais je suis vieux,
„ estropié & accablé de tous côtés.

„ Je vois, répondit-il, que vous voulez m'obliger à vous parler plus durement que je n'avois intention de faire;
„ mais, comme je vous ai fait voir ce
„ que vous pouviez attendre de mon
„ amitié, il ne sera pas hors de propos
„ de vous mettre devant les yeux quelles

„ peuvent être pour vous les conséquen-
 „ ces de mon ressentiment. Mon Procu-
 „ reur , auquel j'ai transporté votre der-
 „ nier billet, en exige le paiement, & je
 „ ne fais comment prévenir le cours de
 „ la Justice, sinon en payant moi-même
 „ la somme ; mais , comme j'ai fait der-
 „ nièrement quelques dépenses pour
 „ mon mariage , je ne suis pas fort en
 „ état à présent. D'un autre côté mon
 „ Intendant parle de poursuivre pour
 „ les fermages ; c'est un homme qui
 „ fait ce qui est de son devoir ; car
 „ pour moi je ne me mêle jamais de
 „ ces sortes d'affaires : cependant je veux
 „ bien encore vous obliger , & même
 „ je desire que vous & votre fille soyez
 „ présens à mon mariage avec Made-
 „ moiselle *Wilmot* , qui sera célébré
 „ bientôt. C'est même aussi le desir
 „ de ma charmante *Arabella Wilmot* ,
 „ que vous ne voudrez pas , je crois ,
 „ refuser.

„ M. *Tornhill* , répondis je , enten-
 „ dez bien une fois pour toutes ce que
 „ je vais vous dire. Quant à votre ma-
 „ riage , je ne consentirai jamais que
 „ vous épousiez personne autre que ma
 „ fille , & quand votre amitié pourroit

„ m'élever jusqu'au trône , ou votre ini-
„ mitié me plonger dans le tombeau ,
„ cependant je mépriserois l'une & l'au-
„ tre. Vous m'avez trompé d'une ma-
„ nière horrible , irréparable : mon
„ cœur se reposoit sur votre honnêteté ,
„ & je n'ai trouvé en vous que bassesse.
„ N'attendez donc plus d'amitié de ma
„ part. Allez , & possédez ce que la for-
„ tune vous a donné : la beauté , les
„ richesses , la santé & le plaisir. Allez ,
„ & laissez-moi abandonné à la misère ,
„ à la honte , à la maladie , & à l'afflic-
„ tion. Humilié comme je suis , mon
„ cœur soutiendra toujours sa dignité ,
„ & quoique je vous pardonne , je vous
„ mépriserai toujours.

„ Si cela est ainsi , dit-il , comptez que
„ vous ressentirez les effets de votre in-
„ solence , & que nous verrons dans peu
„ lequel est méprisable de nous deux.
„ A ces mots , il partit brusquement.

Ma femme & mon fils qui étoient
présens à la conversation , sembloient
pénétrés d'effroi. Mes filles , quand elles
virent qu'il étoit parti , vinrent pour
savoir le résultat de notre conférence ,
& elles ne furent pas moins allarmées
que les autres quand elles l'eurent appris.

Nous vîmes bientôt que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit menacé ; car dès le lendemain même, son homme d'affaires vint pour me demander mes fermages, que la suite d'accidens que j'ai ci-devant rapportés, me mettoit hors d'état de payer. La conséquence de mon impuissance de satisfaire, fut que le soir mes bestiaux furent saisis, & le lendemain vendus pour la moitié de leur valeur. Alors ma femme & mes enfans me conjurerent d'accepter toutes sortes de propositions, plutôt que de nous exposer à une ruine certaine. Ils me supplierent même de recevoir encore une fois les visites de M. *Tornhill*, & employèrent toute leur petite éloquence pour me peindre les extrémités que j'allois souffrir ; l'horreur d'une prison dans une saison aussi rigoureuse, & le danger que ma santé pourroit courir par l'accident qui m'étoit arrivé du feu ; mais je demurai inflexible.

„ Pourquoi, mes chers trésors, m'é-
 „ criai-je, pourquoi tâchez-vous ainsi
 „ de me persuader une chose qui n'est pas
 „ juste ? Mon devoir m'a appris à lui par-
 „ donner, mais ma conscience ne ma
 „ permet pas de l'approuver. Voulez-

„vous que je paroisse applaudir aux
„yeux du monde, à une chose que mon
„cœur condamne intérieurement? Vou-
„liez-vous que je flatte honteusement un
„infâme séducteur, & pour éviter la
„prison, que je me soumette aux tour-
„mens d'une conscience bourrelée?
„Non : jamais. S'il faut que nous soyons
„arrachés de cette retraite, soyons tou-
„jours justes, & par-tout où l'on nous
„jettera, nous pourrons toujours nous
„retirer dans un appartement agréable,
„dans notre propre conscience, & des-
„cendre dans nos cœurs avec intrépi-
„dité & avec plaisir.

Cette soirée se passa dans cette conversation. Le lendemain matin, comme il avoit tombé beaucoup de neige la nuit, mon fils étoit occupé à la nétoyer pour ouvrir un passage devant notre porte. Il n'avoit pas été long-temps à l'ouvrage, qu'il rentra en courant, tout pâle, pour nous dire que deux hommes, qu'il connoissoit pour des Officiers de justice, venoient du côté de la maison.

Ils entrèrent justement comme il parloit, & s'approchant du lit où j'étois couché, après m'avoir d'abord rendu compte de leur état & de l'affaire qui

les amenoit, ils me firent leur prisonnier, m'ordonnant de me préparer à les suivre à la prison du Comté qui étoit à onze milles de distance.

„ Mes amis, leur dis-je, vous êtes
 „ venus par un temps bien rude pour
 „ me prendre & me mener en prison;
 „ & ce qu'il y a encore de plus malheu-
 „ reux, c'est que j'ai un bras qui a été
 „ brûlé dernièrement considérablement,
 „ dont la douleur me cause une fièvre
 „ lente, que je manque d'habits pour
 „ me couvrir, & que je suis trop vieux
 „ & trop foible à présent pour pouvoir
 „ marcher loin dans une neige si épaisse;
 „ mais s'il faut que cela soit, j'essayerai
 „ à vous obéir.

Je me tournai ensuite du côté de ma femme & de mes enfans, & je leur dis de ramasser le peu d'effets qui nous restoient, & de se préparer à quitter la maison. Je les priai de se dépêcher, & chargeai mon fils de secourir sa sœur aînée, à qui le reproche de sa conscience, (se regardant comme la cause de tous ces malheurs,) avoit fait perdre connoissance. J'encourageai ma femme qui, pâle & tremblante, serroit dans ses bras nos petits effrayés qui se colloient contre

son sein en silence , n'osant pas regarder les étrangers. En même temps, ma fille cadette préparoit les choses pour le départ , & comme je lui repétois plusieurs fois de se hâter , dans une heure de temps nous fûmes prêts à partir.



CHAPITRE VI.

*Il n'y a point de situation , si misérable
qu'elle paroisse , qui ne présente
quelque consolation.*

Nous nous mîmes en devoir de quitter notre paisible voisinage , & nous marchions lentement. Ma fille aînée étant affoiblie par une fièvre lente qui , depuis quelques jours commençoit à miner sa constitution , un des Officiers , qui avoit un cheval , eut la complaisance de la prendre derrière lui ; car ces gens-là même ne peuvent pas toujours se dépouiller des sentimens d'humanité. Mon fils menoit un des petits par la main , ma femme l'autre , & moi je m'appuyois sur ma cadette qui versoit des pleurs , non pas sur ses maux , mais sur les miens.

Nous étions à deux milles de ma maison quand nous vîmes une troupe d'environ cinquante de mes plus pauvres Paroissiens , qui couraient après nous en poussant de grands cris. Ils fai-

firent aussi-tôt , avec des imprécations horribles , les deux Officiers de Justice , jurant qu'ils ne souffriroient jamais qu'on emmenât leur Curé en prison , tant qu'il leur resteroit une goutte de sang dans les veines ; qu'ils le défendroient jusqu'à la mort , & ils alloient les maltraiter. Les conséquences auroient pu devenir fatales , si je n'eusse sur le champ interposé mon autorité , & retiré avec bien de la peine les Officiers des mains de cette multitude furieuse. Mes enfans , qui regardoient ma délivrance comme certaine , paroissoient être transporté de joie , & avoient peine à en retenir les expressions ; mais ils furent bientôt détrompés quand ils m'entendirent adresser ces paroles à ces pauvres bonnes gens , qui étoient venus , à ce qu'ils imaginoient , pour me rendre service.

„ Quoi , mes amis , leur criai-je ;
„ est-ce ainsi que vous m'aimez ? Est-ce
„ ainsi que vous pratiquez les instruc-
„ tions que je vous ai données en chaire.
„ Résister ainsi à la Justice , est vous rui-
„ ner vous & moi. Quel est votre chef ?
„ montrez-moi celui qui vous a ainsi
„ séduits. Aussi sûr comme il vit , il éprou-
„ vera mon ressentiment. Hélas , mon

„ cher troupeau aveuglé , retournez à
 „ vos obligations envers Dieu , envers
 „ votre pays & envers moi. Je vous re-
 „ verrai peut-être un jour plus à mon
 „ aise que je ne suis à présent , & en état
 „ de vous rendre la vie plus heureuse ;
 „ mais au moins que j'aie la consolation,
 „ quand je vous parquerai pour l'immor-
 „ talité , qu'aucune de mes brebis ne
 „ me manque.

Ils semblerent alors tous repentis ,
 & fondant en larmes , ils vinrent l'un
 après l'autre me dire adieu. Je leur serrai
 à chacun tendrement la main , & leur
 donnant ma bénédiction , je continuai
 mon chemin sans trouver d'autre in-
 terruption. Nous arrivâmes quelques
 heures avant la nuit à la ville capitale du
 Comté , ou plutôt au village ; car il n'é-
 toit composé que de quelques méchantes
 maisons , ayant perdu toute son ancienne
 opulence , & ne conservant d'autres mar-
 ques de sa supériorité que sa prison.

En y entrant , nous descendîmes à
 une hôtellerie où nous prîmes les ra-
 fraîchissemens que nous pûmes nous pro-
 curer , & où je soupai avec ma famille ,
 avec ma bonne humeur ordinaire. Quand
 je les vis tous pourvus convenablement

pour la nuit, je suivis les Officiers du Shériff à la prison : c'étoit un bâtiment qui avoit été autrefois construit pour des usages militaires. Il consistoit en une vaste chambre, munie de fortes grilles, pavée de pierres, qui étoit commune aux prisonniers pour crimes & pour dettes à certaines heures du jour. Outre cela, chaque prisonnier avoit une chambre particulière, où on l'enfermoit pendant la nuit.

Je m'attendois en y entrant à ne trouver que des gémissemens & les différens cris de la misère; mais c'étoit tout le contraire. Les prisonniers sembloient tous s'occuper d'une seule chose; d'étouffer toutes réflexions dans la joie & dans les clameurs. On m'avoit instruit de la bienvenue qu'il falloit payer dans ces occasions. J'y satisfis aussi-tôt qu'on me la demanda, quoique le peu d'argent que j'avois fût bien près de sa fin. Ce que je donnai fut aussi-tôt employé à envoyer chercher des liqueurs, & la prison fut bientôt remplie de ris, de cris & de juremens.

„ Comment, me dis-je à moi-même,
 „ des hommes si méchans seront-ils
 „ joyeux, & moi je serai triste? Je n'ai
 „ de

„ de commun avec eux que l'emprisonnement , & je crois avoir plus de raison qu'eux pour être content.

Je tâchois pendant ces réflexions de m'égayer , mais la gaieté ne fut jamais produite par effort ; car tout effort est par lui-même pénible. Comme j'étois donc assis d'un air pensif dans un coin de la prison , un de mes compagnons d'infortune monta , & s'asséyant auprès de moi , entra en conversation. C'a toujours été mon usage de ne jamais éviter la conversation de qui que ce soit qui a semblé désirer la mienne ; car, s'il se trouvoit un honnête homme , je pouvois profiter par son entretien ; si c'étoit un méchant , il pouvoit profiter par le mien. Je trouvai que celui-ci étoit un homme qui avoit des connoissances , & un bon sens naturel , quoiqu'il n'eût point de lettres , mais il avoit une parfaite connoissance du monde , comme on l'appelle , ou plutôt de la nature humaine du mauvais côté. Il me demanda si j'avois pris soin de me pourvoir d'un lit , ce qui étoit une circonstance à laquelle je n'avois point du tout pensé.

„ Cela est malheureux , me dit-il ,
 „ car on ne vous fournit ici autre chose

„ que de la paille , & votre chambre est
„ grande & froide : cependant , comme
„ vous me paroissez quelqu'un comme
„ il faut , & que je l'ai été moi-même
„ dans mon temps , une partie de mes
„ couvertures est à votre service de tout
„ mon cœur.

Je le remerciai , en lui témoignant
ma surprise , de trouver tant d'humanité
dans une prison au milieu de la misère :
„ ajoutant , pour lui faire voir que j'é-
„ tois savant , que l'ancien Sage de la
„ Grece sembloit bien connoître la va-
„ leur de la compagnie dans l'affliction ,
„ quand il avoit dit : *Ton cosmon aire* ,
„ *eidos ton etairon* ; & en effet , conti-
„ nuai-je , qu'est-ce que l'Univers , s'il
„ ne vous donne pas de société ?

„ Vous parlez de l'Univers , dit mon
„ compagnon de prison , *le monde est*
„ *dans son déclin* , & *cependant la Cos-*
„ *mogonie ou la création du monde a*
„ *embarrassé les Philosophes de tous les*
„ *siècles. Quelle foule d'opinions bizarres*
„ *n'ont-ils pas adoptés sur la création*
„ *du monde ? Sanchoniaton , Manethon ,*
„ *Berosé & Ocellus Lucanus , ont tous*
„ *tenté en vain de l'expliquer. Le dernier*
„ *emploie ces expressions : Anarchon ara*

„ *Kai ateleutaion topan* , ce qui signifie :
 „ je vous demande pardon , Monsieur ,
 „ m'écriai-je , de vous interrompre en
 „ si beau champ ; mais je crois avois
 „ déjà entendu tout cela. N'ai-je pas eu
 „ le plaisir de vous voir une fois à la
 „ foire de Welbridge , & votre nom
 „ n'est-il pas *Ephraïm Jenkinson*. Toute
 „ sa réponse à ma question fut un sou-
 „ pir. Vous devez vous rappeler , lui
 „ dis - je , un Docteur Primerose , de
 „ qui vous avez acheté un cheval.

Il me reconnut alors tout - à - coup ;
 car l'obscurité de la place & l'approche
 de la nuit l'avoient empêché de recon-
 noître mes traits d'abord. „ Oui, Mon-
 „ sieur , reprit M. *Jenkinson* , je vous
 „ remets parfaitement bien. J'ai acheté
 „ de vous un cheval que j'ai oublié de
 „ vous payer. Votre voisin *Plamborough*
 „ est le seul accusateur que je craigne
 „ aux sessions prochaines ; car il est dans
 „ l'intention de me poursuivre comme
 „ faux-monnayeur. Je suis sincèrement
 „ fâché , Monsieur , de vous avoir trom-
 „ pé ainsi que d'autres ; car vous voyez ,
 „ continua - t - il , en me montrant ses
 „ fers , ce que j'y ai gagné.

Eh bien , Monsieur , lui répondis-

„ je ! la bonté que vous avez eue de
„ m'offrir vos services , quand vous n'a-
„ viez pas de retour à espérer , fera re-
„ connue par les efforts que je ferai
„ pour engager *M. Flamborough* à adou-
„ cir ou à retirer son accusation , &
„ j'enverrai mon fils lui parler à ce sujet
„ à la première occasion. Je ne doute pas
„ qu'il ne m'accorde ce que je lui de-
„ manderai , & quant à moi , vous n'a-
„ vez aucune inquiétude à avoir de mon
„ accusation.

„ Cela étant , reprit-il , toute la re-
„ connoissance que je suis en état de
„ vous témoigner , vous pouvez l'atten-
„ dre de moi. Je vous donnerai plus de
„ la moitié de mes couvertures pour
„ cette nuit , & j'aurai soin de me mon-
„ trer votre ami dans la prison où je
„ suis confidéré.

Je le remerciai , & je ne pus m'em-
pêcher de lui témoigner ma surprise de
lui voir à présent un air si jeune , pen-
dant que lorsque je l'avois vu aupara-
vant , il paroissoit au moins avoir soi-
xante ans. „ Monsieur , me répondit-il ,
„ vous connoissez peu le monde. J'avois
„ alors une fausse chevelure , & j'avois
„ appris l'art de contrefaire les âges

„ depuis dix-sept ans jusqu'à soixante.
 „ Ah ! Monsieur , si j'avois employé à
 „ apprendre un commerce la moitié de
 „ la peine que j'ai prise pour apprendre
 „ à être un coquin , je pourrois être
 „ bien riche aujourd'hui ; mais , quoi-
 „ qu'un coquin , je puis encore vous
 „ être utile , & peut-être d'une ma-
 „ nière dont vous vous y attendez le
 „ moins.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée des domestiques du Geolier, qui venoient pour faire la revue des prisonniers , & pour les renfermer pour la nuit. Un d'eux , avec une botte de paille sous son bras pour mon lit , me mena par un passage long & étroit dans une chambre pavée comme la chambre commune , où je fis mon lit dans un coin avec ma paille & les couvertures que *M. Jenkinson* m'avoit données. Cela fait , mon conducteur , qui étoit assez honnête , me souhaita le bon soir. Après avoir fait ma méditation ordinaire , & avoir remercié l'Être suprême qui me châtioit , je me couchai & dormis du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain.

CHAPITRE VII.

Réforme dans la prison. Les Loix , pour être complètes, devroient récompenser aussi-bien que punir.

LE lendemain matin , je fus éveillé de bonne heure par ma famille qui fondoit en pleurs autour de mon lit. Je les réprimandai doucement de leur affliction , les assurant que je n'avois jamais dormi plus tranquillement. Je m'informai ensuite de ma fille aînée que je ne voyois pas avec eux. Ils m'apprirent que le trouble & la fatigue de la veille avoient augmenté sa fièvre , & qu'on avoit jugé à propos de laisser à la maison. Mon premier soin fut ensuite d'envoyer mon fils chercher une chambre ou deux pour loger ma famille , aussi près de la prison qu'il pourroit les trouver. Il y alla , mais il ne put trouver qu'une chambre qu'on louoit bon marché pour loger sa mère & ses sœurs , & le Geolier eut l'humanité de consentir que lui & ses deux frères couchassent dans la prison avec moi. On leur

fit donc un lit dans le coin de ma chambre. Je voulois cependant savoir auparavant si mes petits enfans n'auroient pas de répugnance à coucher dans un endroit qui avoit paru les effrayer en y entrant.

„ Eh bien , mes enfans , leur dis-je !
 „ comment trouvez-vous votre lit ? Je
 „ pense que vous n'aurez pas peur de
 „ coucher dans cette chambre , quel-
 „ qu'obscur qu'elle paroisse.

„ Non , papa , dit *Dick* , je n'ai point
 „ peur de coucher par-tout où vous
 „ êtes.

„ Et moi , dit *Bill* , qui n'avoit en-
 „ core que quatre ans , j'aime mieux
 „ l'endroit où est mon papa , que tout
 „ autre.

Après cela , je réglai les emplois de la famille. Ma fille fut destinée à soigner sa sœur , dont la santé déclinoit : ma femme devoit rester auprès de moi , & mes petits me lire : „ & pour vous ,
 „ mon fils , continuai-je , c'est le travail
 „ de vos mains qui doit nous soutenir
 „ tous. Votre salaire , comme journalier ,
 „ sera suffisant avec de la frugalité pour
 „ nous procurer le nécessaire. Vous
 „ avez actuellement 16 ans , vous avez

, de la force , & le Ciel a eu ses vues
, en vous la donnant : son intention a
, été qu'elle vous servit à sauver de la
, famine vos père & mère & votre fa-
, mille malheureuse. Préparez - vous
, donc cet après-midi à chercher de
, l'ouvrage pour demain , & apportez-
, nous chaque soir l'argent que vous
, aurez gagné dans la journée.

Après avoir ainsi tout réglé , je descendis dans la chambre commune de la prison , où il y avoit plus d'air que dans la mienne ; mais je n'y fus pas long-temps , que les imprécations , les obscénités & les blasphêmes que j'entendois de tout côté me chassèrent à mon réduit. Là , je méditai quelque temps sur l'étrange aveuglement de ces misérables qui , voyant tout le monde armé contr'eux pour leur perte , travailloient à se faire un ennemi redoutable dans l'éternité.

Leur insensibilité excita ma compassion , & effaça pour un temps de mon esprit ma propre misère. Il me parut même qu'il étoit du devoir de mon état de les retirer de leur folie. Je me déterminai donc à retourner encore une fois , & en dépit de leurs mépris , de leur

donner mes avis & de les vaincre par ma persévérance. Me mêlant donc de nouveau avec eux, je fis part de mon dessein à M. *Jenkinson* qui en rit, mais qui le communiqua aux prisonniers. La proposition fut reçue avec beaucoup de joie, parce qu'elle promettoit une nouvelle matière à amusement à des gens qui n'avoient d'autre ressource, pour être gais, que celle qu'ils pouvoient tirer du ridicule & de la débauche.

Je leur lus donc une partie de l'Office d'une voix haute, mais sans affectation, & je trouvai que cela mettoit mon auditoire en belle humeur. Des propos obscènes dits à l'oreille, des gémissemens d'une contrition burlesque, des mouvemens d'yeux ridicules & une toux affectée les faisoient rire de tout leur cœur. Je continuai cependant à lire avec ma gravité ordinaire, convaincu que ce que je faisois pouvoit en convertir quelques-uns; mais qu'il ne pouvoit point être souillé par le mépris des autres.

Après avoir lu les prières, je commençai une exhortation où je m'étois proposé de les amuser d'abord plutôt que de les réprimander. Je commençai par leur faire remarquer qu'il n'y avoit

que la vue de leur utilité qui pût m'engager à la démarche que je faisois ; que j'étois leur compagnon de captivité, & que mes sermons ne me rapportoient rien à présent. J'étois fâché, leur dis-je, de les voir si impies, parce qu'ils ne gagnoient rien à l'être, & qu'ils pouvoient par-là perdre beaucoup. „ Car, „ soyez sûrs mes amis, car vous êtes „ mes amis, quoique le monde rejette „ votre amitié, soyez sûrs, dis-je, que „ quoique vous fassiez dix mille juremens dans un jour, cela ne met pas „ un sol dans votre bourse. Que signifie „ donc d'appeler à tout moment le „ diable, de rechercher son amitié, puis- „ que vous voyez combien il vous traite „ mal ? Il ne vous a rien donné ici, vous „ le voyez, que plein la bouche de juremens, & il vous laisse le ventre vide, & sur ce que je fais de lui, il ne „ vous donnera rien de bon par la suite. „ Si un homme n'en use pas bien „ avec nous, nous cherchons naturellement d'autres connoissances. Ne „ vaudroit-il donc pas bien la peine d'essayer comment vous vous accommoderiez avec un autre maître qui vous „ fait au moins de belles promesses pour

„ vous engager à venir à lui ? Sûrement,
 „ mes amis, de tous les fous, celui-là
 „ seroit le plus grand, qui, après avoir
 „ volé une maison, iroit se mettre sous
 „ la protection des Archers ; & cepen-
 „ dant êtes-vous plus sages ? Vous re-
 „ cherchez tous l'appui de celui qui vous
 „ a déjà trompés, & vous vous fiez à un
 „ être plus méchant qu'aucun archer.
 „ Car, ceux-ci cherchent seulement à
 „ vous attraper pour vous faire pendre
 „ ensuite ; mais l'autre non-seulement
 „ vous attrape & vous fait pendre ;
 „ mais ce qu'il y a de pis, il ne vous
 „ lâche pas même après que vous êtes
 „ pendus.

Quand j'eus fini, je reçus des compli-
 mens de mon auditoire, dont quelques-
 uns vinrent me prendre la main, & en
 me la secouant, jurèrent que j'étois un
 honnête homme, & qu'ils vouloient
 faire plus ample connoissance avec moi.
 Je leur promis donc de recommencer
 le service le lendemain, & je commen-
 çai à concevoir quelque espérance d'in-
 troduire une réforme dans la prison ; car
 j'ai toujours pensé qu'il n'y avoit point
 d'homme si abandonné dont on dût
 désespérer, le cœur étant toujours ou-

vert aux traits du reproche , quand l'archer fait ajuster & frapper l'endroit convenable. Quand je me fus ainsi satisfait l'esprit , je retournai à ma chambre , où ma femme avoit préparé un repas frugal. J'y trouvai aussi M. *Jenkinson* qui me demanda la permission de joindre son dîner au nôtre pour avoir le plaisir , comme sa politesse le lui fit appeller , de ma conversation. Il n'avoit pas encore vu ma famille ; car , comme elle venoit à ma chambre par une porte qui communiquoit dans le passage étroit dont j'ai déjà parlé , elle n'étoit pas obligée de passer par la chambre commune de la prison. *Jenkinson* , à la première vue de ma fille cadette , parut donc frappé de sa beauté , qu'un air pensif contribuoit encore à relever , & mes petits n'attirèrent pas moins son attention.

„ Hélas ! Docteur , me dit-il , ces
„ enfans sont trop beaux & trop bien
„ élevés pour une demeure comme
„ celle-ci !

„ Ah ! repris-je , M. *Jenkinson* , le
„ Ciel soit loué de ce que mes enfans
„ sont de bonnes mœurs ; s'ils sont ver-
„ tueux , qu'importe le reste.

„ Je crois , reprit-il , que cela doit
 „ vous donner bien de la consolation ,
 „ de voir ainsi votre petite famille au-
 „ tour de vous.

„ De la consolation , répliquai-je !
 „ Ah ! oui, M. *Jenkinson*, c'en est effec-
 „ tivement une grande pour moi , & je
 „ ne voudrois pas pour rien au monde
 „ être séparé d'eux , car il peuvent me
 „ rendre un cachot un palais. Il n'y a
 „ qu'un moyen dans le monde de trou-
 „ bler mon bonheur , c'est de leur faire
 „ quelque tort.

„ En ce cas , Monsieur , je crains bien
 „ d'être coupable envers vous ; car je
 „ crois voir ici (en regardant mon fils
 „ *Moïse*) quelqu'un à qui j'ai fait tort ,
 „ & à qui j'en demande pardon.

Mon fils se rappella aussi-tôt sa voix
 & ses traits , quoiqu'il ne l'eût vu au-
 paravant que déguisé , & lui prenant la
 main , il lui pardonna en souriant : „ ce-
 „ pendant , dit-il , je ne puis concevoir
 „ ce que vous avez vu dans ma figure
 „ qui vous ait engagé à me regarder
 „ comme propre à faire une dupe.

„ Mon cher Monsieur , reprit l'autre ,
 „ ce n'a pas été votre figure , mais vos
 „ bas blancs , & le ruban noir qui nouoit

„ vos cheveux , qui m'ont engagé à m'a-
„ dresser à vous ; mais que cela ne vous
„ humilie point : j'en ai trompé de plus
„ fins que vous dans mon temps , &
„ cependant avec toutes mes finesſſes ,
„ les fots m'ont attrapé à la fin.

„ Je crois , dit mon fils , que le récit
„ d'une vie telle que la vôtre ſeroit inſ-
„ tructif & amusant.

„ Ni l'un ni l'autre , reprit M. *Jen-*
„ *kinſon*. Les relations qui ne décrivent
„ que les tromperies & les vices de l'hu-
„ manité retardent notre avancement
„ dans le monde , en nous rendant trop
„ ſouſſonneux dans la vie. Le Voyageur
„ qui ſe défie de tous ceux qu'il ren-
„ contre , & qui retourne en arrière à
„ la vue de tout homme qui lui paroît
„ un voleur , arrive rarement à temps
„ où il a affaire.

„ Pour moi , je penſe d'après ma pro-
„ pre expérience , qu'un homme fin eſt
„ le plus ſot des hommes. Dès mon en-
„ fance , j'ai paſſé pour ruſé. Je n'avois
„ que ſept ans , que les femmes diſoient
„ que j'étois un petit homme tout for-
„ mé. A quatorze ans je connoiſſois le
„ monde , je me mettois en petit maî-
„ tre , & j'aimois les femmes. A vingt

„ ans , quoique je fusse droit dans mes
 „ actions , j'avois la réputation d'être si
 „ fin , que personne ne vouloit avoir
 „ affaire à moi. Je fus donc obligé à la
 „ fin de devenir escroc pour ma propre
 „ défense , & j'ai vécu depuis , la tête
 „ pleine de projets pour attraper , & le
 „ cœur plein de frayeur d'être décou-
 „ vert.

„ J'avois coutume de rire de l'hon-
 „ nête simplicité de votre voisin le
 „ bon homme *Flamborough* , & d'une
 „ manière ou d'une autre , je l'attrapois
 „ ordinairement une fois l'année. Ce-
 „ pendant , ce bon homme simple &
 „ sans défiance , a fait son chemin , &
 „ est devenu riche , pendant que moi
 „ je continuois à faire des tours , à fina-
 „ ser , & je suis resté dans la pauvreté ,
 „ sans avoir la consolation de l'honnê-
 „ teté.

„ Cependant , continua-t-il , contez-
 „ moi votre histoire , & ce qui vous
 „ a amené ici. Peut-être , quoique je
 „ n'aie pas été assez habile pour éviter
 „ la prison moi-même , le ferai-je assez
 „ pour en tirer mes amis.

Pour satisfaire sa curiosité , je l'in-
 struisis de toute la suite d'accidens qui

96 LE MINISTRE

m'avoit plongé dans le malheur où je me trouvois, & de l'impuissance absolue où j'étois de m'en retirer.

Quand il eut entendu mon histoire, il réfléchit pendant quelques instans, & se frappant le front, comme s'il venoit d'imaginer quelque chose d'important, il nous quitta, en disant qu'il essayeroit ce qu'on pourroit faire.



CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Continuation du même sujet.

LE lendemain matin, je communiquai à ma femme & à mes enfans le plan que je méditois de réformer les prisonniers. Ils le désapprouverent beaucoup, m'objectant qu'il n'étoit ni possible, ni convenable, & ajoutant que mes efforts ne contribueroient point à leur réformation, & probablement décréditeroient ma profession.

„ Pardonnez-moi, leur dis-je; ces
„ gens, quoique déçus, sont encore
„ des hommes, & c'est un titre pour
„ que je les aime. Les bons avis rejettés,
„ retournent enrichir celui qui les a don-
„ nés, & quoique les instructions que
„ je leur donne puissent peut-être ne les
„ pas corriger, elles me rendront cer-
„ tainement meilleur moi-même. Si ces
„ malheureux, mes enfans, étoient des
„ Princes, il y auroit des milliers d'hom-
„ mes qui s'empresseroient à leur offrir
„ leur ministère; mais, à mon avis, une

II. Part.

G

„ame, quoiqu’ensevelie dans un cachot,
„est aussi précieuse qu’une qui est assise
„sur un trône. Oui, mes enfans, si je
„puis les réformer, je le ferai. Peut-être
„tous ne me mépriseront-ils pas. Peut-
„être pourrai-je en retirer un de l’aby-
„me, & ce sera beaucoup de gagné.
„Car y a-t-il sur la terre des diamans
„aussi précieux que l’ame d’un homme!

En disant ces mots, je les quittai, & descendis à la chambre commune, où je trouvai les prisonniers fort joyeux en m’attendant, & chacun d’eux préparé à faire au Docteur quelque tour de prison. Ainsi, quand j’allai pour commencer, l’un tournoit ma perruque de travers, comme par accident, & me demandoit pardon. Un autre, à quelque distance, avoit une adresse particulière pour faire jaillir sa salive d’entre ses dents, & il en inondoit mon livre. Un troisième crioit *Amen*, avec un ton si affecté, que cela divertissoit beaucoup les autres. Un quatrième avoit subtilement tiré mes lunettes de ma poche; mais il y en avoit un qui fit un tour qui réjouit beaucoup plus que les autres. Ayant observé de quelle manière j’avois placé mes livres sur la table de-

vant moi , il en ôta fort adroitement un , auquel il substitua un livre de plaisanteries obscènes qui étoit à lui. Cependant , je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tout ce que pouvoit faire cette troupe d'êtres malfaisans ; mais je continuai tranquillement , intimement persuadé que ce qui leur paroissoit ridicule dans mon entreprise , ne feroit rire que la première ou la seconde fois , pendant que ce qu'elle avoit de sérieux , seroit un bien durable. Mon dessein réussit , & en moins de six jours , quelques uns furent convertis , & tous furent attentifs.

Ce fut alors que je m'applaudis de ma persévérance & de mon habileté , d'avoir ainsi donné de la sensibilité à des misérables qui avoient perdu tous sentimens moraux , & je songeai alors à leur rendre des services temporels en rendant leur condition moins malheureuse. Leur temps jusques-là avoit été partagé entre la faim & les excès , des débauches crapuleuses & des repentirs cuisans. Leur unique occupation étoit de se quereller , de jouer aux cartes & de faire des fouloirs de pipes. Cette dernière espèce d'occupation frivole

me donna l'idée d'employer ceux qui voudroient travailler à faire des chevilles pour les Fabriquans de Tabac, & pour les Cordonniers. Le bois nécessaires'achetoit à frais communs, & quand il étoit travaillé, l'ouvrage étoit vendu par mes soins; en sorte, que chacun gaignoit quelque chose chaque jour, une bagatelle à la vérité, mais assez pour le soutenir.

Je ne m'en tins pas là; j'établis des amendes pour punir le déreglement & des récompenses pour l'industrie. Ainsi, en moins de quinze jours, je formai deux espèces de société humaine, & j'eus la satisfaction de me considérer comme un Législateur, qui avoit retiré des hommes de leur férocité primitive, & leur avoit enseigné l'amitié & l'obéissance.

Et il seroit grandement à souhaiter que le pouvoir législatif voulut ainsi diriger les loix plutôt vers la réformation que vers le châtiment, qu'il voulût bien se persuader que le moyen de déraciner les crimes, n'est pas de rendre les punitions communes, mais formidables. Au lieu de nos prisons actuelles, qui reçoivent ou qui rendent les hom-

mes criminels , qui renferment des malheureux pour avoir commis un crime , & qui les rendent à la société , quand ils en sortent vivans , propres à commettre mille crimes , il seroit à souhaiter que nous eussions, comme dans les autres pays de l'Europe , des lieux particuliers destinés à la pénitence & à la solitude , où les accusés pussent avoir auprès d'eux des gens qui leur inspirassent le repentir , s'ils étoient coupables , & de nouveaux efforts de vertu , s'ils étoient innocens ; & c'est par ce moyen , & non par l'augmentation des châtimens que l'on peut réformer un État. Je ne puis même m'empêcher de révoquer en doute la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort des crimes légers. Dans les cas de meurtre, ce droit est évident ; parce que c'est un droit qui dérive de celui de la défense personnelle , de priver de la vie celui qui n'a point respecté celle d'un autre. Toute la nature s'arme contre les meurtriers ; il n'est pas de même de celui qui vole mon bien. La loi naturelle ne me donne pas le droit de tuer un voleur , d'autant que par cette loi , le cheval qu'il me dérobe est autant à

lui qu'à moi. Si j'ai donc quelque droit, il ne peut dériver que d'un contrat fait entre nous, que celui qui privera un autre de son cheval, sera tué; mais d'abord, ce contrat est nul, parce qu'un homme n'a pas plus le droit de donner, qu'un autre de recevoir sa vie qui ne lui appartient pas. En second lieu, ce contrat est injuste; il n'y a pas de proportion, & il seroit cassé même dans une Cour ordinaire de justice, comme contenant une punition immense pour une commodité, qui n'est qu'une bagatelle, puisqu'il est incontestablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre aille à cheval: mais un contrat, qui seroit nul entre deux hommes, l'est également entre cent mille; car de même que dix millions de cercles ne peuvent jamais faire un quarré, de même la voix d'un millard d'hommes ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul: c'est là le langage de la raison & de la droite nature. Les Sauvages, qui se conduisent presque par la seule loi naturelle, respectent bien davantage que nous, la vie les uns des autres. Ils ne répandent le sang que pour venger une première

entraîné par la peine du Talion.

Nos ancêtres les Saxons, quelque cruels qu'ils fussent en temps de guerre, n'avoient que peu d'exécutions en temps de paix. Et dans tous les Gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crime qui soit puni de mort.

C'est parmi les citoyens d'un État qui raffine, que les loix pénales, qui sont entre les mains des riches, sont imposées sur les pauvres. Le Gouvernement en vieillissant, semble acquérir l'humeur chagrine & dure de la vieillesse; & comme si les richesses devenoient plus précieuses en proportion qu'elles augmentent, comme si nos craintes croissoient à mesure que nos trésors s'accroissent, nos possessions sont palissadées chaque jour par de nouveaux Édits, & on les entoure de gibets pour effrayer ceux qui voudroient les envahir.

Est-ce la quantité prodigieuse de loix pénales, ou la licence de notre peuple, qui fait que ce pays produit plus de condamnés dans une année que la moitié de l'Europe entière? Peut-être est-ce l'effet de tous deux; car l'une produit nécessairement l'autre; quand des loix

pénales imposent sans distinction des punitions égales pour des faits que les circonstances rendent différens , le peuple, qui ne voit point de distinction dans le châtiment , s'accoutume à n'en point voir dans les crimes , & c'est cependant cette distinction qui est le rempart de la moralité des actions. Par-là , il arrive que la multitude des loix produit de nouveaux crimes , & que de nouveaux crimes exigent de nouvelles loix.

Il seroit donc à souhaiter que l'autorité , au lieu d'inventer de nouvelles loix pour punir les crimes , au lieu de serrer les liens de la société , jusqu'à produire des mouvemens convulsifs qui les rompent , au lieu de faire mourir les coupables comme inutiles , avant que d'avoir éprouvé de quelle utilité ils peuvent être , au lieu de changer la correction en vengeance , il seroit , dis-je , à souhaiter que l'autorité essayât de mettre en usage des moyens de prévenir les crimes , & de faire des loix qui protégeassent le peuple plutôt que de le tyranniser. Nous verrions alors que ces créatures , dont l'ame semble des scories , n'avoient besoin que d'être affinées : nous verrions que ces malheu-

teux que nous condamnons à présent à de longs & cruels supplices , de peur que le luxe ne souffre un moment de douleur , pouvoient , s'ils étoient traités convenablement , servir à fortifier l'État dans des temps de danger ; que comme leurs visages sont semblables aux nôtres , leurs cœurs ressemblent aussi aux nôtres ; qu'il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse pas les corriger ; qu'un homme peut voir son dernier crime sans souffrir la mort pour l'avoir commis , & qu'il faudroit peu de sang pour cimenter notre sûreté.



CHAPITRE IX.

LE bonheur & la misère sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu dans cette vie ; les biens & les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le Ciel comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution.

LIL y avoit déjà plus de quinze jours que j'étois dans la prison , sans que ma chère *Olivia* vint me rendre visite , & j'avois une grande envie de la voir. Ayant fait part à ma femme de mon désir , le lendemain matin , la pauvre fille entra dans ma chambre appuyée sur le bras de sa sœur. Le changement que je remarquai en elle me frappa : les graces qui brilloient auparavant dans sa personne étoient effacées ; la main de la mort sembloit avoir défiguré ses traits pour m'allarmer : ses tempes étoient creuses , son front tendu , & une fatale pâleur étoit répandue sur ses joues.

„ Je suis charmé de te voir , ma chère ,

„ m'écriai-je , mais pourquoi cet abbat-
 „ tement ? J'espère que tu as trop d'ami-
 „ tié pour moi pour laisser mener par
 „ le chagrin une vie que je prise à
 „ l'égal de la mienne. Prends courage,
 „ ma fille , & nous pourrons encore
 „ voir des jours heureux.

„ Vous avez toujours été bon envers
 „ moi , reprit-elle , mon cher père , &
 „ ce qui augmente ma peine , c'est de
 „ voir que je ne pourrai jamais partager
 „ ce bonheur que vous me promettez.
 „ Je crains que le bonheur ne soit plus
 „ fait pour moi ici bas , & j'aspire à me
 „ voir sortie d'un lieu où je n'ai trouvé
 „ que des malheurs. Je desirerois , mon
 „ cher papa , que vous voulussiez faire
 „ une soumission à M. *Tornhill* ; vous
 „ pourriez par là l'appaiser , & ce seroit
 „ une consolation pour moi en mourant
 „ de vous voir libre.

„ Jamais , repris-je , ma fille , jamais
 „ rien ne pourra m'amener à reconnoi-
 „ tre ma fille pour une prostituée ; car ,
 „ quoique le monde puisse regarder ta
 „ faute avec mépris , moi je ne la regar-
 „ de que comme une marque de ta cré-
 „ dulité , & non de la corruption de ton
 „ cœur. Ma chère , je ne suis point du

„ tout malheureux dans cet endroit ;
 „ quelqu'affreux qu'il puisse paroître ,
 „ & fois sûre que tant que j'aurai le
 „ bonheur de te posséder , il n'aura ja-
 „ mais mon consentement pour te ren-
 „ dre plus malheureuse : je ne permet-
 „ trai pas qu'il en épouse une autre .

Après que ma fille fut sortie , mon
 compagnon de prison , qui avoit été
 présent à notre conversation , me fit des
 représentations assez sensées sur mon
 opiniâtreté à refuser une soumission qui
 pouvoit me procurer ma liberté ; il
 m'observa que le reste de ma famille
 ne devoit point être sacrifié à un seul
 enfant , à celle sur-tout qui étoit la seule
 qui m'eût donné des sujets de méconten-
 tement . „ En outre , ajouta-t-il , je ne
 „ fais s'il est juste de s'opposer ainsi à
 „ l'union de l'homme & de la femme ,
 „ comme vous faites à présent ; en refu-
 „ sant votre consentement à une union
 „ que vous ne pouvez empêcher , mais
 „ que vous pouvez rendre malheureuse .
 „ Monsieur , lui répondis-je , vous
 „ ne connoissez pas l'homme qui nous
 „ opprime . Je suis très-convaincu que
 „ toutes les soumissions que je pourrois
 „ lui faire ne me procureroient pas seu-

„ lement une heure de liberté. On m'a
 „ dit que dans cette même chambre
 „ où je suis , un de ses débiteurs qu'il
 „ détenoit , est mort de besoin l'année
 „ dernière ; mais , quand ma soumission
 „ & mon consentement à son mariage
 „ pourroient me faire sortir d'ici , & me
 „ loger dans le plus beau de ses appar-
 „ temens , il n'auroit ni l'un ni l'autre ,
 „ parce que quelque chose semble me
 „ dire que ce seroit approuver un adul-
 „ tère. Tant que ma fille vivra , il ne
 „ pourra contracter aucun mariage va-
 „ lable à mes yeux. Si elle n'étoit plus
 „ au monde , je serois à la vérité le plus
 „ vil des hommes , si par ressentiment
 „ je tâchois de séparer ceux qui désirent
 „ s'unir. Quelque malhonnête-homme
 „ qu'il soit , je desirerois alors qu'il se
 „ mariât , pour prévenir les suites de sa
 „ débauche future ; mais aujourd'hui ne
 „ serois-je pas le plus cruel des pères
 „ de signer un contrat qui mettroit ma
 „ fille au tombeau , uniquement pour
 „ sortir moi-même de prison , & pour
 „ m'éviter ainsi une angoisse , d'en
 „ causer à mon enfant mille plus cruel-
 „ les ?

Il convint de la justice de ma réponse

mais il ne put s'empêcher de m'observer que la vie de ma fille paroïssoit trop près de sa fin , pour que j'eusse encore long temps à rester dans la prison. „ Ce-
 „ pendant , continua-t-il , quoique vous
 „ refusiez de faire des soumissions au
 „ neveu , j'espère que vous n'aurez
 „ point de répugnance à exposer votre
 „ cas à l'oncle , qui passe pour le plus
 „ honnête - homme & le plus juste du
 „ Royaume. Je voudrois que vous lui en-
 „ voyassiez par la poste une lettre qui
 „ lui donnât avis des mauvais traitemens
 „ que son neveu vous fait essuyer , &
 „ je gagerois ma vie que vous aurez de
 „ lui une réponse dans trois jours. „
 Je le remerciai de l'idée qu'il me don-
 noit , & je me mis à l'instant en devoir
 d'écrire ; mais malheureusement , je
 n'avois pas de papier , parce que tout
 notre argent avoit été employé le matin
 en provisions : il m'en fournit obligem-
 ment.

Les trois jours suivans , je fus dans
 un état d'inquiétude , de savoir com-
 ment ma lettre seroit reçue ; mais dans
 cet intervalle , ma femme me sollicitoit
 fréquemment de me soumettre à toutes
 sortes de conditions , plutôt que de

demeurer où j'étois , & à chaque moment , on m'apprenoit que la santé de ma fille déclinait : le troisième & le quatrième jour arriverent sans que je reçusse de réponse à ma lettre. Il n'y avoit pas d'apparence que les plaintes d'un étranger contre un neveu bien aimé pussent réussir , ainsi mon espérance s'évanouit bientôt comme les autres. La force d'esprit ne m'abandonnoit cependant pas , quoique la captivité & le mauvais air commençassent à altérer considérablement ma santé , & que mon bras empirât ; mais mes enfans étoient autour de moi , & pendant que j'étois couché sur ma paille me lisoient tour à tour , ou écoutoient mes instructions & pleuroient ; mais la santé de ma fille s'affoiblissoit plus vite que la mienne. Chaque nouvelle que je recevois d'elle augmentoit mes craintes & ma tristesse. Le cinquième jour après que j'eus écrit à Sir *William Tornhill* , je fus allarmé par la nouvelle qu'elle avoit perdu la parole. Ce fut alors que la prison me devint douloureuse. Mon ame desiroit de s'échapper pour être auprès du lit de ma fille , pour la consoler , la fortifier , pour recevoir ses dernières paroles & lui

VII LE MINISTRE

enseigner le chemin du Ciel. On vint me dire ensuite qu'elle étoit expirante, & cependant j'étois privé de la foible consolation de pleurer sur elle. Mon compagnon de prison vint ensuite m'apporter la dernière nouvelle, en m'exhortant à la patience : elle étoit morte. Le lendemain matin, il revint, & il me trouva avec mes deux petits, qui faisoient alors ma seule compagnie, & qui employoient tous leurs efforts innocents pour me consoler. Ils me conjuroient de lire à présent pour moi-même & de ne pas pleurer, parce que j'étois trop vieux pour pleurer. „ Ma sœur, „ s'écria l'aîné, n'est-elle pas un ange „ à présent, mon papa? Pourquoi donc „ vous affligez-vous pour elle ! Je voudrois être un ange aussi pour être dehors de ce vilain endroit, pourvu que mon papa fût avec moi. Oui, „ ajouta le plus jeune, le Ciel où est „ ma sœur est un plus bel endroit que „ celui-ci. Il n'y a là que de bonnes „ gens, & les gens d'ici sont bien méchants.

M. *Jenkinson* interrompit leur babil innocent, en m'observant qu'à présent que ma fille n'étoit plus, je devois penser

penfer sérieufement au refte de ma famille , & effayer de faver ma propre vie , qui dépériffoit chaque jour par le befoin & par le mauvais air. Il ajouta qu'il étoit de mon devoir de facrifier à préfent tout orgueil & tout reffentiment au bien de ceux qui avoient befoin de moi pour les foutenir , & que j'étois actuellement obligé par rang & par juftice d'effayer de me réconcilier avec mon Seigneur.

„ Dieu foit loué, répondis-je , je n'ai
 „ à préfent ni orgueil, ni reffentiment. Je
 „ me détefterois moi-même fi je croyois
 „ qu'il y eût ou vengeance ou orgueil
 „ cachés dans mon cœur. Au contraire,
 „ comme mon opprefleur a été autre-
 „ fois mon Paroiffien, j'efpère le pré-
 „ fenter un jour avec une ame fans
 „ tache au Tribunal éternel. Non,
 „ Monfieur, je n'ai point de reffenti-
 „ ment à préfent, & quoiqu'il m'ait ôté
 „ ce que j'eftimois plus que tous fes
 „ tréfors, quoiqu'il m'ait déchiré le
 „ cœur; car je fuis malade à mourir,
 „ bien malade, mon camarade: cepen-
 „ dant, tous fes torts ne m'inspireront
 „ jamais de défirs de vengeance. Je con-
 „ fens actuellement à approuver fon

„ mariage ; & si cette soumission peut
„ lui faire plaisir , faites-lui savoir que
„ si je l'ai offensé , je lui en demande
„ pardon. „ M. *Jenkinson* prit une plu-
me & de l'encre , & écrivit ma sou-
mission presque dans les mêmes termes
que j'avois employés , & je la signai.
J'envoyai mon fils porter la lettre à
M. *Tornhill* qui étoit alors à son châ-
teau. Il y alla , & au bout d'environ
six heures , il revint rapporter une ré-
ponse verbale. Il avoit eu de la peine ,
à ce qu'il nous dit , à pouvoir parler
au Seigneur , parce que les domestiques
étoient insolents & soupçonneux ; mais
il l'avoit vu par hasard , comme il sor-
toit pour quelques affaires concernant
son mariage qui devoit se faire dans
trois jours. Il continua , en nous disant
qu'il s'étoit approché de la manière la
plus soumise , & qu'il avoit donné la
lettre ; que M. *Tornhill* , après l'avoir
lue , lui avoit fait réponse que la soumis-
sion venoit à présent trop tard , & étoit
inutile ; qu'il avoit appris que je m'étois
adressé à son oncle , mais que ma lettre
avoit été honorée du mépris qu'elle
méritoit : qu'au reste , toutes les propo-
sitions qu'on auroit à faire par la suite

devoient être adressées à son Procureur , & non pas à lui. Il observa néanmoins que , comme il avoit très-bonne opinion de la prudence des deux jeunes Demoiselles , leur intercession lui auroit été plus agréable.

„ Eh bien , Monsieur , dis-je à mon
 „ compagnon , vous voyez à présent le
 „ caractère de l'homme qui nous oppri-
 „ me ; il peut être tout à la fois plaisant
 „ & cruel : mais qu'il fasse ce qu'il lui
 „ plaira , je serai bientôt libre en dépit
 „ de tous ses verroux pour me renfermer.
 „ J'avance vers ce jour qui me paroît
 „ plus brillant à mesure que j'en appro-
 „ che. Cette attente soulage mes afflic-
 „ tions , & quoique je laisse après moi
 „ une famille orpheline & sans secours ,
 „ cependant , ils ne seront pas entière-
 „ ment abandonnés : Il se trouvera peut-
 „ être quelqu'ami qui les assistera pour
 „ l'amour de leur pauvre père , & quel-
 „ qu'autre qui les secourra charitable-
 „ ment pour l'amour de leur père cé-
 „ leste. „

Justement comme je parlois , ma femme , que je n'avois pas encore vue ce jour-là , entra avec l'air de la consternation , & faisant des efforts pour

parler sans le pouvoir. „ Pourquoi ;
 „ mon amour , m'écriai-je , pourquoi
 „ veux-tu ajouter à mon affliction par
 „ la tienne ? Oui , quoique notre maître
 „ cruel ne veuille point se laisser
 „ fléchir à nos soumissions ; quoiqu'il
 „ m'ait condamné à périr dans ce séjour
 „ de la misère , & quoique nous ayons
 „ perdu un enfant bien aimé , tu trouveras
 „ encore de la consolation dans
 „ nos autres enfans , quand je ne serai
 „ plus. Nous avons effectivement perdu ,
 „ reprit-elle , un enfant bien aimé.
 „ Ma *Sophie* , ma chère *Sophie* est perdue ,
 „ arrachée de nous , enlevée par
 „ des scélérats.

„ Comment , Madame , s'écria mon
 „ compagnon de prison , Miss *Sophie* enlevée
 „ par des scélérats ! Cela ne peut
 „ pas être , sûrement.

Elle ne put répondre que par un regard fixe & un torrent de larmes ; mais la femme d'un des prisonniers qui étoit présente , & qui étoit entrée avec elle , nous fit un récit plus détaillé. Elle nous dit que ma femme , ma fille & elle , faisant un tour de promenade sur le grand chemin , un peu au-delà du village , une chaise de poste à quatre che-

vaux vint droit à eux , & s'arrêta à l'instant , après quoi un homme bien mis , mais qui n'étoit pas M. *Tornill* , étoit descendu de la chaise , avoit saisi ma fille par le milieu du corps , & l'ayant fait entrer de force dans la chaise , avoit ordonné au postillon de marcher , enforte qu'ils avoient été hors de vue en un moment.

„ A présent , m'écriai-je , la somme
 „ de ma misère est complète. Rien
 „ ne peut plus ajouter au malheur de
 „ ma situation. Quoi ! pas une de reste.
 „ Ne m'en avoir pas laissé une ! le mon-
 „ tre ! l'enfant que je chérissais le plus !
 „ Elle avoit la beauté d'un ange ; &
 „ presque la sagesse d'un ange..... Mais,
 „ soutenez cette femme ; ne la laissez
 „ pas tomber.... Ne m'en avoir pas lais-
 „ sé une ! Hélas , mon ami , dit ma
 „ femme , vous paroissez avoir plus be-
 „ soin de consolation que moi. Nos
 „ malheurs sont grands , mais je les sup-
 „ porterois , & même de plus grands , si
 „ je vous voyois à votre aise. Ils peuvent
 „ m'ôter mes enfans , & tout ce que je
 „ possède au monde , pourvu qu'ils vous
 „ laissent à moi.

Mon fils tâchoit de modérer notre

douleur. Il nous prioit de prendre de la consolation, en nous disant qu'il espérait que nous aurions encore occasion de nous réjouir. „ Mon enfant, m'écriai-je, parcours des yeux l'Univers, „ & vois si je puis encore espérer quelque consolation. Nous luit-il un seul „ rayon d'espérance ! La seule qui nous „ reste, n'est-elle pas au-delà du tombeau ? „ Mon cher père, reprit-il, j'espère qu'il y a encore quelque chose qui pourra vous donner un intervalle de consolation : car j'ai une lettre de mon frère *Georges*..... Que dis-tu, mon fils, de ton frère ? fait-il notre misère. J'espère, mon enfant, qu'il est exempt des malheurs que le reste de sa famille éprouve.... Oui, mon père, répondit-il, il est parfaitement gai, joyeux & heureux. Sa lettre ne contient que de bonnes nouvelles ; il est le favori de son Colonel, qui lui a promis de lui faire avoir la première Lieutenance qui viendrait à vaquer.

» Et es-tu sûr de tout ce que tu dis, » reprit ma femme ? Et-tu sûr qu'il ne » soit point arrivé de mal à mon enfant ? » Rien du tout certainement, répondit mon fils, vous allez voir sa lettre

» qui vous fera le plus grand plaisir ;
 » & si quelque chose peut vous consoler ,
 » je suis sûr qu'elle le fera. . . . Mais ,
 » es-tu sûr , répéta-t-elle encore , que
 » cette lettre vienne de lui , & qu'il soit
 » réellement aussi heureux que tu dis ?

» Oui , Madame , répondit-il , elle
 » est certainement de lui , & il sera un
 » jour l'honneur & le soutien de la fa-
 » mille. . . . Je remercie donc la Providen-
 » ce , s'écria-t-elle , de ce que la derniè-
 » re lettre que je lui ai écrite ne lui est
 » pas parvenue ; Oui , mon cher , conti-
 » nua-t-elle , en se tournant vers moi , je
 » vous avouerai à présent que , quoique
 » le Ciel nous traite avec rigueur à d'au-
 » tres égards , il nous a été favorable
 » dans cette occasion-ci. Dans la der-
 » nière lettre que j'ai écrite à mon fils ,
 » & que j'ai écrite dans l'amertume de
 » mon cœur , j'ai exigé de lui , sur le
 » respect qu'il me doit , & sur son hon-
 » neur , de faire rendre justice à son père
 » & à sa sœur , & de nous venger :
 » mais grâces à celui qui dirige tout ,
 » la lettre n'a pas été rendue , & je suis
 » tranquille. . . . Femme , m'écriai-je , vous
 » avez fait-là une très-mauvaise action ,
 » & dans un autre temps , mes reproches

» auroient été plus sévères. Oh ! à quel
 » terrible précipice vous êtes - vous li-
 » vrée ? Il vous auroit ensevelie , vous
 » & votre fils , dans une ruine éternel-
 » le. Il faut reconnoître que la Provi-
 » dence nous a été plus favorable que
 » nous ne l'avions mérité. Elle a résér-
 » vé ce fils pour être le père & le pro-
 » tecteur de mes enfans quand je ne
 » serai plus.... Que j'ai été injuste de me
 » plaindre de ce que j'étois privé de
 » toute consolation , quand j'apprends
 » qu'il est heureux , & qu'il ignore nos
 » afflictions , qu'il me reste encore ce fils
 » pour soutenir sa mère dans son veuva-
 » ge , & pour protéger ses frères & ses
 » sœurs ! Mais je n'y pense pas de dire
 » ses sœurs ; il n'en a plus à présent ;
 » elles sont toutes perdues , elles m'ont
 » toutes été enlevées , & je suis ruiné.
 » Mon père , dit mon fils en m'in-
 » terrompant , permettez-moi de vous
 » lire sa lettre ; je fais qu'elle vous fera
 » plaisir. Je lui en donnai la permission,
 » & il lut la lettre qui suit :

» MON TRÈS-HONORÉ PÈRE ,

» Je détourne pour quelques instans
 » ma vue des plaisirs qui m'environnent,

» pour la fixer sur des objets qui lui
 » sont encore plus agréables ; le pe-
 » tit coin du feu de la maison paternelle.
 » Mon imagination me représente le
 » groupe innocent de mes frères &
 » sœurs, prêtant une oreille attentive à
 » chaque ligne de la présente. Je vois
 » avec plaisir ces visages qui n'ont ja-
 » mais éprouvé les difformités que pro-
 » duit le luxe ou le besoin ; mais quel-
 » qu'heureux que vous soyez à la mai-
 » son , je suis sûr que ce sera une aug-
 » mentation à votre félicité, d'apprendre
 » que je suis parfaitement content de
 » mon état , & le plus heureux des
 » hommes.

» Notre Régiment a reçu un contre-
 » ordre , & ne sortira pas du Royaume.
 » Le Colonel , qui me regarde comme
 » son ami , me mène dans toutes les
 » compagnies qu'il fréquente , & après
 » une première visite , j'ai la satisfaction
 » de voir que , quand j'en fais une se-
 » conde , je suis reçu avec considéra-
 » tion. J'ai dansé l'autre jour avec *My-*
 » *lady G**** , & si je pouvois oublier la
 » personne que vous savez , je serois
 » peut-être dans le cas de réussir auprès
 » de cette Dame : mais c'est mon dessein

» de me ressouvenir des autres , tandis
 » que je suis moi-même oublié par la
 » plupart de mes amis absents , au nombre
 » desquels je crains , mon très - honoré
 » père , que je ne doive vous compter ;
 » car j'ai attendu long-temps sans effet
 » le plaisir d'une lettre de la maison.
 » *Olivia & Sophie* avoient aussi promis
 » de m'écrire , mais elles semblent m'a-
 » voir oublié : dites - leur de ma part ,
 » que ce sont deux petites friponnes , &
 » que je suis en ce moment dans la plus
 » grande colère contre elles. Cependant ,
 » je ne fais comment il se fait que , quoi-
 » que je veuille gronder un peu , mon
 » cœur cède à de plus douces émotions.
 » Dites - leur donc , mon cher père ,
 » que malgré tout , ie les aime le plus
 » tendrement , & soyez assuré que je
 » demeure à jamais ,

Votre respectueux fils.

» Quelles graces n'avons-nous pas à
 » rendre dans tous nos malheurs , m'é-
 » criai-je , de ce qu'au moins un de notre
 » famille est exempt de ce que nous
 » souffrons ! Que le Ciel le conserve
 » & continue son bonheur , pour qu'il
 » soit le support de sa mère & le père

» de ces deux enfans ; ce qui est tout
 » le patrimoine que je puis lui laisser
 » à présent. Puisse-t-il préserver leur in-
 » nocence des tentations que la misère
 » inspire , & être leur guide dans le
 » chemin de l'honneur ! A peine avois-
 » je achevé ces mots , que j'entendis un
 » bruit semblable à un tumulte qui ve-
 » noit de la prison d'en-bas. Ce bruit
 » cessa peu de temps après , & j'enten-
 » dis dans le passage qui conduisoit à
 » ma chambre le bruit des fers qui rai-
 » sonnoient. Le Geolier entra , tenant
 » un homme blessé , tout sanglant , char-
 » gé de fers les plus pesans. Je regar-
 » dois le malheureux avec compassion
 » à mesure qu'il approchoit , mais je fus
 » saisi d'horreur quand je reconnus que
 » c'étoit mon fils.... *Georges* , mon en-
 » fant , est-ce toi que je vois dans cet
 » état , blessé , chargé de fers ? Est-ce là
 » le bonheur dont tu jouis ? Est-ce là
 » la manière dont tu reviens me voir ?
 » Oh ! cette vue me déchire le cœur &
 » me fera mourir.

» Où est votre courage , mon père ,
 » répondit mon fils , d'une voix ferme ;
 » je dois souffrir : j'ai encouru la mort ,
 » & je la verrai sans crainte. Ma der-

» nière consolation est que je n'ai point
 » commis de meurtre , quoique je ne
 » puisse attendre de grace.

J'essayai de contenir pendant quelques minutes la douleur qui me troubloit ; mais je sentis que mes efforts me coûteroient la vie....» Oh ! mon enfant,
 » mon cœur saigne de te voir en cet
 » état , & je ne puis retenir mes larmes.
 » Au moment que je te croyois heureux ,
 » que je priois le Ciel pour la continuation de ton bonheur ; te voir dans cet
 » état , enchaîné , blessé ! Cependant la
 » mort est un bonheur pour un jeune
 » homme ; mais moi je suis vieux , je suis
 » un vieux homme , & j'ai vécu pour
 » voir ce jour , pour voir tous mes enfans
 » tomber autour de moi avant
 » le temps , tandis que je reste , & survis
 » à leur destruction. Puissent toutes les
 » malédictions qui ont jamais écrasé une
 » ame tomber sur le meurtrier de mes
 » enfans ! Puisse-t-il vivre , ainsi que
 » moi , pour voir !

» Arrêtez , mon père , reprit mon fils ,
 » ou vous me forcerez à rougir pour vous.
 » Comment pouvez-vous , oubliant votre
 » âge , votre saint ministère , entre-
 » prendre ainsi sur la justice du Ciel ,

» & lui adresser des imprécations qui
 » tomberoient bientôt sur votre tête
 » chenuë pour l'écraser ? Non mon père,
 » songez actuellement à me préparer à
 » cette mort ignominieuse que je dois
 » souffrir bientôt, à m'armer d'espéran-
 » ce & de résolution, à m'inspirer le
 » courage nécessaire pour boire avec
 » constance cette coupe amère qui me
 » sera bientôt présentée.

» Mon enfant, tu ne mourras pas.
 » Je suis sûr que tu n'as pas commis de
 » faute qui mérite un supplice honteux.
 » Mon fils n'a pu se rendre coupable
 » d'un crime qui puisse faire rougir sa
 » famille.

» Je crains, répondit mon fils, que
 » mon crime ne soit pas gracieux. J'ai
 » envoyé un défi, & la peine de mort
 » est prononcée pour ce cas par le der-
 » nier acte du Parlement. Quand j'eus
 » reçu la lettre de ma mère, je vins
 » sur le champ pour punir l'auteur de
 » notre déshonneur ; je lui envoyai un
 » billet pour me joindre au lieu que je
 » lui indiquois. Il n'y a pas répondu, en
 » venant en personne, mais en envoyant
 » quatre de ses gens pour me prendre.
 » L'en ai blessé un ; & le reste m'a fait

» prisonnier. Le lâche est résolu de me
 » pourfuiyre judiciairement ; les preuves
 » sont sans réplique , & comme je suis
 » le premier transgresseur depuis que la
 » loi est faite , je ne vois pas d'espéran-
 » ce de grace. Mais vous m'avez souvent
 » charmé par des leçons de courage :
 » inspirez-moi ce courage aujourd'hui
 » par votre exemple.

» Hé bien ! mon fils , tu retrouveras
 » ces leçons dans mon exemple. Je me
 » sens à présent élevé au dessus du
 » monde & de tous les plaisirs qu'il
 » peut procurer. Dès ce moment , mon
 » cœur rompt les liens qui le tenoient
 » attaché à la terre , & va nous prépa-
 » rer l'un & l'autre pour l'éternité. Oui,
 » mon fils , je te montrerai le chemin ,
 » mon ame guidera la tienne dans le
 » passage ; car elles prendront leur élan
 » toutes deux ensemble. Je vois & je
 » suis convaincu que tu n'a pas de par-
 » don à espérer ici bas. Je t'exhorte
 » donc à chercher à l'obtenir à ce grand
 » Tribunal , où bientôt nous serons ju-
 » gés l'un & l'autre : mais ne soyons
 » pas avarés dans nos exhortations ; que
 » nos compagnons de prison les parta-
 » gent. Honnête Geolier , voulez-vous

« bien leur permettre de venir ici pour
 » que je tâche de les rendre meilleurs? »
 En disant ces mots , je fis un effort
 pour me lever de dessus ma paille ,
 mais je n'en eus pas la force , & tout
 ce que je pus faire , fut de me tenir
 appuyé contre la muraille. Les prison-
 niers s'assemblèrent , suivant mon désir,
 car ils aimoient à entendre mes conseils ;
 mon fils & sa mère me soutenoient des
 deux côtés ; je regardai mon auditoire,
 & ayant vu que personne ne manquoit,
 je leur adressai l'exhortation suivante.



CHAPITRE X.

Égalité de la conduite de la Providence à l'égard des heureux & des malheureux, ici-bas démontrée : que par la nature du plaisir & de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances ici.

MES amis, mes enfans, mes compagnons d'infortune, quand je réfléchis sur la distribution du bien & du mal ici-bas, je trouve que l'homme a reçu beaucoup à jouir, mais encore plus à souffrir. Que nous cherchions dans le monde entier, nous ne trouverons pas un homme si complètement heureux qu'il ne lui reste quelque chose à désirer ; mais nous en voyons tous les jours des milliers qui par le suicide, nous font voir qu'il ne leur reste rien à espérer. Il paroît donc que dans cette vie nous ne pouvons être parfaitement heureux, mais que nous pouvons être complètement misérables.

Pourquoi

Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur ? Pourquoi notre malheur est-il nécessaire dans la composition de la félicité générale ? Pourquoi les autres systêmes étant parfaits seulement par la perfection de leurs parties subordonnées, le grand systême a-t-il besoin pour sa perfection de parties qui sont, non-seulement subordonnées à d'autres, mais imparfaites en elles-mêmes ? Ce sont des questions qu'on ne peut résoudre, & dont la connoissance seroit inutile. La Providence a jugé à propos de tromper notre curiosité sur ces matières en se contentant de nous accorder des motifs de consolation.

Dans cet état, l'homme a appelé à son secours la Philosophie, & ayant reconnu l'impuissance des consolations qu'elle pouvoit lui fournir, il l'a aidée de la Religion. Les consolations de la Philosophie sont fort amusantes, mais souvent trompeuses. Elle nous dit que la vie est remplie de douceurs, si nous savions nous en servir. D'un autre côté, elle nous dit que si nous sommes sujets à des malheurs inévitables, la vie est courte, & notre misère finira bientôt.

Ainsi, ces deux consolations se détruisent l'une & l'autre ; car si la vie est un lieu d'agrément , sa brièveté doit être un malheur ; & si elle est longue , nos malheurs sont prolongés. Ainsi la Philosophie est foible , mais les consolations de la Religion sont beaucoup plus élevées. L'homme est ici , nous dit-elle , pour préparer son ame , & la rendre propre à habiter une autre demeure. Quand l'homme de bien quitte son corps & devient tout esprit glorieux , il trouve qu'il s'est formé ici-bas un Ciel de félicité , pendant que le méchant , qui est souillé de vices , quitte son corps avec frayeur , & trouve qu'il a anticipé la vengeance du Ciel. C'est donc à la Religion que nous devons nous attacher dans toutes les occasions de la vie , pour nous procurer des plaisirs vrais ; car si nous sommes déjà heureux , c'est une augmentation de plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel , & si nous sommes malheureux , il est bien consolant de penser que nous avons ailleurs une place de repos. Ainsi la Religion présente à l'homme heureux une continuité de bonheur ; au malheureux , un change-

ment de misère en bonheur.

Mais , quoique la Religion soit pleine de bonté pour tous les hommes , cependant elle a promis des récompenses particulières aux malheureux. Les pauvres , les malades , les affligés , les prisonniers , sont ceux à qui notre loi sacrée fait les promesses les plus fréquentes. L'auteur de notre Religion fait lui-même profession par-tout d'être l'ami des malheureux , & , bien différent des faux amis du monde , il donne toutes ses caresses à ceux qui sont abandonnés de tous. Des gens sans réflexion ont censuré cette conduite comme partielle , comme une préférence donnée sans que rien la méritât ; mais il n'ont pas fait réflexion qu'il n'est point au pouvoir du Ciel même , de faire qu'une félicité éternelle soit un aussi grand présent à l'homme heureux qu'au malheureux. Pour le premier , l'éternité n'est qu'un simple bonheur , puisqu'elle ne fait tout au plus qu'augmenter ce qu'il possédoit déjà. Pour le dernier , c'est un double avantage ; car il fait cesser la peine qu'il souffroit , & le récompense par le bonheur céleste pour l'avenir.

Mais la Providence est encore plus

favorable au pauvre qu'au riche à un autre égard : car en même temps qu'elle rend à celui-là la vie qui suit la mort plus désirable , elle lui adoucit le passage qui y conduit. L'infortuné est devenu familier avec tous les objets terribles. L'homme , accablé de chagrins , se couche tranquillement dans le lit de la mort ; il n'a point de possession à regretter & bien peu de liens à rompre. Il ne sent que l'angoisse de la nature dans son départ , & celle-là n'est pas plus considérable que celles qui lui ont fait souvent perdre connoissance auparavant ; car , après un certain degré de peine , chaque brèche que la mort ouvre dans notre constitution , la nature compâtissante la couvre avec l'insensibilité.

Ainsi la Providence a donné aux misérables deux avantages au-dessus de ceux qui sont heureux dans la vie : plus de douceurs dans la mort ; & dans le Ciel , cette supériorité de plaisir que produit le contraste d'état. Et cette supériorité , mes amis , n'est pas un petit avantage, elle semble être un des plaisirs du pauvre Lazare dans la parabole : car , quoiqu'il fût déjà dans le Ciel , &

qu'il goûtât tous les ravissmens qu'on y doit attendre ; cependant la parabole remarque , comme une addition à son bonheur , qu'il avoit été autrefois malheureux , & qu'actuellement il étoit consolé ; qu'il avoit connu ce que c'étoit que d'être misérable , & qu'à présent , il sentoît ce que c'étoit que d'être heureux.

Ainsi , mes amis , vous voyez que la Religion fait ce que la Philosophie ne pouvoit jamais faire ; elle fait voir l'égalité de la conduite du Ciel envers les heureux & les malheureux , & met presque au même niveau tout ce dont les hommes peuvent jouir. Elle donne aux riches comme aux pauvres le même bonheur futur , & une espérance égale de l'obtenir ; mais si les riches ont l'avantage de jouir des plaisirs ici-bas , le pauvre a dans l'autre vie , quand il y est couronné d'une félicité éternelle , la satisfaction également éternelle , de savoir ce que c'étoit que d'être misérable ; & quand on pourroit appeller cela un petit avantage en soi , son éternité fait compensation en durée avec le bonheur temporel , dans lequel les riches l'ont surpassé *en intensité*.

Voilà donc les consolations que les malheureux ont pour eux en particulier, & au-dessus des autres hommes, au-dessous desquels ils sont à d'autres égards. Pour bien congoître tous les malheurs de la pauvreté, il faut la souffrir; déclamer sur les avantages temporels dont jouissent les pauvres, c'est répéter ce que personne ne croit ni ne pratique. Ceux qui ont les nécessités de la vie ne sont point pauvres, & ceux qui en manquent sont nécessairement misérables. Oui, mes amis, nous ne pouvons pas nous dissimuler que nous sommes misérables. Tous les raffinemens de l'imagination, ne peuvent adoucir les besoins de la nature, ni donner une agréable élasticité aux vapeurs humides d'un cachot, ou soulager les sanglots d'un cœur usé par la souffrance. Laissons le Philosophe sur son lit de duvet nous dire que nous pouvons résister à tout cela. Hélas! les efforts que nous faisons pour y résister, sont notre plus grande peine. La mort est peu de chose, & tout homme peut la supporter; mais les tourmens sont terribles, & il n'y a point d'homme qui puisse les endurer.

C'est donc à nous, mes amis, que les

promesses du bonheur dans le Ciel doivent être particulièrement chères ; car si notre récompense n'est que dans ce monde , nous sommes en vérité les plus misérables de tous les hommes. Quand je regarde ces demeures ténébreuses faites pour épouvanter , autant que pour nous renfermer, cette foible lumière qui ne sert qu'à nous faire voir les horreurs de ce séjour ; ces fers que la tyrannie a inventés , ou que le crime a rendus nécessaires ; quand je vois ces visages amaigris par la faim , & que j'entends ces gémissemens , mes amis , quel changement glorieux le Ciel feroit pour ces objets ! Voler dans des régions aussi illimitées que l'air ; se réchauffer au soleil d'un bonheur éternel ; chanter sans fin des hymnes & des cantiques , n'avoir point de maître qui nous menace ou nous insulte ; mais avoir pour toujours devant les yeux le modèle de la bonté même ; quand je pense à toutes ces choses , la mort me paroît un messager qui apporte les plus heureuses nouvelles. Quand j'y pense , son trait le plus aigu me devient un bâton pour m'appuyer ; quand j'y pense , qu'est-ce qu'il y a dans la vie qui me paroisse désirable ? quand

j'y pense, qu'est-ce que la vie peut offrir qui ne soit pas méprisable en comparaison ? Les Rois dans leur palais devroient soupirer pour de pareils avantages ; & nous , dans l'état malheureux où nous sommes , nous devons exprimer ce désir par des cris.

Mais , posséderons-nous toutes ces choses ? Oui , nous les posséderons certainement , si nous voulons faire nos efforts pour les obtenir , & ce qui est un avantage , nous sommes soustraits à un grand nombre de tentations qui pourroient retarder notre félicité. Essayons seulement de les acquérir , & elles seront bientôt à nous , & bientôt , ce qui est encore mieux ; car si nous jetons les yeux sur ce qui est passé de notre vie , il paroît bien peu de chose , & quelque'idée que nous nous fassions du temps qui nous reste à vivre , nous trouverons qu'il sera encore plus court. A mesure que nous vieillissons , les jours semblent devenir plus courts , & la familiarité que nous contractons avec le temps , en diminue la perception. Consolons-nous donc à présent , car nous serons bien-tôt à la fin de notre voyage. Nous serons bientôt déchargés du far-

deau pesant que le Ciel nous avoit imposé ; & quoique la mort , le seul ami des malheureux , se mocque pour quelque temps du voyageur fatigué , en s'éloignant , comme l'horison , de sa vue , à mesure qu'il s'en approche ; cependant , le temps viendra certainement & bientôt , où tous nos travaux finiront , où les grands superbes du monde ne nous fouleront plus aux pieds , où nous nous rappellerons avec plaisir nos souffrances d'ici-bas , où nous serons environnés de tous nos amis , ou de gens qui méritoient notre amitié , où notre félicité sera ineffable , & pour couronner le tout , éternelle.



CHAPITRE XI.

Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre , & la fortune changera à la fin en notre faveur.

QUAND j'eus fini mon exhortation , & que mon auditoire se fut retiré , le geolier , qui étoit un des plus humains de sa profession , me pria de ne pas prendre en mauvaise part ce qu'il alloit faire , m'observant que son devoir l'obligeoit de renfermer mon fils dans une chambre plus forte ; mais qu'il lui permettroit de venir me voir tous les matins. Je le remerciai de sa complaisance ; & serrant la main de mon fils , je lui dis adieu , & lui recommandai de penser au grand œuvre qu'il avoit à achever.

Je me recouchai donc sur ma paille , & un de mes petits lisoit à côté de mon lit , quand M. *Jenkinson* entra , & me dit qu'on avoit des nouvelles de ma fille ; qu'une personne l'avoit vue environ deux heures auparavant à la compagnie d'un étrange monsieur ; qu'ils

s'étoient arrêtés au village voisin , pour se rafraîchir , & qu'ils sembloient revenir à la ville. A peine avoit-il achevé , que le geolier entra avec un air d'empressement & de satisfaction , pour m'informer que ma fille étoit retrouvée. *Moïse* accourut un moment après , en criant que sa sœur *Sophie* étoit en bas , & qu'elle montoit avec notre ancien ami *M. Burchell*.

Comme il m'apprenoit cette nouvelle , ma chere enfant entra avec les yeux presque égarés par le plaisir , & elle accourut pour m'embrasser dans le transport de son amitié. Les pleurs & le silence de sa mère montroient aussi sa joie.

„ Voici , mon papa , voici , s'écria l'aimable enfant , le brave homme auquel je dois ma délivrance ; c'est à „ l'intrépidité de monsieur , que je suis „ redevable de mon honneur & de ma „ liberté „ Un baiser de *M. Burchell* , dont le plaisir paroissoit encore plus grand que le sien , interrompit ce qu'elle alloit ajouter.

“ Ah ! *M. Burchell* , m'écriai-je , „ vous nous voyez dans une bien misérable demeure ; & nous sommes actuellement bien différens de ce que

„ nous étions la dernière fois que vous
„ nous avez vus. Vous avez toujours
„ été notre ami. Il y a long-temps que
„ nous avons découvert l'erreur dans
„ laquelle nous sommes tombés à votre
„ égard , & que nous nous sommes re-
„ pentis de notre ingratitude. Après la
„ manière indigne dont je vous ai traité,
„ j'ai honte de vous regarder en face :
„ cependant j'espère que vous serez assez
„ généreux pour me pardonner , puis-
„ que j'ai été induit en erreur par un
„ vil & lâche misérable , qui , sous le
„ masque de l'amitié , m'a ruiné.

„ Il est impossible , répondit M.
„ *Burchell* , que je vous pardonne , par-
„ ce que vous n'avez jamais mérité mon
„ ressentiment. Je vis alors votre erreur
„ en partie ; mais comme il n'a pas été
„ en mon pouvoir de vous en tirer , je
„ n'ai pu qu'en avoir pitié.

„ J'ai toujours pensé , m'écriai-je ,
„ que vous aviez l'ame généreuse ; mais
„ à présent j'en suis convaincu. Dis-moi ,
„ ma chere fille , comment tu as été dé-
„ livrée , & quels étoient les scélérats
„ qui t'enlevoient ?

„ En vérité , reprit ma fille , quant
„ au scélérat qui m'a enlevée , j'ignore

„encore qui il est ; car comme nous
„ nous promenions maman & moi , il
„ vint derrière nous ; & avant que j'eusse
„ eu le temps de crier au secours , il
„ me fit entrer de force dans une chaise
„ de poste , & à l'instant les chevaux
„ partirent au grand galop. J'aperçus
„ plusieurs personnes sur le chemin , que
„ j'appellai à mon secours ; mais elles
„ ne tinrent aucun compte de mes priè-
„ res. En même temps le scélérat em-
„ ployoit toutes sortes de moyens pour
„ m'empêcher de crier. Il me flattoit &
„ me menaçoit tour-à-tour , & juroit
„ que si je voulois me taire , il n'avoit
„ nul dessein de me faire aucun mal.
„ Pendant tout cela , j'avois crevé la
„ toile du stors qu'il avoit levé ; & la
„ première personne que j'aperçus à
„ quelque distance , fut notre ancien
„ ami M. *Burchell* , marchant avec sa
„ vitesse ordinaire , & tenant en main le
„ grand bâton pour lequel nous avions
„ coutume de tant le plaisanter. Aussi-
„ tôt que j'e fus à portée d'être enten-
„ due , je l'appellai par son nom , &
„ j'implorai son secours. Je répétais mes
„ exclamations plusieurs fois : sur quoi ,
„ il cria au postillon , d'une voix me-

„naçante, de s'arrêter ; mais celui-ci ,
„loin d'obéir , fouetta plus fort. Je crus
„alors que M. *Burchell* ne pourroit
„jamais nous atteindre , quand , en
„moins de quatre minutes , je le vis à
„côté des chevaux , & d'un coup de
„bâton , jeter le postillon par terre. Les
„chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes ,
„après la chute de leur conducteur ; &
„mon ravisseur sautant de la voiture ,
„en jurant & en menaçant , tira son
„épée , & lui commanda de se retirer.
„Mais M. *Burchell* vint sur lui , &
„après avoir brisé son épée en pièces ,
„il le poursuivit près d'un quart de
„mille ; mais il s'échappa. J'étois alors
„moi-même sortie de la voiture , dans
„le dessein d'aider mon libérateur ,
„mais je le vis bientôt revenir à moi
„trionphant. Le postillon , qui étoit
„revenu de son étourdissement , vou-
„loit aussi s'échapper ; mais M. *Bur-*
„*chell* lui ordonna de remonter , & de
„nous conduire à la ville. Comme il
„ne se trouvoit pas en état de résister ,
„il fut obligé d'obéir , quoique la
„blessure qu'il avoit reçue , me parût
„dangereuse. Il se plaignit le long du
„chemin , de la douleur qu'il ressen-

5, toit , en sorte qu'à la fin il excita la
 „ compassion de M. *Burchell* , qui , à
 „ ma prière , en prit un autre à sa place ,
 „ à l'hôtellerie où nous nous sommes
 „ arrêtés en revenant.

„ Soyez donc les bien-venus , m'é-
 „ criai-je ! toi , ma chere enfant , &
 „ vous , son brave libérateur , soyez
 „ mille fois les bien-venus. Quoique
 „ nous n'ayons qu'une pauvre chere à
 „ vous donner , nos cœurs sont prêts à
 „ vous recevoir. A présent donc , M.
 „ *Burchell* , que vous avez sauvé ma
 „ fille , si vous la regardez comme pou-
 „ vant être une récompense de votre
 „ service , elle est à vous. Si vous pou-
 „ vez consentir à une alliance avec une
 „ famille aussi pauvre que la mienne ,
 „ prenez ma fille , obtenez son consen-
 „ tement : comme je fais que vous
 „ avez déjà son cœur , je vous prie d'ac-
 „ cepter le mien ; & permettez-moi de
 „ vous dire , monsieur , que ce n'est pas
 „ un petit présent que je vous fais. On
 „ la regarde comme une beauté , cela
 „ est vrai ; mais ce n'est pas là ce que
 „ je veux dire : je vous donne un trésor
 „ dans son ame.

„ Mais je suppose , répondit M. *Bur-*

„ *chell*, que vous savez l'état de mes
 „ affaires, & mon impuissance de la
 „ soutenir dans l'état qu'elle mérite.
 „ Si cette objection que vous me faites,
 „ repliquai-je, est une évasion de mon
 „ offre, je m'en désiste; mais je ne con-
 „ nois pas d'homme si digne de la pos-
 „ séder que vous; & si j'étois en état
 „ de donner à ma fille des millions, &
 „ que des millions me la demandassent
 „ en mariage, l'honnête & brave M.
 „ *Burchell*, seroit celui que je choisirois
 „ de préférence. „

Son silence à cette proposition me
 sembla un refus mortifiant; & sans re-
 pliquer à ma dernière offre, il demanda
 si nous ne pourrions pas avoir des rafraî-
 chissemens de l'hôtellerie voisine. Sur
 ce qu'on lui dit qu'oui, il ordonna
 qu'on apportât le meilleur dîner qu'on
 pourroit préparer sur un ordre aussi
 prompt. Il ordonna aussi une douzaine
 de bouteilles du meilleur vin, & quel-
 ques cordiaux pour moi; ajoutant, avec
 un sourire, qu'il vouloit faire, une fois
 au moins, de l'extraordinaire; & que,
 quoique dans une prison, il n'avoit ja-
 mais été disposé à être si joyeux. Le gar-
 çon de l'hôtellerie parut bientôt avec le
 dîner :

dîner : le Geolier prêta une table , & parut extrêmement empressé à servir. Le vin fut rangé sur la table , & on y apporta deux bons plats.

Ma fille n'avoit pas encore entendu parler de la triste situation de son frère , & personne de nous ne vouloit arrêter le cours de sa joie par ce récit affligeant. Mais ce fut en vain que je tâchois de paroître joyeux : la position où se trouvoit mon malheureux fils , laissoit percer mon chagrin à travers tous mes efforts pour le dissimuler ; ensorte que je fus obligé , à la fin , d'attrister notre joie par le récit de ses malheurs , & en désirant qu'on lui permît de partager avec nous ce moment de plaisir. Après que mes convives furent revenus de la consternation que mon récit avoit produit , je priaï aussi qu'on voulût bien admettre à notre repas *M. Jenkinson* , un de mes camarades de prison ; & le Geolier se chargea de l'aller quérir , avec un air de soumission extraordinaire. On n'entendit pas plutôt le bruit des fers de mon fils dans le passage , que sa sœur courut avec impatience à sa rencontre. Pendant ce temps-là *M. Burchell* me demanda si mon fils ne se nommoit pas *Georges* ?

Sur quoi lui ayant répondu qu'oui, il garda le silence. Aussi-tôt que mon fils entra dans la chambre, j'aperçus qu'il regardoit M. *Burchell* avec des yeux d'étonnement & de respect. „ Avance, lui
 „ criai-je, mon fils: quoique nous
 „ soyons tombés bien bas, la Provi-
 „ dence a la bonté de nous accorder
 „ quelque relâche à nos maux. Ta sœur
 „ nous est rendue, & voilà son libéra-
 „ teur. C'est à ce brave homme que nous
 „ sommes redevables, moi, d'une fille,
 „ & toi, d'une sœur. Donne-lui la
 „ main, mon enfant, en signe d'amitié;
 „ il mérite notre plus vive reconnois-
 „ sance. „

Mon fils paroïssoit, pendant que je parlois, ne pas faire attention à ce que je disois, & continuoît à rester respectueusement éloigné. “ Mon frère, lui
 „ dit sa sœur, pourquoi ne remercies-
 „ tu pas mon brave libérateur? Les
 „ braves gens sont faits pour s'aimer
 „ l'un l'autre. „

Mon fils continuoît toujours à garder le silence & son air d'étonnement, quand notre convive s'apercevant qu'il étoit reconnu par lui, prit son air de dignité naturel, & ordonna à mon fils d'avan-

ter. Jamais je n'ai rien vu de si noble
 & de si majestueux que l'air qu'il prit
 en cette occasion. Le plus bel objet dans
 l'univers, dit un certain Philosophe, est
 un honnête homme aux prises avec l'ad-
 versité. Il y en a cependant un plus bel
 encore, c'est l'honnête homme qui vient
 la soulager. " Je vous reprends encore ,
 „ étourdi, dit-il à mon fils, dans la
 „ même faute qui..... „ Ici il fut inter-
 rompu par un des gens du Geolier, qui
 vint nous avertir qu'une personne de
 distinction, qui arrivoit à la ville dans
 son carrosse, avec plusieurs domestiques,
 présentoit ses respects au monsieur qui
 étoit avec nous, & le prioit de lui faire
 savoir quand il pourroit avoir l'hon-
 neur de le voir. » Dis à cet homme ,
 » repliqua notre convive, d'attendre
 » jusqu'à ce que j'aie le temps de le re-
 » cevoir; & ensuite se tournant vers mon
 » fils : je vous trouve donc encore ,
 » Monsieur, coupable de la même faute
 » pour laquelle je vous ai déjà répriman-
 » dé, & pour laquelle la loi vous pré-
 » pare maintenant ses justes châtimens.
 » Vous pensez, peut-être, que le mé-
 » pris que vous faites de votre vie, vous
 » donne le droit d'ôter celle d'un autre :

» Mais où est, je vous prie, Monsieur ;
 » la différence entre le duéliste qui ha-
 » sarde une vie qu'il n'estime pas, &
 » l'assassin qui agit plus sûrement ? Un
 » escroc diminue-t-il sa friponnerie ;
 » quand il allégué qu'il avoit mis un
 » jetton au jeu ? »

» Hélas ! Monsieur, m'écriai-je, qui
 » que vous soyez, ayez pitié d'un pau-
 » vre malheureux qui a été séduit ; car
 » ce qu'il en a fait, n'a été que par une
 » obéissance aveugle aux ordres d'une
 » mère, qui, dans la chaleur de son
 » ressentiment, a exigé de lui qu'il ven-
 » geât son injure. Voici, Monsieur,
 » la lettre qui servira à vous convaincre
 » de l'imprudence de la mère, & à di-
 » minuer la faute du fils. »

Il prit la lettre & la lut promptement.
 » Ceci, dit-il, quoique ce ne soit pas
 » une excuse complete, diminue telle-
 » ment sa faute, qu'il me détermine à
 » lui pardonner. Je vois, continua-t-il ;
 » en prenant alors obligeamment mon
 » fils par la main, je vois que vous êtes
 » surpris de me trouver ici ; mais j'ai
 » souvent visité les prisons pour des su-
 » jets moins intéressans. Je suis venu
 » actuellement pour voir rendre justice

„ à un digne & honnête homme pour
 „ lequel j'ai l'estime la plus sincère. J'ai
 „ été long-temps témoin , sans le faire
 „ connoître , de la bienfaisance de votre
 „ père. J'ai joui dans sa petite habita-
 „ tion , d'un respect qui n'étoit point
 „ souillé par la flatterie ; & j'ai trouvé
 „ dans l'amusante simplicité du coin de
 „ son feu , un bonheur qui ne se ren-
 „ contre pas dans les Cours. J'ai fait sa-
 „ voir à mon neveu que mon intention
 „ étoit de venir ici , & j'apprends qu'il
 „ y est venu. Ce seroit lui faire une in-
 „ justice , de même qu'à vous , de le
 „ condamner sans l'avoir entendu. Si
 „ l'on a commis des excès , il y aura ré-
 „ paration ; & je puis , sans vanité , me
 „ flatter que personne n'a jamais taxé
 „ d'injustice le Chevalier *William Torn-*
 „ *hill.* „

Nous apprîmes alors que le person-
 nage que nous avions si long-temps reçu
 chez nous , comme une compagnie
 amusante & sans conséquence , n'étoit
 autre chose que le fameux Sir *William*
Tornhill , dont les vertus & les singula-
 rités étoient connues de presque tout
 le monde. Le pauvre M. *Burchell* étoit
 dans le fait , un homme d'une grande

fortune & d'un grand crédit , qu'on écoutoit avec applaudissement dans le Parlement , & que le parti opposé respectoit , parce qu'il étoit ami de son pays , en même-temps qu'il étoit fidèle à son Roi. Ma pauvre femme , en se rappelant la familiarité avec laquelle elle l'avoit traité , sembloit dans les plus cruelles appréhensions. Mais *Sophie* , qui , quelques momens auparavant , le regardoit comme un homme qui pouvoit devenir son époux , voyant alors la distance immense que la fortune mettoit entr'eux deux , ne pouvoit retenir ses pleurs.

„ Ah ! Monsieur , s'écria ma femme ,
 „ d'un ton douloureux , comment est-
 „ il possible que j'obtienne jamais mon
 „ pardon ? Les insultes que vous avez
 „ reçues de moi la dernière fois que
 „ j'eus l'honneur de vous voir à notre
 „ maison ; & ces plaisanteries piquantes
 „ que j'eus l'audace de vous faire , je
 „ crains , Monsieur , que vous ne me
 „ les pardonniez jamais. „

„ Ma chère Madame , répondit-il ,
 „ avec un sourire , si vous avez fait des
 „ plaisanteries , j'y ai répondu , & je
 „ laisse à juger à la compagnie , si ma

„ défense ne valoit pas bien votre atta-
 „ que. Pour vous dire la vérité, je ne
 „ connois personne contre qui je sois
 „ disposé à être fâché à présent, excepté
 „ contre le drôle qui a si fort effrayé ma
 „ petite fille ici. Je n'ai pas eu même le
 „ temps d'examiner la figure du coquin
 „ assez pour pouvoir le désigner dans
 „ un avertissement. Pourriez-vous
 „ *Sophie*, ma chère, le reconnoître, si
 „ vous le revoyiez. Je ne suis pas sûre
 „ que je le puisse, répondit-elle : cepen-
 „ dans je me rappelle qu'il a une grande
 „ marque au dessus d'un de ses sourcils.
 „ Je vous demande pardon de vous
 „ interrompre, Madame, dit *Jenkin-*
 „ *son* qui étoit auprès d'elle; mais vou-
 „ lez-vous bien me dire si cet homme
 „ portoit ses cheveux, & s'ils n'étoient
 „ pas rouges! Oui, je le crois, dit
 „ *Sophie*.... Et Monsieur, continua-t-il,
 „ en se tournant du côté du Chevalier
 „ *William*, a-t-il observé la longueur
 „ de ses jambes? Je n'ai pas remar-
 „ qué leur longueur, répondit le Baron-
 „ net; mais je suis sûr de leur vitesse,
 „ car il m'a surpassé à la course; ce que
 „ je croyois que peu d'hommes dans
 „ le Royaume pouvoient faire.... Sous

„ votre bon plaisir , s'écria *Jenkinson* ;
 „ je connois l'homme , c'est certaine-
 „ ment le même , le meilleur coureur
 „ d'Angleterre. Il a battu le plus fameux
 „ à la course : *Timothée Baxter* est son
 „ nom. Je le connois parfaitement , &
 „ je fais dans quel endroit il est actuel-
 „ lement retiré. Si Monsieur veut or-
 „ donner au Geolier de me laisser sortir
 „ avec deux hommes , je m'engage de
 „ vous l'amener dans une heure au plus.
 „ Là-dessus le Geolier fut appelé , &
 „ ayant paru aussi-tôt , le Chevalier
 „ *William* lui demanda s'il le connois-
 „ soit.... J'ai cet honneur , répondit le
 „ Geolier. J'ai l'honneur de connoître
 „ très-bien le Chevalier *William Torn-*
 „ *hill* ; & tous ceux qui ont le même
 „ honneur , désireroient le connoître da-
 „ vantage.... Cela étant , reprit le Ba-
 „ ronnet , ce que je vous demande , est
 „ que vous permettiez à cet homme & à
 „ deux de vos domestiques d'aller , de
 „ ma part , exécuter une commission que
 „ je lui donne ; & comme je suis un des
 „ Juges du Comté , je me charge de
 „ tout ce qui peut en arriver.... Votre
 „ parole me suffit , reprit le Geolier , &
 „ vous pouvez , quand il vous plaira ,

„ les envoyer par-tout où vous jugerez
 „ à propos.

En conséquence, *Jenkinson* fut dépêché pour aller chercher *Timothée Baxter*, pendant que nous nous amusions à rire de la liberté de notre plus jeune enfant qui grimpoit sur la chaise du Chevalier *William* pour l'embrasser. Sa mère alloit le châtier pour sa familiarité ; mais ce digne homme la prévint, & prenant l'enfant, tout en hallions, comme il étoit, sur ses genoux. „ Et bien ! „ gros garçon, lui dit-il, te ressouviens-tu de ton ancien ami *Burchell* ? Et ton „ frère *Dick*, mon bon ami, est-il là ? „ Vous voyez que je ne vous ai pas „ oubliés. „ En même-temps qu'il leur parloit ainsi, il leur donna un gros morceau de pain-d'épice que les pauvres enfans mangèrent avidement, n'ayant eu qu'un fort léger déjeûner le matin.

Nous nous mîmes alors à table pour le dîner qui étoit presque froid. Mais auparavant, comme mon bras continuoit à me faire mal, le Chevalier *William* m'avoit écrit une ordonnance; car il avoit étudié en Médecine pour son amusement, & il étoit assez habile dans cette profession. J'envoyai chercher le remède

qu'il m'avoit prescrit, chez un Apothicaire du lieu, & je me sentis soulagé presqu'aussi-tôt que j'en eus fait usage. Nous fûmes servis au dîner par le Geolier lui-même, qui s'empressoit de rendre à notre hôte tous les honneurs qu'il pouvoit. Mais avant que nous eussions achevé de dîner, il arriva un autre domestique de la part de son neveu, qui demandoit permission de paroître pour justifier son innocence, & défendre son honneur. Le Baronnet se rendit à sa demande, & donna ordre qu'on l'introduisît.



CHAPITRE XII.

Bienfait payé avec usure.

M. Tornhill entra avec un sourire qui lui étoit ordinaire , & s'avança pour embrasser son oncle ; mais celui-ci le repoussa avec un air de dédain. „ Point „ de bassesse à présent, s'écria le Baronnet, d'un air sévère. On ne peut „ arriver à mon cœur que par le chemin de l'honneur ; mais je ne vois ici „ que des preuves de fausseté , de lâcheté & d'oppression. Comment se fait-il, „ Monsieur, que ce pauvre homme dont „ vous faîtes profession d'être l'ami, „ soit traité si durement ? Sa fille basement séduite pour récompense de „ ce qu'il vous a reçu dans sa maison, „ & lui-même jetté dans une prison, „ peut-être pour avoir été sensible à „ l'affront ; son fils aussi , à qui vous „ n'avez pas osé faire face comme un „ homme. „

„ Est-il possible, dit le neveu, en l'in-
 „ terrompant, que mon oncle me repro-

„che, comme un crime, une conduite
 „que ses instructions réitérées m'ont
 „empêché de tenir? „

„Votre refus en cette occasion, re-
 „prit l'oncle, a été juste. Vous avez fort
 „bien agis dans cette occasion, & avec
 „prudence, quoique ce ne fût pas tout-
 „à-fait de même que votre père se seroit
 „comporté. Mon frère étoit effective-
 „ment un homme d'honneur.... Cepen-
 „dant, votre conduite a été régulière en
 „ce point, & je vous approuve. „

„Et j'espère, dit le neveu, que le
 „reste de ma conduite ne vous déplaira
 „pas davantage. J'ai paru dans quelques
 „endroits publics avec la fille de Mon-
 „sieur: cette indiscretion a été traitée
 „de scandale, & on a dit que je l'a-
 „vois débauchée. J'allai chez le père,
 „en personne, pour éclaircir la chose
 „à sa satisfaction, & je n'ai reçu de lui
 „que des insultes & des injures. Pour
 „le reste, à l'égard de son emprison-
 „nement, mon intendant pourroit
 „mieux vous en rendre compte que
 „moi, parce que c'est à lui que je remets
 „le soin de ces sortes d'affaires. Si cet
 „homme a contracté des dettes qu'il
 „ne veuille pas, ou même qu'il ne puit-

„ se pas payer , c'est l'affaire de ceux
 „ qui ont soin des miennes , de pren-
 „ dre les voies de droit en pareil cas ,
 „ & je ne vois point de dureté à user
 „ des voies que la loi nous ouvre. „

„ Si les choses sont comme vous les
 „ présentez , s'écria le Baronnet , je ne
 „ vois rien d'impardonnable dans votre
 „ offense ; & quoique votre conduite
 „ eût été plus généreuse , en ne laissant
 „ pas opprimer, Monsieur, par la tyran-
 „ nie de vos gens , au moins elle n'a
 „ pas été injuste. „

„ Il ne peut pas me contredire dans
 „ un mot de ce que je dis , repliqua le
 „ neveu , je le défie de le faire , & j'ai
 „ plusieurs de mes gens prêts à attester
 „ ce que je dis. Ainsi , Monsieur , con-
 „ tinua-t-il , voyant que je gardois le
 „ silence (car dans le fait je ne pouvois
 „ pas le contredire) ainsi donc mon
 „ innocence est justifiée ; mais , quoi-
 „ qu'à votre considération je sois prêt
 „ de pardonner à Monsieur tout autre
 „ tort , cependant , je ne puis vaincre
 „ mon ressentiment contre lui , d'avoir
 „ voulu me faire perdre votre estime ;
 „ & cela dans un temps où son fils cher-
 „ choit à avoir ma vie. Cette circons-

„ tance est si criante , que je suis déterminé à laisser la Justice avoir son cours.
„ J'ai ici le cartel qui m'a été envoyé,
„ & deux témoins pour prouver le défi;
„ & quand mon oncle voudroit m'en
„ dissuader , ce que je suis persuadé
„ qu'il ne fera pas , je veux que justice
„ soit faite , & qu'il soit puni suivant
„ la rigueur des loix. „

„ Montre que tu es ! s'écria ma femme , n'es-tu pas déjà assez vengé , sans
„ que mon pauvre enfant éprouve encore ta cruauté ? J'espère que M. *William Tornhill*
„ nous protégera ; car mon
„ fils est aussi innocent que l'enfant qui
„ vient de naître. Je suis sûr qu'il l'est ,
„ & qu'il n'a jamais fait de mal à personne. „

„ Madame , répondit l'honnête M. *Tornhill*, vos souhaits pour lui ne
„ peuvent être plus sincères que les
„ miens. Mais je suis fâché que sa faute
„ soit si évidente ; & si mon neveu persiste „ Mais *Jenkinson* avec les
„ deux gens du Geolier , qui entrèrent
„ dans ce moment , traînant un grand
„ homme bien mis , & dont la figure répon-
„ doit à la description du coquin qui
„ avoit enlevé ma fille , attirèrent notre

attention.... Le voici , cria *Jenkinson* , nous le tenons ; & si jamais homme fut destiné à la potence , c'est celui-ci.

A l'instant où M. *Tornhill* aperçut le prisonnier qu'on amenoit , & *Jenkinson* qui le tenoit au collet , il sembla saisi de frayeur , il pâlit , & voulut s'en aller ; mais *Jenkinson* qui aperçut son mouvement , l'arrêta. „ Comment , „ Chevalier , lui cria-t-il , vous avez „ honte de vos deux anciennes connoissances , *Jenkinson* & *Baxter* ? Voilà „ comme les Grands oublient leurs „ amis ; mais nous ne vous oublierons „ pas. Notre prisonnier , continua-t-il , „ en se tournant du côté de M. *William* „ *Tornhill* , a déjà tout avoué. Il déclare „ que c'est M. *Tornhill* qui l'a engagé „ dans l'affaire de l'enlèvement de la „ Demoiselle ; que c'est lui qui lui a four- „ ni l'habit qu'il a actuellement sur lui , „ & la chaise de poste. Le complot étoit „ que *Baxter* emmeneroit la Demoi- „ selle dans un endroit de sûreté ; qu'il „ l'épouvanteroit par des menaces ; „ qu'ensuite M. *Tornhill* arriveroit , „ comme par hasard ; qu'il feindroit de „ vouloir la délivrer ; qu'ils se battroient „ pendant quelque temps , & que *Bax-*

„ter s'enfuitoit; au moyen de quoi M.
 „*Tornhill* auroit l'occasion de gagner
 „l'affection de la Demoiselle, sous le
 „titre de son libérateur. „

Le Chevalier *William* se rappella d'avoir vu souvent l'habit à son neveu; & quant au reste de l'histoire, le prisonnier en fit le détail le plus circonstancié, en finissant par dire qu'il avoit souvent entendu M. *Tornhill* dire qu'il aimoit les deux sœurs à la fois.

„Ciel! s'écria Sir *William*, quelle
 „vipère nourrissois-je dans mon sein?
 „C'est un pareil monstre qui paroît si
 „jaloux que justice publique soit faite;
 „mais on la lui fera. Assurez-vous de
 „lui, Geolier. . . . Mais non. . . . Je
 „crains qu'il n'y ait pas de preuves juridiques
 „pour l'arrêter. Il faut examiner l'affaire auparavant. „

A ces mots, M. *Tornhill* pria, de la manière la plus humble, que deux coquins tels que ces deux hommes, ne fussent point admis en témoignage contre lui; mais qu'on interrogeât ses domestiques. (a) „Vos domestiques? dites-

(a) Par les loix d'Angleterre, non-seulement les domestiques peuvent être témoins pour
 „VOUS

„ vous , reprit le Chevalier *William*. Ne
 „ les appelez pas davantage vos domes-
 „ tiques. . . . Mais voyons cependant ce
 „ que ces gens ont à dire. Qu'on appelle
 „ le maître-d'hôtel. „

Quand le maître-d'hôtel fut intro-
 duit , il vit bien , à l'air de son maître ,
 que son autotité s'évanouissoit. „ Dis-
 „ moi , lui cria Sir *William* , d'un air
 „ sévère , as-tu vu quelquefois ton maî-
 „ tre , & ce drôle que tu vois vêtu de
 „ ses habits , en compagnie ensemble ?
 „ Oui , Monsieur , répondit le mai-
 „ tre-d'hôtel , je les y ai vus mille fois.
 „ C'étoit lui qui avoit coutume de lui
 „ amener les Demoiselles.... Comment,
 „ s'écria le jeune *Tornhill* , en l'inter-
 „ rompant , oses-tu bien , en ma pré-
 „ sence. . . . Oui , reprit le maître-d'hô-
 „ tel , en votre présence , & en présence
 „ de tout autre.... Pour vous dire vrai ,

ou contre leurs maîtres ; mais les enfans même ,
 de quelque âge qu'ils soient , sont appelés &
 entendus , comme témoins , contre leurs père
 & mère dans des occasions capitales. Tout ré-
 cemment , un nommé *Williamson* a été pendu
 à Tyburn , sur la déposition de sa propre fille
 âgée de 10 à 12 ans. Combien ce peuple est en-
 core éloigné d'être Philosophe ! La conformité
 des loix avec l'humanité est un des effets de la
 Philosophie.

„ M. *Tornhill*, je ne vous ai jamais ai-
 „ mé ni approuvé ; ainsi , je ne me sou-
 „ cie point si ce que je dis vous déplaît.
 „ A présent , s'écria *Jenkinson* , dites
 „ à Monsieur , si vous savez quelque
 „ chose de moi ? Je ne puis pas dire
 „ grand bien de vous , reprit le maître-
 „ d'hôtel ; mais ce qu'il y a de sûr , c'est
 „ que la nuit que la fille de M. *Prim-
 „ rose* fut amenée chez vous , vous étiez
 „ de la partie.... Voilà , en vérité , s'é-
 „ cria M. *William Tornhill* , des témoins
 „ bien favorables que vous produisez
 „ pour prouver votre innocence. Honte
 „ de l'humanité ! Mais , poursuivit-
 „ il , continuant son examen , vous me
 „ dites , Monsieur le maître-d'hôtel , que
 „ c'est-là l'homme qui amena la fille de
 „ Monsieur ? Non Monsieur , je vous
 „ demande pardon , reprit le maître-
 „ d'hôtel , ce ne fut pas lui qui l'ame-
 „ na ; car ce fut mon maître lui-même
 „ qui se chargea de le faire ; mais c'est
 „ cet homme qui a amené le Prêtre pour
 „ faire le prétendu mariage.... Cela
 „ n'est que trop vrai , s'écria *Jenkinson* ,
 „ je ne puis le nier ; ce fut là ma com-
 „ mission , & je l'avoue à ma honte.
 „ Bon Dieu ! s'écria le Baronnet , com-

„ bien je suis alarmé à chaque nouvelle
 „ découverte que je fais de sa méchan-
 „ ceté ! Son crime n'est actuellement que
 „ trop évident. Je vois à présent que la
 „ poursuite qu'il a continué , n'a été dic-
 „ tée que par l'oppression , la lâcheté &
 „ la vengeance. Monsieur le Geolier ,
 „ mettez en liberté ce jeune Officier
 „ qui est actuellement prisonnier ; & je
 „ prends sur moi les conséquences ; je
 „ me charge de représenter l'affaire ,
 „ dans son vrai jour , au Magistrat qui
 „ l'a fait emprisonner. . . . Mais où est
 „ cette infortunée Demoiselle elle-mê-
 „ me ? Faites-la venir pour la confronter
 „ avec ce coquin. J'ai envie de savoir
 „ quels moyens il a employés pour la
 „ séduire. Faites-la entrer tout-à-l'heure.

„ Ah ! Monsieur , m'écriai-je , cette
 „ question me perce le cœur. J'étois au-
 „ trefois heureux dans la possession de
 „ ma fille ; mais ses malheurs. . . . Ici
 je fus interrompu par l'arrivée de Miss
Arabella Wilmot , qui devoit être ma-
 riée le lendemain avec M. *Tornhill*. Sa
 surprise fut extrême de rencontrer là M.
William Tornhill & son neveu ; car ,
 elle n'étoit venue que par pur hasard. Il
 étoit arrivé que , comme ils traversoient

la Ville dans leur route pour aller chez une tante qui avoit voulu que la célébration du mariage se fît chez elle, ils étoient descendus dans une hôtellerie à l'autre bout de la Ville, pour prendre quelques rafraîchissemens. La jeune Demoiselle ayant apperçu par la fenêtre un de mes petits garçons qui jouoit dans la rue, elle avoit envoyé un laquais pour lui amener l'enfant, qui lui avoit raconté quelque chose de nos malheurs; mais elle ne savoit pas que c'étoit M. *Tornhill* qui en étoit la cause. Elle avoit pris aussi-tôt le parti de nous venir voir, malgré les représentations que son père lui avoit faites sur une pareille visite. L'enfant l'avoit conduite; & c'est ainsi qu'elle nous surprit dans une circonstance où on l'attendoit si peu.

Je ne puis aller plus loin, sans faire une réflexion sur ces rencontres accidentelles, qui, quoiqu'elles arrivent tous les jours, excitent rarement notre surprise, si ce n'est dans quelque occasion extraordinaire. A quel concours de circonstances fortuites ne devons-nous pas le plaisir & les aïssances de la vie? Combien d'accidens doivent se réunir avant que nous soyons vêtus ou nourris!

Il faut que le paysan soit disposé à travailler ; il faut qu'il y ait des pluies ; il faut que le vent enfle les voiles des vaisseaux , sans quoi nous manquerions des nécessités de la vie.

Nous gardâmes tous le silence pendant quelques instans , tandis que ma charmante pupille (c'étoit le nom que je donnois ordinairement à la jeune Demoiselle) nous regardoit avec des yeux qui annonçoient sa compassion & sa surprise , & qui ajoutoient de nouveaux traits à sa beauté. „ En vérité , mon cher „ M. *Tornhill* (dit-elle au jeune Chevalier , qu'elle supposoit se trouver là pour nous secourir , & non pas pour nous opprimer ,) je vous en veux un „ peu d'être venu ici sans moi , & de „ ne m'avoir jamais appris la situation „ d'une famille qui nous est si chère à „ tous deux. Vous devez savoir que je „ prendrai autant de plaisir à contribuer „ au soulagement de mon cher précepteur que j'estimerai toujours , que „ vous pouvez y en prendre vous-même. „ Mais je vois que vous faites comme „ votre oncle , vous aimez à vous cacher „ pour faire le bien. „ „ Lui , trouver du plaisir à faire du

„ bien ! s'écria Sir *William*. Non , ma
„ chere , ses plaisirs sont aussi vils qu'il
„ l'est lui-même. Vous voyez en lui ,
„ mademoiselle , le plus lâche des co-
„ quins qui eût jamais deshonoré l'humani-
„ té : un malheureux , qui , après
„ avoir séduit la fille de ce pauvre hom-
„ me , après avoir comploté contre
„ l'innocence de la seconde , a jeté le
„ père en prison , & le fils aîné dans
„ les fers , parce qu'ils ont eu le cou-
„ rage de ressentir l'injure faite à leur
„ famille. Permettez-moi , mademoi-
„ selle , de vous féliciter de ce que
„ vous échappez aux embrassemens d'un
„ tel monstre. „

„ Ciel ! s'écria l'aimable fille , com-
„ bien j'ai été trompée ! M. *Tornhill*
„ m'a assurée que le fils aîné de monsieur
„ le Capitaine *Primrose* , étoit parti pour
„ l'Amérique avec la femme qu'il avoit
„ épousée. „

„ Ma chere demoiselle , s'écria ma
„ femme , tout ce qu'il vous a dit sont
„ autant de mensonges. Mon fils *Geor-*
„ ges n'est jamais sorti du Royaume , &
„ n'a jamais été marié. Quoique vous
„ l'ayez oublié , il a toujours conservé
„ trop d'attachement pour vous , pour

„ penser à une autre ; & je lui ai en-
 „ tendu dire qu'il mourroit garçon ,
 „ puisqu'il ne pouvoit pas vous être
 „ uni. „ Elle continua à s'étendre sur la
 sincérité de la passion de mon fils ; elle
 représenta son duel avec *M. Tornhill*
 dans son vrai jour , & elle fit une digres-
 sion rapide sur les débauches & les faux
 mariages du Chevalier , & finit par la
 peinture la plus piquante de sa lâcheté
 & de sa perfidie.

„ Grand Dieu ! s'écria *Miss Wilmot* ,
 „ combien j'ai été près de ma perte !
 „ combien j'ai de joie d'y avoir échappé !
 „ Ce monsieur m'a dit mille faussetés. Il
 „ a eu , à la fin , l'art de me persuader
 „ que la promesse , que j'avois faite au
 „ seul homme que j'estimois , ne m'en-
 „ gageoit plus , puisqu'il m'avoit été
 „ infidèle. Ses mensonges m'avoient
 „ amenée au point de détester un hom-
 „ me également brave & généreux. „
 Pendant cette conversation , mon fils
 fut délivré de ses fers, *M. Jenkinson* lui
 avoit , en cette occasion , servi de valet
 de chambre : il avoit accommodé ses
 cheveux , & l'avoit mis en état de pa-
 roître honnêtement. Il entra , bien mis ,
 avec son habit d'ordonnance ; & sans

vanité, quoique ce soit mon fils, je puis dire qu'il parut un aussi bel homme que jamais il y ait eu dans le militaire. En entrant, il fit une profonde révérence à Miss *Wilmot*, en se tenant éloigné d'elle; car il ne savoit pas encore l'heureux changement que l'éloquence de sa mère avoit produit en sa faveur. Mais il n'y eut point de cérémonies qui pussent arrêter l'impatience de sa maîtresse pour obtenir son pardon. Ses pleurs, ses regards confus, tout concouroit à découvrir les sentimens de son cœur pour avoir oublié sa première promesse, & s'être laissée tromper par un imposteur. Mon fils parut confus de sa complaisance, & ne pouvoit la croire réelle.

„ Sûrement, mademoiselle, s'écria-t-il,
 „ tout ceci n'est qu'une illusion. Je n'ai
 „ jamais pu mériter une telle faveur.
 „ Mon bonheur est trop grand, puisque
 „ vous prenez encore quelque intérêt à
 „ ce qui me regarde... Non, monsieur,
 „ reprit-elle. J'ai été trompée, basse-
 „ ment trompée: autrement rien n'au-
 „ roit pu me faire violer ma promesse.
 „ Vous connoissez mon amitié pour
 „ vous: il y a long-temps que vous de-
 „ vez en être persuadé. Mais pardon-

„ nez-moi ce que j'ai fait ; & comme
 „ vous avez eu autrefois les assurances
 „ les plus fortes de ma constance , je
 „ vous les répéterai ici. Soyez sûr que
 „ si votre amie ne peut être à vous , elle
 „ ne sera à aucune autre personne.....
 „ Vous ne serez à nul autre qu'à lui ,
 „ s'écria Sir *William* , si j'ai quelque
 „ crédit sur l'esprit de votre père. „

Ce mot fut suffisant pour donner à mon fils *Moïse* l'idée de courir aussi-tôt à l'hôtellerie où étoit le vieux gentil-homme , pour l'instruire de tout ce qui venoit de se passer. Mais en même temps M. *Tornhill* , voyant qu'il étoit perdu sans ressource , & qu'il n'avoit plus rien à attendre de la flatterie ni de la dissimulation , conclut que le meilleur parti qui lui restoit , étoit de se retourner & de faire face à ceux qui le poursuivoient. Ainsi mettant bas toute honte , il se montra ouvertement pour un coquin. “ Je vois , s'écria-t-il , que „ je ne puis attendre de justice ici ; mais „ je suis résolu de l'obtenir. Vous savez , monsieur , se tournant vers Sir „ *William* , que je ne dépends plus de „ votre générosité. Je la méprise. Rien „ ne peut me priver de la fortune de

„ Miss *Wilmot* , qui , graces à l'avarice
 „ du père , est assez considérable. Les
 „ articles sont signés , sa fortune m'est
 „ assurée par une bonne obligation , &
 „ elle ne peut m'échapper. C'étoit à sa
 „ fortune , & non à sa personne , que
 „ j'en voulois , en l'épousant ; & ayant
 „ l'une , prenne l'autre qui voudra. „

Ce coup étoit alarmant. Sir *William*
 sentoit la justice de ses prétentions ; car
 il avoit été partie lui-même pour dresser
 les articles du mariage. Miss *Wilmot*
 voyant donc que sa fortune étoit perdue
 sans ressource , se tourna vers mon fils ,
 & lui demanda si cette perte pouvoit di-
 minuer de son prix à ses yeux. “ Quoi-
 „ que je n'aie plus de fortune , dit-elle ,
 „ à vous offrir , j'ai au moins ma main
 „ à vous donner. „

„ Et c'est-là , mademoiselle , s'écria
 „ son véritable amant , tout ce que j'ai
 „ jamais ambitionné ; & je vous pro-
 „ teste , ma chere *Arabella* , par tout
 „ ce qu'il y a de plus sacré , que votre
 „ manque de fortune augmente à pré-
 „ sent mon plaisir , parce qu'il me met
 „ à portée de convaincre ma chere amie
 „ de ma sincérité. „

M. *Wilmot* entra , & parut très-con-

tent de ce que sa fille étoit échappée au
 danger où elle étoit prête à tomber. Il
 consentit aisément à l'alliance avec mon
 fils ; mais apprenant qu'on ne vouloit
 pas se départir de sa fortune qu'il avoit
 assurée par une obligation à M. *Tornhill*,
 rien ne put égaler son chagrin. Il voyoit
 que tout son bien devoit servir à enri-
 chir un homme qui n'avoit rien par lui-
 même. Il pouvoit bien endurer l'idée
 que son gendre futur étoit un coquin ;
 mais qu'il n'eût pas une fortune équi-
 valente à celle de sa fille , c'étoit un
 tourment cruel pour lui. Il resta quel-
 que temps enfoncé dans ces spécula-
 tions accablantes , jusqu'à ce que Sir
William entreprit de diminuer ses cha-
 grins. „ L'avouerai , monsieur , s'écria-
 22 t-il , que la circonstance présente
 22 ne m'afflige pas absolument. Votre
 22 passion immodérée pour le bien est
 22 à présent justement punie. Mais , quoi-
 22 que la jeune personne ne puisse être
 22 riche à présent , elle a encore assez
 22 pour vivre contente. Vous voyez de-
 22 vant vous un jeune militaire qui veut
 22 bien la prendre sans fortune. Ils s'ai-
 22 ment depuis long-temps ; & l'amitié
 22 que je porte à son père , fera que je

„ ne manquerai pas de m'intéresser pour
 „ son avancement. Quittez donc cette
 „ ambition qui vous trompe , & rece-
 „ vez une fois le bonheur qui se pré-
 „ sente à vous. „

“ Sir *William* , repliqua le vieux gen-
 „ tilhomme , foyez sûr que je n'ai ja-
 „ mais gêné ses inclinations , & que je
 „ ne veux point les gêner à présent. Si
 „ elle aime encore monsieur , qu'elle
 „ l'épouse , j'y consens de tout mon
 „ cœur. J'ai encore , graces au Ciel ,
 „ quelque bien à lui donner ; & votre
 „ protection l'augmentera. Que mon
 „ ancien ami seulement (en parlant de
 „ moi ,) me donne une promesse d'as-
 „ surer six cent livres sterlings à ma fille ,
 „ si jamais il recouvre sa fortune , & je
 „ suis prêt à les unir ensemble dès ce
 „ soir. „

Comme il ne dépendoit plus que de
 moi de rendre le jeune couple heureux ,
 je n'hésitai point à lui donner la pro-
 messe qu'il demandoit ; ce qui n'étoit
 pas une grande faveur de la part d'un
 homme qui avoit aussi peu d'espérances
 que moi. Nous eûmes donc alors la
 satisfaction de les voir se jeter avec
 transport dans les bras l'un de l'autre.

„ Après tous mes malheurs , s'écrioit
 „ mon fils *Georges* , me voir ainfi récom-
 „ pensé , c'est plus que je n'aurois ja-
 „ mais espéré. Posséder l'objet le plus
 „ estimable , après tant de peines , ma
 „ présomption n'avoit point été jusques-
 „ là..... Oui , mon cher *Georges* , ré-
 „ pondit sa charmante future , que le
 „ malheureux prenne ma fortune , puis-
 „ que vous êtes content sans elle , je le
 „ suis aussi ! Quel heureux échange j'ai
 „ fait du plus vil des hommes contre
 „ le plus honnête , le plus cher !
 „ Qu'il jouisse de notre fortune ! Je sens
 „ qu'avec vous je pourrois être heu-
 „ reuse , même dans l'indigence..... Je
 „ vous promets , répondit le Chevalier ,
 „ d'être fort heureux avec ce que vous
 „ méprisez..... Un moment , un mo-
 „ ment , s'écria *Jenkinson* , il y a quel-
 „ que chose à dire à ce marché ; car
 „ pour la fortune de cette demoiselle ,
 „ vous n'en toucherez jamais un liard....
 „ Permettez-moi , je vous prie , de vous
 „ demander , (s'adressant à Sir *William*)
 „ le Chevalier peut-il avoir la fortune
 „ de cette demoiselle , s'il est marié à
 „ une autre ? Comment pouvez-vous
 „ me faire une question si sottise ? répon-

„ dit le Baronnet. Certainement il ne le
 „ peut pas..... Je suis fâché de cela, re-
 „ prit *Jenkinson*, car comme monsieur
 „ & moi sommes d'anciens camarades,
 „ j'ai de l'amitié pour lui. Mais en mê-
 „ me temps je ne puis m'empêcher de
 „ déclarer que son contrat avec Miss
 „ *Wilmot*, ne vaut pas une pipe de
 „ tabac ; car il est déjà marié..... Tu
 „ en as menti, coquin, tu en as menti,
 „ (reprit M. *Tornhill*, qui sembla outré
 „ de l'insulte), „ je n'ai jamais été marié
 „ valablement avec aucune femme.....
 „ Je vous demande pardon, repit *Jen-*
 „ *kinson*, vous l'êtes, & j'espère que
 „ vous reconnoîtrez l'amitié de votre
 „ honnête *Jenkinson* qui vous amène
 „ une femme ; & si la compagnie veut
 „ bien suspendre sa curiosité pour quel-
 „ ques minutes, je vais la leur faire
 „ voir. „ A ces mots il sortit avec sa
 „ promptitude ordinaire, & nous laissa
 „ tous hors d'état de former aucune con-
 „ jecture probable sur son dessein. „ Qu'il
 „ aille ! dit le Chevalier. Quelqu'autres
 „ choses que je puisse avoir faites, pour
 „ celle-ci, je le défie de rien prouver.
 „ On ne m'effraye pas à présent avec
 „ des fusées. „

„ Je ne conçois pas , dit le Baronnet ,
 „ ce que cet homme prétend par-là.
 „ C'est quelque tour de mauvaise plai-
 „ santerie , je suppose Peut-être ,
 „ repris-je , monsieur , il est sérieux dans
 „ ce qu'il dit. Car quand on réfléchit aux
 „ différens moyens que monsieur a mis
 „ en usage pour séduire l'innocence ,
 „ peut-être quelque fille plus adroite
 „ que les autres , aura pu le tromper
 „ lui-même. Quand on réfléchit sur le
 „ nombre de celles qu'il a séduites , sur
 „ le nombre des pères & mères qui sont
 „ actuellement dans l'affliction pour le
 „ deshonneur qu'il a porté dans leurs
 „ familles , je ne serois pas surpris si
 „ quelqu'une de ces infortunées... Mais
 „ quelle surprise ! Est-ce ma fille
 „ que j'avois perdue , que je vois ?
 „ Est-ce elle que je serre dans mes bras ?
 „ Oui , c'est ma vie , c'est mon bonheur.
 „ Je croyois t'avoir perdue , ma chere
 „ *Olivia* ; & cependant c'est toi que
 „ j'embrasse..... Et tu vis encore pour
 „ me rendre heureux ! „ Les trans-
 „ ports les plus ardens de l'amant le
 „ plus sincère n'égalent pas ceux que je
 „ ressentis , en voyant *Jenkinson* intro-
 „ duire ma fille. Je la tenois dans mes

bras, & elle ne pouvoit exprimer son ravissement que par son silence. " Es-tu
 „ rendu à ton père, ma chere enfant ,
 „ m'écriai-je , pour faire la consolation
 „ de sa vieillesse ? Oui , s'écria *Jen-*
 „ *kinson* : & ayez pour elle l'estime
 „ qu'elle mérite ; car elle est votre fille ,
 „ honnête , & aussi honnête femme
 „ qu'aucune qui soit ici , sans faire injure
 „ à personne. Pour vous , Chevalier , il
 „ est aussi sûr , comme il est sûr que vous
 „ voilà , que cette jeune demoiselle est
 „ votre femme légitime ; & pour vous
 „ convaincre que je ne dis que la vérité ;
 „ voilà la licence en vertu de laquelle
 „ vous avez été mariés ensemble. „ En
 „ disant cela il remit le papier entre les
 „ mains du Baronnet, qui le lut & le trou-
 „ va en très-bonne forme. „ A présent,
 „ messieurs , continua-t-il , je vois que
 „ vous êtes satisfaits de tout ceci ; mais
 „ peu de mots vont vous mettre au fait.
 „ Ce Chevalier fameux , que j'aime de
 „ tout mon cœur , (mais cela est entre
 „ nous) m'a souvent employé dans des
 „ commissions un peu chatouilleuses.
 „ Entr'autres il me chargea de lui procu-
 „ rer une fausse licence , & un faux Prê-
 „ tre , pour tromper cette jeune demoi-
 „ selle ,

„ felle, par l'apparence d'un mariage ;
 „ mais, comme j'étois l'ami du Cheva-
 „ lier, qu'ai-je fait ? J'ai obtenu une li-
 „ cence en forme, & j'ai procuré un vrai
 „ Prêtre, qui les a mariés ensemble,
 „ aussi solidement que jamais on puisse
 „ l'être. Peut-être pensez-vous que c'est
 „ par honnêteté que j'ai fait cela. Mais
 „ j'avoue, à ma honte, que mon dessein
 „ étoit de garder la licence pardevers
 „ moi, & d'instruire le Chevalier, que
 „ je pourrois prouver son mariage con-
 „ tre lui, quand je jugerois à propos,
 „ afin de l'amener à me donner de l'ar-
 „ gent quand j'en aurois besoin. „ A
 cette nouvelle, la joie & le plaisir rem-
 plirent l'appartement ; notre contente-
 ment parvint jusqu'à la chambre com-
 mune de la prison ; les prisonniers eux-
 mêmes y prirent part ; & pour me ser-
 vir de l'expression du poëte, *dans les*
 transports de leur joie, ils secouèrent
 leurs chaînes, & firent une horrible har-
 monie. Le bonheur se peignit sur tous
 les visages, & les joues d'*Olivia* elles-
 mêmes semblèrent se colorer du ver-
 millon du plaisir. Recouvrer ainsi, tout-
 à-la-fois, sa réputation, ses parens, &
 acquérir une fortune, étoit une satisf-

faction suffisante pour arrêter les progrès de la langueur, & lui rendre sa santé & sa première vivacité. Mais dans toute la compagnie il n'y avoit peut-être personne qui éprouvât un plaisir plus sincère que moi. Continuant à serrer cette chère enfant dans mes bras, j'interrogeois mon cœur pour savoir si ses transports n'étoient pas une illusion. „ Comment avez-vous pu, disois-je à M. „ *Jenkinson*, comment avez-vous été „ assez cruel pour ajouter à mes malheurs par l'histoire de sa mort? Mais „ peu m'importe à présent : le plaisir que je ressens, en retrouvant ma „ chère fille, me dédommage amplement de la douleur que vous m'avez „ causée.

„ La réponse à votre question, est „ simple, dit *Jenkinson*. Je croyois que „ le seul moyen d'obtenir votre liberté, „ étoit de vous soumettre à ce que le „ Chevalier désiroit de vous, & de consentir à son mariage avec *Miss Wilmot*. „ Mais comme vous aviez juré de n'y „ jamais consentir, tandis que votre fille „ seroit vivante, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'arranger les affaires, que „ de vous faire croire que votre fille

„ étoit morte. J'ai engagé votre femme
 „ à m'aider à vous tromper ; & nous
 „ n'avions pas eu , jusqu'à présent , d'oc-
 „ casion de vous détromper.

Il n'y avoit plus dans la compagnie ,
 que deux figures qui ne parussent pas
 montrer de la joie. *M. Tornhill* avoit per-
 du son air d'assurance : il voyoit ouvert
 devant lui le gouffre de l'infamie & de
 l'indigence , & il étoit effrayé d'y tom-
 ber. Il se jeta donc aux genoux de son
 oncle , & il implora sa pitié avec les cris
 perçans de la douleur. *Sir William* alloit
 le traiter à coups de pied ; mais , à ma-
 prière , il le releva ; & après un mo-
 ment de silence : „ Tes vices, tes crimes,
 „ ta noire ingratitude , lui dit-il , ne mé-
 „ riteroient point de pitié. Cependant
 „ tu ne feras pas totalement abandonné.
 „ Tu auras le simple nécessaire pour
 „ fournir à tes besoins , mais non pas à
 „ tes folies. Cette jeune dame , ta fem-
 „ me , aura le tiers de cette fortune
 „ dont je t'ai laissé jouir ci-devant ; &
 „ c'est de sa tendresse seule que tu pour-
 „ ras attendre quelque secours par la
 „ suite. . . . , Il alloit faire une haran-
 gue pour remercier son oncle de sa fa-

veur ; mais le Baronnet le prévint , en lui ordonnant de ne point aggraver sa bassesse qui n'avoit déjà que trop paru. Il lui commanda en même temps de s'en aller , & de choisir parmi ses domestiques celui qu'il jugeroit à propos , ajoutant que ce seroit le seul qui lui seroit accordé pour le servir.

Aussi-tôt qu'il fut sorti , Sir *William* s'approcha fort poliment de sa nouvelle nièce ; & , avec un air gracieux , il lui fit ses complimens sur l'honneur qu'il avoit d'être allié avec elle. Miss *Wilmot* & son père suivirent son exemple. Ma femme embrassa aussi sa fille avec un redoublement d'affection , & lui témoigna la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit devenue à présent une honnête femme. *Sophie* & *Moïse* firent la même chose à leur tour. M. *Jenkinson* , notre bienfaiteur , demanda qu'il lui fût permis d'avoir le même honneur. Il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à ajouter à notre satisfaction. Sir *William* , qui n'avoit pas de plus grand plaisir qu'à faire du bien , regardoit autour de lui d'un air content , & ne voyoit que joie dans les yeux de toute la compagnie , excepté de ma fille *Sophie* , qui , par quelque

raison que nous ne pouvions concevoir, ne paroïssoit pas si parfaitement satisfaite. „ Il me paroît, dit-il, à présent „ que toute la compagnie, excepté une „ ou deux personnes, est parfaitement „ contente. Il me reste un acte de justice „ à faire. Vous savez, Monsieur, en „ m'adressant la parole, toutes les obligations que nous avons l'un & l'autre „ à M. *Jenkinson* pour le zèle qu'il a „ montré à nous découvrir un misérable. „ Votre fille cadette, Miss *Sophie*, peur, „ j'en suis sûr, faire son bonheur, & je „ donnerai au futur 500 liv. sterlings de „ dot, avec quoi ils pourront vivre en- „ semble avec aisance. Allons, Miss „ *Sophie*, que dites-vous de mon arrangement ? „ Ma pauvre fille parut prête à s'évanouir dans les bras de sa mère, à cette odieuse proposition. „ L'épouser ? „ Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix „ douloureuse. Non, Monsieur, jamais. „ Comment, reprit-il, ne point vouloir „ de M. *Jenkinson* votre bienfaiteur, „ un jeune garçon bien fait, avec 500 „ liv. sterlings & des espérances ? Je vous „ prie, Monsieur, répondit-elle d'une „ voix étouffée, de vouloir bien abandonner ce projet, & de ne me pas ren-

„dre si malheureuse. . . . Y eut-il jamais
 „une pareille obstination ? reprit-il. Re-
 „fuser un homme à qui la famille a tant
 „d'obligations , qui a préservé votre
 „sœur ? Pourquoi ne voulez-vous pas
 „de lui ? ... Non , Monsieur. Jamais.... ,
 „répondit-elle avec courroux. J'aime-
 „rois mieux mourir. . . . Cela étant
 „ainsi , reprit-il , si vous ne voulez pas
 „de lui. . . . Pour moi , je crois que je
 „veux bien de vous. , En disant ces
 „mots , il la pressa contre son sein avec
 „ardeur. „ Ma chère amie , s'écria-t-il,
 „comment avez-vous pu croire un mo-
 „ment que votre ami *Burchell* , voulût
 „vous tromper , ou que Sir *William*
 „*Tornhill* pût jamais cesser d'admirer
 „une personne qu'il n'a aimée que pour
 „elle-même ? J'ai , pendant quelques
 „années , cherché une femme qui , sans
 „égard pour ma fortune , pût m'aimer
 „pour moi-même. Après avoir tenté
 „vainement d'en trouver une , même
 „parmi les sottes & les laides , quelle
 „doit être enfin ma satisfaction d'avoir
 „fait la conquête d'une personne qui
 „réunit tant d'esprit à tant de beauté !

Se tournant ensuite vers *Jenkinson* :
 „Comme je ne puis , Monsieur , me

5, détacher moi-même de cette jeune de-
 ,, moiselle, & que je suis sûr que ses
 ,, sentimens sont conformes aux miens,
 ,, tout ce que je puis vous donner, c'est
 ,, la dot que je lui destinois; & vous
 ,, pouvez aller demain demander, de ma
 ,, part, 500 liv. sterlings à mon Inten-
 ,, dant.

Par ce moyen, nous eûmes à recom-
 mencer nos complimens, & Ladi *Torn-*
hill essuya les mêmes cérémonies que sa
 sœur avoit essuyées auparavant. A l'ins-
 tant, l'Ecuyer de Sr. *William* vint l'aver-
 tir que les équipages étoient prêts pour
 nous conduire à l'hôtellerie, où tout
 étoit disposé pour notre réception. Ma
 femme & moi nous menions la bande,
 & nous quittâmes cette ténébreuse de-
 meure d'affliction. Le généreux Baro-
 net fit distribuer aux prisonniers 40 liv.
 sterlings. M. *Wilmot*, à son exemple,
 en donna 20. Nous fûmes reçus avec
 les acclamations des habitans, & je serrai
 la main de deux ou trois de mes paroif-
 siens qui se trouvèrent dans le nombre.
 Ils nous suivirent jusqu'à l'hôtellerie, où
 nous trouvâmes un repas somptueux, &
 où nous fîmes distribuer des provisions
 à la populace.

Après souper , comme j'étois fatigué par les alternatives de plaisir & de peines que j'avois éprouvés dans la journée , je demandai la permission de me retirer , & je quittai la compagnie au milieu de la joie qui y régnoit. Si tôt que je me trouvais seul , je remerciai celui qui donne la joie aussi-bien que l'affliction , & je reposai d'un sommeil tranquille jusqu'au lendemain matin.



CHAPITRE XIII.

Conclusion.

EN m'éveillant, je trouvai mon fils aîné à côté de mon lit, où il étoit venu pour augmenter ma satisfaction par la nouvelle d'une autre révolution heureuse dans ma fortune. D'abord il me déchargea de l'obligation que j'avois faite en sa faveur le jour précédent; ensuite il m'apprit que le marchand qui avoit mes fonds, & qui avoit fait faillite, avoit été arrêté à Anvers, où il avoit laissé des effets pour plus que ses dettes ne montoient. La générosité de mon fils me fit presque autant de plaisir, que cette bonne fortune inattendue; mais j'eus quelques doutes si je pouvois honnêtement accepter son offre. Tandis que je réfléchissois là-dessus, Sir *William* vint à entrer, & je lui communiquai mes doutes. Son opinion fut que, comme mon fils se trouvoit déjà maître d'une grande fortune par son mariage, je pouvois accepter son offre sans balancer. L'objet cependant qui l'amenoit, étoit pour m'apprendre

que comme il avoit envoyé la nuit précédente chercher les licences nécessaires, & qu'il les attendoit à chaque moment, il espéroit que je ne me refuserois pas à rendre toute la compagnie heureuse dans la matinée. Pendant que nous parlions, un domestique entra pour nous dire que le courier étoit arrivé; & comme j'étois alors habillé, je descendis, & je trouvai la compagnie pleine de la gaieté que l'aisance & l'innocence inspirent. Cependant, comme ils se préparoient pour une cérémonie importante, leurs ris ne me plurent pas. Je leur parlai de l'air grave & réservé qu'ils devoient prendre pour cette cérémonie mystique, & je leur lus deux homélies & une exhortation de ma composition, pour les préparer à recevoir le sacrement. Cependant, je ne pus venir à bout de les rendre plus sérieux. Même en allant à l'Eglise, à laquelle je marchois à leur tête, il ne me fut pas possible de les contenir dans un air de gravité, & je fus plusieurs fois tenté de me retourner pour leur en faire des réprimandes. Quand nous fûmes à l'Eglise, il arriva une autre difficulté dont la solution parut assez facile: ce fut de savoir qui seroit marié

le premier. La future de mon fils insistoit fortement pour que Lady *Tornhill*, ou du moins celle qui alloit l'être, passât la première ; mais l'autre refusoit aussi fortement, protestant qu'elle ne voudroit pas commettre une telle impolitesse pour toutes choses au monde. La contestation se soutint entr'elles deux pendant quelque temps, avec autant d'opiniâtreté que de politesse. Mais comme pendant toute cette dispute, j'étois debout, mon livre ouvert, je me lassai d'attendre, & en le fermant : „ Je vois bien, m'écriai-je, „ que ni l'une ni l'autre ne veulent être „ mariées, & que nous ferons aussi „ bien de nous en retourner, car il n'y „ aura rien de fait aujourd'hui. . . . „ Ma vivacité les mit à la raison : le Baronnet & sa future furent mariés les premiers ; mon fils & son aimable future ensuite.

J'avois eu la précaution d'envoyer le matin un carrosse pour amener mon honnête voisin le Fermier *Flamborough* & sa famille : au moyen de quoi, à notre retour à l'hôtellerie, nous eûmes le plaisir de trouver les deux Miss *Flamborough* arrivées. M. *Jenkinson* donna la main à l'aînée ; mon fils *Moïse* à la cadette ; &

je me suis apperçu depuis qu'il a pris une inclination sincère pour elle ; en sorte qu'il aura mon consentement & un établissement de moi , quand il voudra me les demander. Nous ne fûmes pas plutôt dans l'hôtellerie , qu'un grand nombre de mes paroissiens qui avoient appris la bonne fortune qui m'étoit arrivée , vinrent pour me complimenter. Dans ce nombre étoient ceux qui s'étoient mis en devoir de me délivrer des archers, & que j'avois réprimandés avec sévérité. Je contai leur histoire à mon gendre Sir *William* qui sortit , & leur fit des reproches très-vifs sur leur faute ; mais voyant qu'il les avoit tout à-fait affligés , il leur donna à chacun une demi-guinée pour boire à sa santé , & se consoler.

Ensuite on nous appella pour le dîner qui fut somptueux , & qui avoit été préparé par le cuisinier de M. *Tornhill*. Il ne fera pas hors de propos de remarquer au sujet de M. *Tornhill* , qu'il demeure actuellement en qualité de gentilhomme de compagnie chez un de ses parens , où il est fort goûté , & où il mange ordinairement à la table, excepté fort rarement, quand il n'y a pas de place. Son temps est employé à faire compagnie à son parent

qui est un peu mélancolique , à l'égayer , & à apprendre à donner du cors de chasse. Ma fille aînée cependant , je le rappelle encore avec regret , & elle m'a même dit en secret , que s'il se réformoit , elle pourroit lui pardonner. Pour revenir au dîné , quand il fut question de s'asseoir à table , les cérémonies alloient recommencer. Il fut question de savoir si ma fille aînée , en qualité de dame , ne seroit pas assise au dessus des deux nouvelles mariées ; mais mon fils *Georges* coupa court à la contestation , en proposant que chaque homme se placât à côté de sa dame. La proposition fut reçue avec grande approbation de tout le monde , excepté de ma femme qui ne me parut pas tout-à-fait contente , parce qu'elle s'attendoit à avoir le plaisir d'être au haut bout de la table , & de couper pour toute la compagnie. Malgré ce petit chagrin , il est impossible de décrire la bonne humeur qui régna durant notre repas. Je ne fais si nous eumes plus d'esprit qu'à l'ordinaire , mais je fais que nous rimes davantage ; ce qui revient au même. Je me ressouviens entr'autres , d'une plaisanterie du bon M. *Wilmot*. Comme il buvoit à la santé de

mon fils *Moïse* qui regardoit d'un autre côté, mon fils répondit : Madame, je vous remercie. A quoi *M. Wilmot*, faisant signe des yeux au reste de la compagnie, dit que mon fils pensoit à sa maîtresse : sur quoi je crus que les deux *Miss Flamborough* alloient étouffer de rire. Après que le dîner fut fini, je demandai, suivant mon ancienne coutume, qu'on ôtât la table, pour avoir le plaisir de voir encore une fois toute ma famille réunie agréablement autour du feu : mes deux petits étoient sur mes genoux, tandis que le reste de la compagnie, chacun avec sa moitié, s'amusoient innocemment. Sur le bord de mon tombeau, je n'ai plus rien à désirer à présent : tous mes chagrins sont finis ; ma satisfaction est inexprimable. Il ne me reste plus qu'à tâcher d'être encore plus reconnoissant dans ma bonne fortune, que je n'ai été soumis dans mes adversités.

Fin de la seconde & dernière Partie.